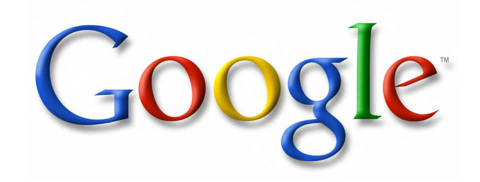
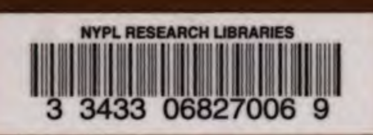
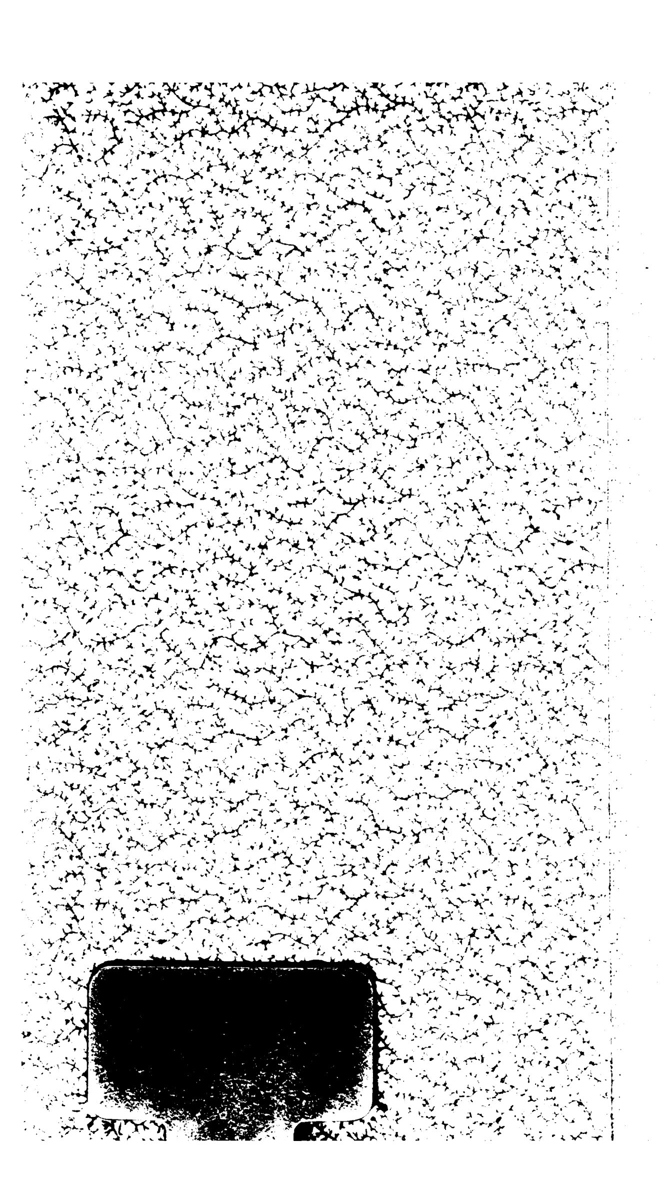
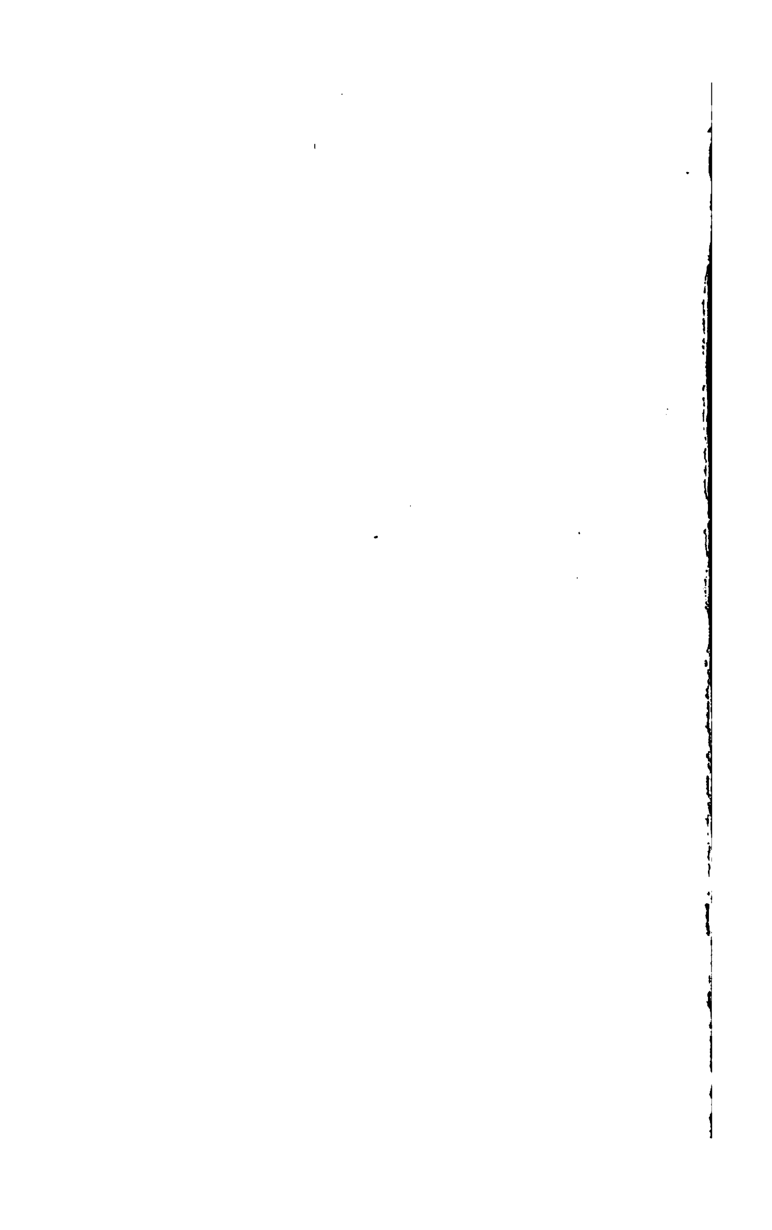
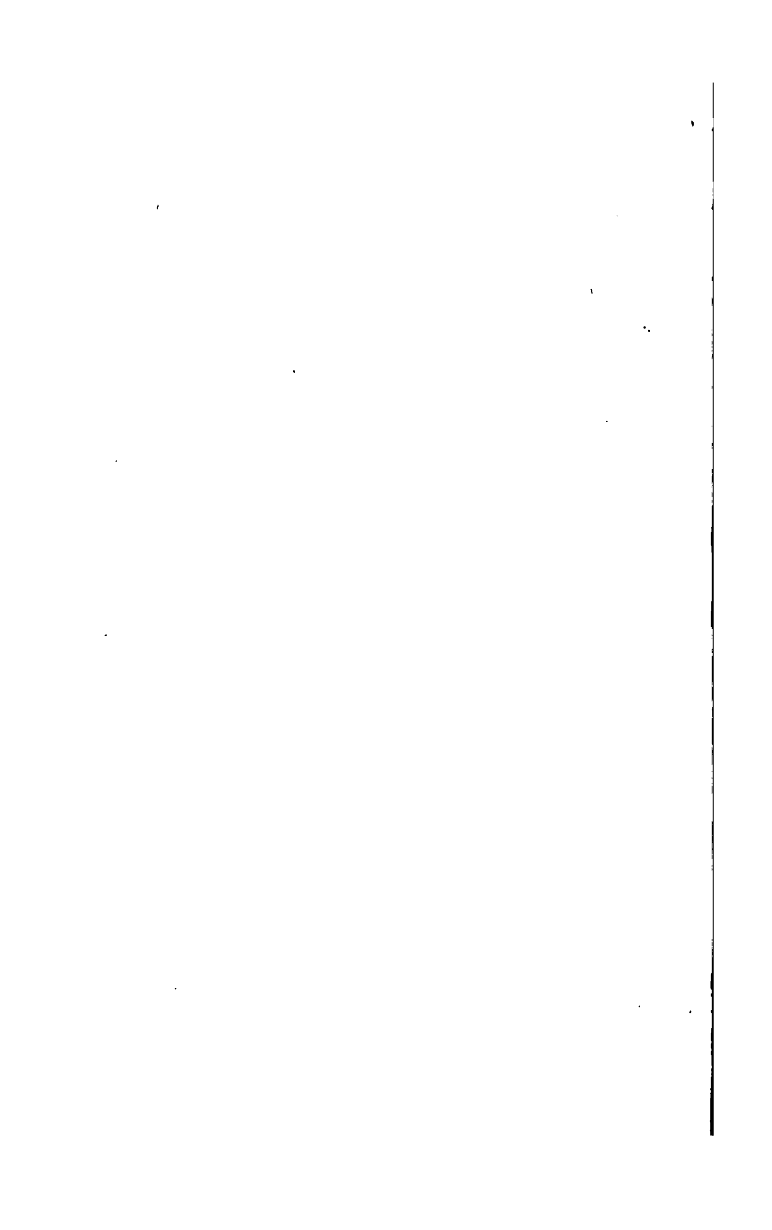












LA

BOUSSOLE DU CHRÉTIEN.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

Toulouse, Imprimerie de A. CHAUVIN, rue Mirepoix, 3.

LA

BOUSSOLE DU CHRÉTIEN

OU

CONSEILS BIBLIQUES A L'ADRESSE DE LA JEUNESSE,

PAR

LE Dr RICHARD NEWTON,
De Philadelphie.

OUVRAGE POUR LA JEUNESSE, TRADUIT DE L'ANGLAIS

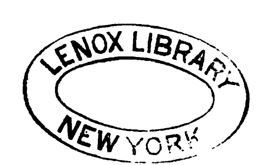
PAR

H. FARGUES, pasteur.



TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
Dépôt : rue Romiguières, 7.

1867


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

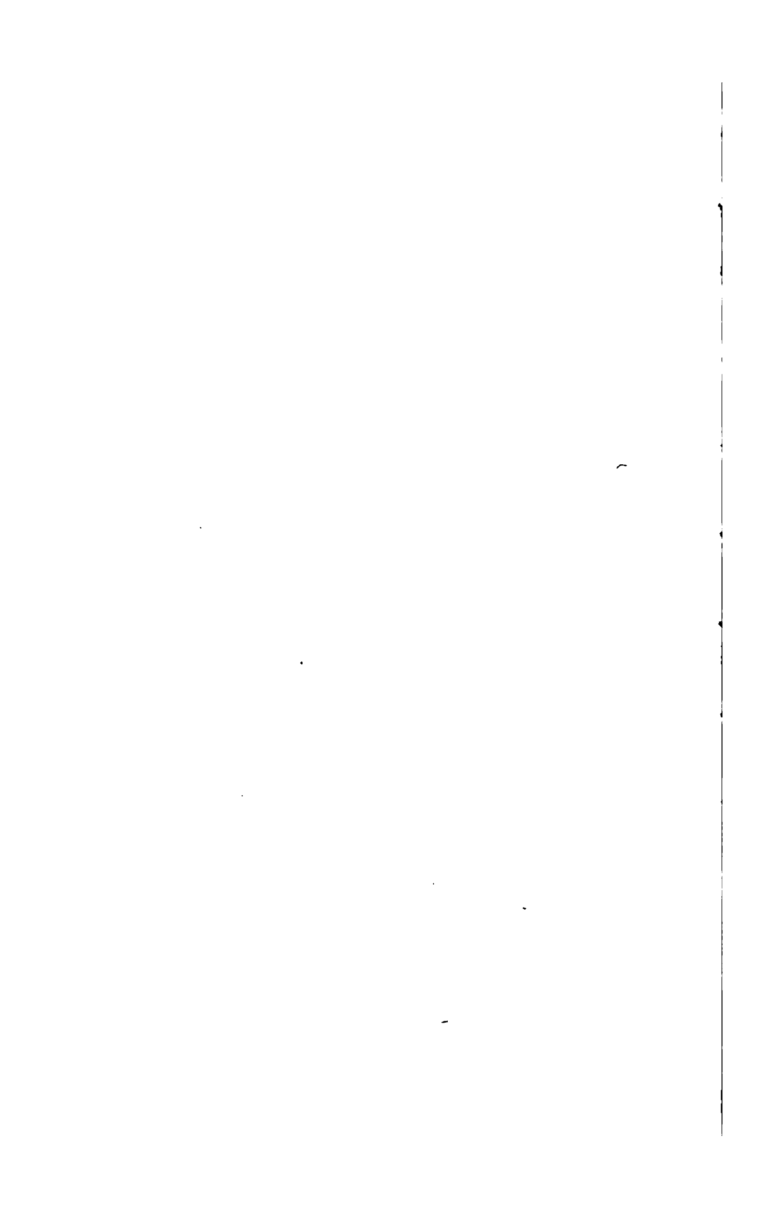
Le docteur Richard Newton est très-avantageusement connu aux Etats-Unis par l'influence considérable qu'il exerce sur la jeunesse de son pays, tant par ses discours que par ses publications. Il est un de ces hommes rares qui savent parler aux enfants le langage qui leur convient et se faire écouter d'eux, sans jamais fatiguer leur attention. Nul ne sait présenter, sous une forme plus heureuse, et re-

lever par des récits plus attachants, les vérités de l'Evangile et les mille applications de détail de la morale chrétienne. Quand il aborde un sujet, il le traite d'une manière complète sans jamais perdre de vue le but spécial qu'il se propose. Ses divisions sont simples et naturelles, ses développements riches et bien amenés; son style est clair, facile et coloré. C'est l'ensemble de ces qualités qui explique le succès bien remarquable qu'obtiennent en ce moment, de l'autre côté de l'Atlantique, les écrits qui se multiplient sous sa plume féconde.

C'est l'un de ces écrits que nous venons faire connaître au jeune public de nos Eglises. Nous le recommandons spécialement à ceux qui s'occupent des écoles du dimanche. Ils comprendront, en le

lisant, pourquoi il intéresse à un aussi haut degré la jeunesse américaine, et ils éprouveront probablement le besoin de le mettre entre les mains des enfants qu'ils ont entrepris de conduire dans les voies du Seigneur.

Si la *Boussole du chrétien* est accueillie avec quelque faveur, nous publierons la traduction de quelques autres ouvrages du même genre et qui sont dus à la même plume.



PRÉFACE.

Quoi de plus curieux qu'une boussole, mes jeunes amis! Voyez-vous cette petite aiguille qui se balance sur un pivot d'acier, s'échappant lui-même du centre d'une boîte en cuivre? Chose extraordinaire! cette aiguille se dirige continuellement vers le nord; et si vous demandez à un savant la raison de ce phénomène, il vous répondra que c'est l'effet du magnétisme; mais si vous l'interrogez sur le magnétisme lui-même et sur la cause de son action sur l'aiguille de la boussole, il restera bouche close; et je doute

qu'il y ait un seul homme au monde qui puisse donner à ces questions une réponse tant soit peu satisfaisante.

Mais l'ignorance dans laquelle nous sommes à cet égard n'enlève rien aux propriétés de l'aiguille aimantée. Grâce à elle, la boussole est l'un des plus utiles instruments que nous possédions ; sans elle, impossible au marin de se frayer une voie à travers les brumes de l'Océan, et les voyageurs qui parcourent d'immenses déserts ou des pays sauvages où aucune route n'est tracée, s'égareraient infailliblement si la boussole n'était là pour leur servir de guide.

Nous aussi, nous sommes étrangers et voyageurs dans le vaste désert de ce monde. Seulement, bien loin qu'aucune issue s'ouvre devant nous, c'est par milliers que nous rencontrons les sentiers sous nos pas. Quel est le meilleur ? Il n'y en a qu'un qui soit sûr et qui mène droit au but ; et celui-là, si nous voulons le découvrir et nous y tenir sans cesse, nous devons nous munir de cette boussole que Dieu nous a donnée dans

sa Parole, et dont l'aiguille se dirige constamment vers le ciel.

Le but de cet ouvrage est d'apprendre à ceux qui commencent à voguer sur les flots agités de la vie à se servir avec intelligence de cette boussole divine qui est entre leurs mains. Puissent-ils ne jamais détacher leurs regards de sur ce précieux guide ! et s'ils suivent toujours la ligne qu'il leur trace, on peut garantir, avec une parfaite assurance, qu'ils aborderont, au terme de leur course, sur les rivages bénis de la bienheureuse éternité.

I

La piété et les rubis.

> Elle (la sagesse ou la piété) est plus précieuse que les rubis.
>
> (Prov., III, 15.)

N'avez-vous jamais vu de rubis, mes jeunes amis; de ces petites pierres transparentes, aussi précieuses que belles, d'un rouge incarnat ou pourpre, qui brillent au soleil de l'éclat le plus vif, et semblent lancer comme des gerbes d'étincelles ? Le rubis est placé au premier rang

des pierres précieuses; il vient immédiatement après le diamant, et c'est pour ce motif que l'écrivain sacré le met en regard de la religion. Les rubis! la piété! nul ne pouvait en être un plus judicieux appréciateur que le roi Salomon. Ce prince fut l'homme le plus riche de son temps. Son palais regorgeait d'or, d'argent, de bijoux, de joyaux, de toutes sortes d'objets de prix. Les rubis devaient certainement figurer au milieu de toutes ces merveilles. Mais Salomon était aussi un homme sage et pieux; la piété était le premier de ses trésors, l'objet par excellence de ses préoccupations, et il en connaissait assurément la valeur et l'utilité.

Toutefois, il y a ici plus que Salomon. Il y a Dieu lui-même qui s'exprime par sa bouche et qui nous

déclare que « la piété est plus précieuse que les rubis. » Voyons en quoi consiste la supériorité de la première sur les seconds.

Et d'abord la piété est supérieure aux rubis *à cause de l'instruction qu'elle nous donne.* — Qu'il n'y ait rien qui charme plus la vue que le rubis, je l'accorde : comme il reluit, comme il scintille, comme il étincelle! Mais, en définitive, que peut-il vous apprendre? Je suppose que vous possédiez le plus gros et le plus resplendissant de tous les rubis, mais qu'en même temps vous n'ayez point de Bible, et soyez entièrement étrangers à ses divins enseignements; est-ce votre rubis qui vous en instruira?

Prenons quelques exemples. Voici le monde tout ruisselant d'une mystérieuse beauté; voici les champs,

les bois, les montagnes, les collines, les plaines, les fleuves, les ruisseaux serpentant et murmurant au bas de quelque fraîche et riante vallée; voici le soleil, ce roi des jours, et la lune, cette mélancolique reine des nuits, et ces points lumineux que l'on nomme les étoiles, et que l'on dirait semés sur la voûte azurée comme une poussière d'or. Vous voulez savoir d'où émânent toutes ces merveilles, vous interrogez votre rubis. Quelle réponse en obtiendrez-vous, je vous prie? Mais moi j'ouvre ma Bible, ce présent direct de la Divinité; mes yeux s'arrêtent sur la première ligne gravée au frontispice de ce livre étonnant, et j'y lis ces mots : « Dieu créa au commencement les cieux et la terre » (Genèse, I, 1).

Vous concentrez vos regards sur

vous-même. Quelle singulière créature vous êtes ! Comme votre corps est curieusement façonné, avec des pieds, des mains, des yeux, des oreilles, etc... ! Et ce quelque chose d'intérieur et d'invisible qui pense, qui sent, qui veut, qui commande : qui l'a fixé au centre de la machine roulante de votre corps ? Pendant que vous demanderez à votre rubis de déchirer le voile, moi je reprendrai ma vieille Bible, et j'y trouverai ces mots : « L'Eternel Dieu forma l'homme de la poudre de la terre, et il souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme fut fait en âme vivante » (Gen., II, 7).

Vous avez un petit frère qui est la joie de votre cœur et le charme de votre vie. Il est soudainement atteint d'une maladie cruelle. Le médecin vient, l'examine, et secoue

la tête en prononçant à demi-voix ce mot fatal : « Plus d'espoir. » L'enfant meurt. Il est mis, sous vos yeux, dans un cercueil. Vous déposez un dernier baiser sur ses joues flétries, et vous l'accompagnez tristement au champ du repos. On descend la bière dans la tombe. Vous vous penchez un moment pour suivre l'opération du regard, et vous sentez tout votre être envahi par un frisson glacial. Où donc a été recueilli votre cher petit ami? oh! qui pourra vous le dire? Ce ne sera certes pas votre rubis; mais voici la Bible qui vous déclare, avec une parfaite assurance, que, « si le corps rentre dans la terre, d'où il a été tiré, l'esprit revient à Dieu qui l'a donné » (Ecclés., XII, 7).

Vous avez vu se sécher en automne et disparaître en hiver les

fleurs de votre jardin. Mais, au printemps, elles ont participé au réveil de la nature, et répandu de nouveau leur délicieux parfum. Vous avez vu un petit ver s'enfermer dans une sorte de cercueil qu'il avait lui-même tissé autour de son corps. Il y est resté enseveli pendant la période des frimas, avec toutes les apparences d'une mort réelle. Mais les premiers beaux jours ont à peine relui, que son tombeau s'est ouvert, et, au lieu de l'affreux insecte rampant que vous savez, il s'en est échappé un brillant papillon. Qu'en sera-t-il de votre gentil petit frère? Revivra-t-il comme la fleur? sortira-t-il de la tombe métamorphosé comme le papillon? Votre rubis se tait. Mais la Bible vient calmer vos angoisses en vous annonçant, par la bouche de Jésus, que « l'heure vient

où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'homme » (Jean, V, 28), et que « votre frère ressuscitera » (Jean, XI, 23).

Vous avez entendu dire que Dieu est votre créateur; vous le savez infiniment puissant et parfaitement capable de réaliser en un clin d'œil les desseins qu'il a conçus dans sa sagesse. Mais de quelles dispositions est-il animé à votre égard? Est-ce un père? est-ce un juge? Est-il miséricordieux? est-il impitoyable? En présence de ces questions redoutables, à quoi vous servira, je vous le demande, de consulter votre rubis? Mais la religion de l'Evangile vous apprend que « Dieu est amour » (1 Jean, IV, 8), qu'« il est lent à la colère et abondant en gratuité » (Exode, XXXIV, 6).

Vous touchez à votre dernière heure, et la mort vous effraie parce que vous vous sentez pécheur. Vous voudriez bien savoir s'il est possible d'obtenir le pardon de ses péchés et d'acquérir la félicité du ciel. Même silence de la part du rubis. Mais la Parole de Dieu vous déclare que « le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché » (1 Jean, I, 7); et que « quiconque croit au Seigneur Jésus sera infailliblement sauvé » (Actes, XVI, 31).

Une petite fille, du nom de Marie, avait appris, à l'école du dimanche de son village, qu'elle était une pauvre pécheresse et qu'il n'y avait pour elle d'autre espoir de salut que la croix de Jésus-Christ. Ce Jésus, elle l'aimait et lui adressait tous les jours sa prière. Mais les parents de l'enfant étaient plongés dans la plus

complète insouciance à l'endroit de leurs intérêts éternels. Ils n'assistaient à aucun culte et ne lisaient jamais la Bible.

Une nuit, le père de Marie se sentit en proie à une fièvre brûlante, et miné par un mal rongeur qui faisait d'heure en heure les progrès les plus effrayants. L'infortuné vit avec épouvante se dresser devant lui le spectre de la mort, et n'osant regarder en face l'avenir qu'il venait d'entrevoir, il supplia sa femme de prier pour lui. Mais celle-ci avoua que jamais un mot de prière ne s'était échappé de ses lèvres.

« Oh ! que vais-je devenir ? » s'écria le moribond à l'ouïe de cette réponse. « Comment mourir, sans être débarrassé du poids de tous ces péchés ! »

La mère éplorée conseilla d'appe-





ler la jeune fille, qui trouverait peut-être quelques mots de consolation ; celle-ci, réveillée en sursaut, vint se placer toute tremblante au chevet du lit du malade, attendant avec anxiété qu'il lui adressât la parole.

— « Marie, ma chère Marie, » lui dit le pauvre homme d'une voix affaiblie, « je m'en vais mourir, et je suis un bien grand pécheur. Penses-tu qu'un méchant tel que moi puisse espérer d'être sauvé? »

— « Oh! oui, père, » répondit l'enfant. « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs» (1 Tim., I, 15).

— « Mais de quelle manière les sauve-t-il? et crois-tu qu'il veuille avoir pitié d'un être aussi dégradé que moi? »

— « Jésus dit lui-même dans la

Bible : Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai (Matth., XI, 28). Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean, III, 16).

— « Est-il bien vrai que la Bible s'exprime ainsi, Marie? » reprit le mourant avec vivacité.

— « Oui, père, c'est bien vrai. »

Et l'enfant s'agenouilla, et demanda à Dieu, dans une fervente prière, d'avoir compassion de son père, de lui pardonner ses péchés et de sauver son âme pour l'amour de Jésus. Sur le matin, le malade expira, mais ce ne fut pas sans avoir cru aux paroles de la Bible que lui avait rapportées la petite Marie. Supposez que celle-ci lui eût

donné une poignée de rubis, au lieu des précieuses instructions qu'elle versa dans son cœur, quel bien en serait-il résulté? Ah! Salomon a bien raison de dire : « La piété est plus précieuse que les rubis. »

La piété est préférable aux rubis, en second lieu, *à cause des secours qu'elle nous procure.* J'entends par là qu'il n'y a rien qui nous vienne plus puissamment en aide que l'Evangile, au milieu des tourments dont est semée l'existence humaine. Je vais résumer toutes mes observations sur ce point dans l'histoire suivante.

Un pasteur prêchait, un dimanche, dans une ville d'Angleterre où s'étaient écoulées les premières années de son ministère. Le service terminé, une femme se présente

dans la sacristie et lui demande, en le saluant, s'il ne la reconnaît pas. Sur la réponse négative du prédicateur :

— « Mais au moins, » ajoute-t-elle, « vous n'avez pas oublié mon fils Jean, qui suivait avec tant d'assiduité votre école du dimanche? »

— « Je dois avouer que je n'ai gardé de lui aucun souvenir, » reprit son interlocuteur; « mais j'écouterai avec plaisir toutes les communications que vous aurez à me faire sur son compte. »

La mère, encouragée par la bienveillance de son ancien pasteur, s'exprima à peu près en ces termes :

« Après votre départ, monsieur, je perdis mon mari, et nous tombâmes bientôt, mon enfant et moi, dans la plus affreuse misère. « Mère, me dit un jour mon Jean bien-aimé,

il n'y a pas de travail pour moi dans ce pays ; je ne puis donc pas espérer de te nourrir en restant ici ; mais j'irai sur mer, et quand j'aurai gagné une bonne somme d'argent, je reviendrai auprès de toi, et alors nous serons heureux. » — Je résistai longtemps ; mais il paraissait décidé, et notre position s'aggravait. Je consentis à son départ ; je le recommandai à Dieu et lui donnai ma bénédiction. Puis, muni d'une Bible et d'un léger paquet de hardes, il gagna le port le plus rapproché. Pendant plusieurs jours, il eut beau aller de navire en navire et parcourir le chantier dans tous les sens, personne ne voulait accepter ses services. Enfin, un matin, il accosta un capitaine qui passait près de lui, et lui demanda résolûment s'il n'avait pas besoin d'un mousse.

« C'est précisément ce que je cherche, » lui fut-il répondu, « et je vous prendrai volontiers si votre certificat est en règle. » — « Un certificat ! je n'en ai point, » reprit le pauvre enfant ; « mais voici ma Bible, et peut-être l'inscription qu'elle porte tiendra lieu de recommandation. » — Le capitaine prit le saint Livre, et il lut ces mots : « Offert à Jean Reynolds pour son excellente conduite à l'école du dimanche. » — « C'est bien, mon ami, » s'empressa-t-il d'ajouter ; « je t'emmène. » Et, le jour même, Jean s'embarquait sur un navire marchand qui se rendait à Saint-Pétersbourg.

» Pendant la traversée, une terrible tempête éclata. Le vent soufflait avec violence, et les matelots, après avoir accompli courageusement leur devoir, se disposaient à

abandonner le navire à la fureur des vagues. Alors Jean ouvrit sa Bible et lut d'une voix forte et calme le psaume LI. Bientôt les matelots, puis les officiers, vinrent l'un après l'autre se ranger autour de lui. La lecture achevée, il se mit à genoux, et demanda à Celui dont la voix retentit à travers le tourbillon, de les arracher à la mort affreuse qui les menaçait. Cette prière fut entendue ; car le vent ne tarda pas à tomber, et les flots roulèrent avec moins de furie. Le capitaine reconnut que Jean avait sauvé l'équipage, et il lui promit qu'une fois arrivés à Saint-Pétersbourg, il lui donnerait un jour de congé.

Il tint parole. Libre pendant quelques heures, Jean court aux abords du palais de l'empereur ; et là, pendant que, perdu dans la foule, il

contemple muet d'étonnement la pompe de la cour : grands seigneurs, belles princesses, riches équipages, il voit un objet brillant s'échapper du bras d'une dame, et il le sent glisser à ses pieds. Il le ramasse : c'était un bracelet tout étincelant de pierreries. Ses efforts pour rejoindre le possesseur de ce précieux bijou ayant été vains, il retourne au navire avec sa trouvaille, qu'il se hâte de faire voir au capitaine. — « Quelle chance vous avez eue, mon garçon ! » lui dit celui-ci émerveillé ; « ce sont, je crois, des diamants. » — « Cela peut être, capitaine, » répond l'enfant ; « mais ils ne sont pas à moi. » — « Comment, alors, vous les êtes-vous procurés? » — « Une dame élégante, assise dans une belle voiture, les a laissés tomber. Je les ai

ramassés et ai crié au cocher de s'arrêter; mais il n'a pas voulu m'écouter et a lancé ses chevaux au grand trot. » — « Dans ce cas, mon ami, vous avez fait tout ce qui dépendait de vous pour restituer ce bracelet. Maintenant il vous appartient bel et bien. Confiez-le-moi, et je vous promets que je vous l'échangerai à Londres pour une forte somme d'argent. » — « Nullement, capitaine; si j'agissais ainsi, ma conscience ne serait pas tranquille; et si, au retour, un nouvel orage se déchaînait, oserions-nous prier Dieu et compter sur son secours? » — « Ah! je ne songeais pas à cela. C'est juste : il faut faire d'actives recherches. » — Ils se mirent à l'œuvre, et le lendemain la belle dame rentrait en possession de ses diamants, mais non sans avoir donné

à Jean Reynolds deux mille francs, pour le récompenser de son honnêteté...

» Le navire revint bientôt en Angleterre, » ajouta la mère, « et mon enfant ne tarda pas à me rejoindre; il m'installa dans une jolie petite maison de campagne, et pourvut à tous mes besoins. Il est aujourd'hui capitaine de navire, mais il n'oublie jamais sa vieille mère. Je vous dis en vérité, monsieur, que mon Jean est le meilleur Jean qu'il y ait au monde. »

Le ministre fut pleinement de son avis. Mais voyez de quelle utilité la piété fut à ce jeune garçon, à l'heure de l'adversité; et dites-moi quel rubis eût pu le tirer aussi bien d'embarras? — Ce fut la piété qui lui apprit à aimer, à honorer sa mère et à se sacrifier pour elle. Ce

fut la piété qui lui valut le don d'une Bible et cette précieuse *recommandation* à laquelle il fut redevable de son emploi sur le navire. Ce fut la piété qui lui mit au cœur de lire cette Bible au fort de la tempête et de crier à Dieu pour obtenir de lui la délivrance, alors que matelots et officiers se croyaient perdus sans retour. Ce fut la piété qui l'empêcha de garder le bracelet que d'autres se seraient approprié sans scrupule. Ce fut la piété, enfin, qui le doua de si nobles qualités et devint la source de sa prospérité. En quoi un rubis lui serait-il venu en aide dans ces diverses occasions? Oh! nous ne saurions trop le répéter : il n'est rien de tel que la piété pour nous secourir au moment du besoin.

La piété est, en troisième lieu,

plus précieuse que les rubis, *à cause des consolations qu'elle nous donne.* On est vraiment confondu à la vue de l'infinie variété de peines et de malheurs qui assaillent les enfants des hommes en ce monde. Mais quels que soient les maux dont puisse souffrir le serviteur de Christ, l'Evangile est toujours un adoucissement à sa peine, un baume bienfaisant sur sa blessure.

J'ai entendu parler d'un homme excellent, dont la fortune était si considérable, que ses amis chrétiens lui demandèrent un jour s'il ne craignait pas d'oublier Dieu et de se laisser absorber par la préoccupation des choses d'ici-bas.

« Non, » répondit-il ; « car je retrouve Dieu au milieu même de mes jouissances. »

Peu de temps après, cet homme

perdit tous ses biens et tomba dans un état voisin de la misère. Ses anciens amis crurent qu'il ne résisterait pas à un aussi rude coup, et le prièrent de leur dire s'il ne se sentait pas très-malheureux dans sa nouvelle condition.

« Non, » répliqua-t-il, avec un sourire d'ineffable satisfaction; « car Dieu est mon trésor et mon bonheur suprême. »

Ah! si les riches voulaient apprendre à voir Dieu dans leurs biens, leur fortune ne serait jamais entre leurs mains un danger ; et si les pauvres savaient tout accepter comme un don de Dieu, ils seraient toujours heureux au sein de leur pauvreté elle-même.

Un brahmane de l'Inde, très-considéré dans son pays, fut dernièrement gagné à l'Evangile, à la suite

d'une conversation qu'il eut avec un missionnaire. Mais à peine eut-il reçu le baptême, que ses parents et ses amis l'abandonnèrent. Il fut mis au ban de la société et se vit enlever tout ce qu'il possédait; si bien qu'il fut obligé de travailler de ses propres mains pour gagner son pain quotidien. Un officier anglais, qui connaissait les malheurs que sa conversion lui avait attirés, lui demanda de quelle manière il supportait ses épreuves.

« Hé quoi! » répondit le néophyte, « on m'adresse toujours cette question, et nul ne s'enquiert de la manière dont je soutiens le fardeau de mes joies! Le Seigneur Jésus m'a cherché et m'a trouvé, moi, pauvre brebis perdue, et m'a ouvert les portes de sa bergerie; et maintenant il me remplit d'une paix indicible. »

Cet homme, à l'exemple de saint Paul, considérait toute perte comme un gain, pourvu qu'il pût gagner Christ.

Il y a quelques années, un magnifique bateau à vapeur, appelé l'*Autriche,* prit feu en pleine mer en allant d'Angleterre aux Etats-Unis. Tout fut mis en œuvre pour éteindre l'incendie, et tout fut inutile. Se précipiter dans les flots et s'y ensevelir, ou bien se laisser consumer sur place par la fureur des flammes, telle était la terrible alternative qui restait aux passagers. Il va sans dire que jamais l'on ne vit plus grande confusion et plus profond désespoir. Les uns étaient immobiles et muets, comme frappés de stupeur et de paralysie. Les autres criaient, vociféraient, et couraient en tous sens en se tordant les mains.

Qu'auraient-ils fait, dans un tel moment, d'un boisseau de rubis? Rien assurément. L'or, l'argent et mille objets de prix étaient dispersés çà et là sur le pont et foulés aux pieds sans que personne songeât à les ramasser. Mais au milieu de cette scène de désolation, voici une poignée de chrétiens réunis dans un coin du navire. Ils ne nourrissent aucun espoir de salut (bien que trois d'entre eux aient été sauvés), et ils s'attendent à être jetés d'un instant à l'autre sur les rives de l'éternité. Que font-ils? Ils sont calmes et sereins. Ils ouvrent leur Bible, en lisent quelques versets et les méditent. Puis ils prient, s'entretiennent de Jésus et de ses glorieuses promesses, qui vont se réaliser en leur faveur. Ils lisent et prient encore, et se sentent confiants et résignés.

Quelle éloquente confirmation de la belle parole de Salomon : « La piété est plus précieuse que les rubis ! »

Enfin, la piété est *une parure dont rien n'égale la richesse et l'éclat.* Sans doute, les rubis parent notre corps, et souvent de la manière la plus avantageuse. Mais la religion embellit notre âme. Les premières sont un ornement purement extérieur qui s'adresse au dehors de notre être ; la seconde a son siége au centre même de notre nature morale, et de là, elle exerce son influence et répand son charme sur nos sentiments les plus intimes. Vous savez de quelle magnificence brille un paysage, quand on le contemple à la lumière du soleil ; mais comme toutes ces splendeurs s'évanouissent quand le ciel se couvre de

nuages ! Et bien, la piété est la lumière de notre âme. Sous l'empire des rayons qu'elle projette, tout paraît autour d'elle inondé de grâce et de beauté.

Nombre de personnes emploient des préparations particulières nommées cosmétiques, pour entretenir et accroître leur fraîcheur et leur beauté. Mais je dis ceci très-sérieusement : il n'y a pas de cosmétique au monde qui ne soit inférieur à la piété. J'ai connu bien des gens dont les traits, naturellement fort laids, s'étaient embellis à un si haut degré sous l'influence d'une piété vivante, que l'on ne pouvait s'empêcher d'en admirer la douceur et l'agrément. Vous vous souvenez que lorsque Moïse descendit de la montagne où il avait conversé avec Dieu, son visage brillait d'un éclat si vif que le

peuple en était ébloui. C'était l'amour de Dieu qui illuminait ainsi son regard. Et quand saint Etienne, le premier martyr de l'Eglise chrétienne, se présenta devant ses adversaires pour défendre la cause de l'Evangile, la foi, le courage, la charité qui rayonnaient de ses yeux, imprimèrent sur ses traits une expression si céleste, que « son visage parut comme celui d'un ange. » Oui, la piété a un pouvoir merveilleux pour orner, parer et embellir ceux qui se laissent pénétrer par elle. On peut dire qu'elle opère une véritable métamorphose dans la constitution extérieure de l'être humain, précisément parce qu'elle transforme la substance morale et intérieure dont la première est le vivant reflet.

Vous n'avez pas oublié la scène de

la transfiguration du Sauveur. « Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits devinrent éclatants comme la lumière. » Ce fut, sans contredit, le plus ravissant spectacle qu'il ait été donné à l'homme de contempler ici-bas. En se manifestant à ses disciples sous cette forme, Jésus voulut faire briller devant eux un rayon de la beauté invisible, et leur donner un avant-goût de cette gloire incomparable qui doit un jour envelopper les élus comme une magnifique auréole. La Parole de Dieu nous garantit que le Seigneur « changera nos corps vils, et les rendra semblables à son corps glorieux, » et que « lorsqu'il apparaîtra dans sa gloire, nous serons transformés à son image ; » elle nous dit aussi que tous ceux qui l'auront aimé et fidèlement servi

sur la terre « reluiront comme les étoiles du firmament, ou comme le soleil dans sa force. »

Une femme très-pauvre aux yeux du monde, mais riche selon le Seigneur, se présenta un jour à la porte d'un château habité par deux demoiselles qui occupaient une haute position sociale. Celles-ci, dont les sentiments étaient aussi chrétiens que la mise était élégante, firent le plus bienveillant accueil à la pauvre étrangère, et l'introduisirent dans une vaste et belle pièce, richement meublée, pour s'entretenir avec elle de sujets religieux. Pendant la conversation, le frère de ces deux demoiselles vint à traverser le salon. C'était un jeune homme léger, mondain, orgueilleux, qui exprima sa surprise de voir ses sœurs causer si familièrement avec une personne d'une

condition aussi misérable et d'une mise aussi chétive.

« Que votre étonnement cesse, mon frère, » dit l'une d'elles en se levant ; « vous avez devant vous la fille d'un roi qui n'a pas encore mis ses vêtements de princesse. »

J'ajouterai, en terminant, que la piété est plus précieuse que les rubis, en ce sens *qu'elle nous comble de plus de richesses.*

Certes, un rubis coûte parfois des sommes fabuleuses. Dernièrement, j'en vis un chez un joaillier que l'on estimait 750 fr., et il en est qui valent plusieurs milliers de francs. Mais alors même que vous les réuniriez tous en un seul monceau, leur valeur serait encore bien loin de contre-balancer celle de la piété. Un homme nous paraît riche quand il

est millionnaire. Mais la fortune d'un chrétien, avez-vous jamais essayé de la calculer? Ah! vous pourriez ajouter additions à additions, multiplications à multiplications. « Les chrétiens sont héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ » (Rom., VIII, 17). Or, « tout ce que le Père possède, le Fils le possède également » (Jean, XVI, 15). Dès lors si vous voulez avoir une idée des richesses qui sont la propriété de Jésus-Christ, additionnez la valeur de l'or, de l'argent, des joyaux, des monuments, des terrains, en un mot de tous les objets que renferme notre globe; puis, la somme que vous obtiendrez, multipliez-la par le chiffre de tous les autres mondes que Dieu a créés, et souvenez-vous que tous ces trésors, le chrétien les possède en commun avec son Sauveur.

« Voyez-vous toutes ces métairies, » disait un jour un riche propriétaire à un pauvre paysan ; « voyez-vous ces champs, ces parcs, ces bois, ces jardins, tout cela est à moi. »

— « Vraiment ! » répondit le paysan, qui, tout dépourvu qu'il était des biens de ce monde, était riche en foi et en espérance, et héritier des glorieuses promesses de Dieu. « Et le ciel est-il également à vous ? » En prononçant ces derniers mots, il montra du doigt la voûte azurée. Son interlocuteur tressaillit, et comprit pour la première fois qu'avec toutes ses richesses, il était en réalité le plus pauvre et le plus misérable des hommes, parce qu'il n'avait rien à emporter de l'autre côté de la tombe ; tandis que son voisin, dont la condition extérieure paraissait si précaire, « possédait cet hé-

ritage qui ne peut ni se souiller ni se corrompre, et que Dieu tient en réserve pour ceux qui l'aiment. »

Et maintenant, mes jeunes amis, que nous avons fait ressortir l'excellence de la piété, et que nous avons établi sa supériorité sur les rubis et sur les diamants eux-mêmes, laissez-moi vous supplier de vous attacher à cette perle de grand prix. La piété est « *la seule chose nécessaire*, » ainsi que s'exprimait Jésus (Luc, X, 42). C'est le premier des trésors et le plus précieux de tous les biens.

II

Pourquoi faut-il résister aux instigations des pécheurs?

Si les pécheurs veulent t'attirer, n'y consens point.
(PROV., I, 10.)

Si je vous demandais, mes chers enfants, ce qu'il faut entendre par le mot « *pécheurs* , » j'obtiendrais probablement une infinie variété de réponses, toutes bonnes à des degrés divers. Pour celui-ci, les pécheurs, ce sont les jureurs, les blasphémateurs et les impies; pour

celui-là, ce sont les voleurs; pour un troisième, les meurtriers, ou encore les ivrognes et les profanateurs du dimanche, et ainsi de suite... Ces réponses sont loin d'être mauvaises; mais aucune n'est rigoureusement exacte, et la meilleure reste encore à trouver.

Lorsque Dieu parle des pécheurs dans la Bible, il comprend bien sans doute, dans cette catégorie, tous ceux qui jurent, dérobent, commettent des choses infâmes; mais il désigne plus spécialement par là *quiconque n'est pas encore un vrai chrétien*. Tout homme dont le cœur n'a pas subi de changement radical et ne brûle pas d'amour pour le Sauveur est un pécheur aux yeux de Dieu.

C'est contre les conseils dont peuvent nous entourer de semblables

personnes que le roi Salomon veut nous tenir en garde. Son invitation peut se traduire pour nous de la manière suivante : « Si des gens qui sont en dehors de la foi chrétienne et qui ne prennent aucun intérêt à l'Evangile, cherchent à t'entraîner dans leurs voies, résiste à leurs sollicitations. »

Vous voici, par exemple, par une belle après-midi, en route pour l'école du dimanche. Au coin d'une rue, vous rencontrez quatre ou cinq de vos camarades qui se mettent à crier en vous apercevant : « Bonjour, Paul ; où vas-tu donc aujourd'hui avec tes livres sous le bras? »

— « Eh ! mais, » répondez-vous, « je vais à l'école du dimanche; et vous autres, vous ne me paraissez guère en prendre le chemin. »

— « Oh ! pour nous, nous nous rendons à une maison de campagne voisine, où nous nous proposons de passer agréablement le reste de la journée. Nous apportons des provisions dans ce panier. Viens donc avec nous, Paul, viens ; si tu savais comme nous allons nous amuser ! »

Que feraient vos jeunes amis en cette occasion? Ils joueraient auprès de vous le rôle de tentateurs, pour vous faire violer le quatrième commandement.

Je range dans la même classe tous ceux qui vous poussent à commettre des actes, quels qu'ils soient d'ailleurs, que réprouve formellement la loi de Dieu.

Or, quelle attitude convient-il de prendre dans un tel cas? « N'y consens point ; » c'est-à-dire, ferme l'oreille à ces appels ; écarte ces insi-

nuations perfides, persiste dans le droit sentier... Oh! que Dieu écrive cette parole sur la table de vos cœurs! Que d'afflictions, que de tourments et de remords vous seraient épargnés si, au moment où le pécheur fait miroiter le prestige de ses fascinations, vous opposiez à ses attaques ce conseil de la sagesse comme un impénétrable bouclier!

Il y a trois motifs principaux qui doivent nous inviter à résister aux instigations des pécheurs.

Le premier de ces motifs, c'est qu'il est difficile de s'arrêter dans la voie du mal une fois que l'on s'y est engagé.

Un jeune garçon, nommé Frank, folâtrait dans un verger situé sur les flancs d'une colline. Au bas, dans une cour adjacente à la maison qu'il

habitait, se tenait son père, qui l'appelait à haute voix : « Frank, mon ami, viens vite; j'ai à te donner une commission. »

« Je descends, père, » répond l'enfant, qui se met à courir de toutes ses forces, et a bientôt dépassé le lieu où il était attendu.

« Voyons, Frank, pourquoi ne t'arrêtes-tu pas près de moi? Ne m'as-tu point entendu? »

« Ah! » reprend l'enfant, « c'est qu'une fois en mouvement sur cette pente rapide, il est impossible de s'arrêter au point précis où l'on voulait aller. »

Le joli conte arabe du meunier et du chameau rend bien sensible la justesse de cette observation. Un soir d'hiver, un meunier dormait en paix dans son logis, quand il est réveillé en sursaut par un bruit

assez fort. Il se dresse sur son séant, et aperçoit un chameau qui avait introduit ses naseaux à travers une fenêtre entr'ouverte. « Il fait bien froid dehors, » dit le quadrupède; « laisse-moi, je te prie, respirer l'air tiède de ta chambre. » — « Volontiers, » répond le meunier complaisant. Au bout d'un moment le chameau demande la permission de passer toute la tête, puis le cou, puis la poitrine, puis le corps entier. Alors il se met à marcher précipitamment, à tout bouleverser, sans s'inquiéter de la présence du propriétaire. « Oh! » s'écrie celui-ci, « je ne veux pas d'un voisin si turbulent. Fais-moi le plaisir de déguerpir au plus vite. » — « Quoi! moi, sortir d'ici? » réplique le chameau; « si cette chambre te semble trop étroite pour nous deux, va-t'en,

si tu le désires; pour moi, j'y suis, je m'y trouve bien et j'y reste. »

Telle est la marche du péché. Il commence par frapper doucement à la porte de nos cœurs et à demander timidement une petite place. Mais, dit un vieux proverbe, si vous lui donnez un pouce de terrain, il en prendra une aune. Il s'étend et se fortifie jusqu'à ce qu'il soit devenu maître exclusif et absolu dans son domaine. Tant que le chameau n'avait que le museau dans la chambre, il eût été facile au meunier de l'en tenir éloigné; mais dès qu'il se fut établi dans la salle même, il devint malaisé de l'en expulser. Ah! gardons-nous des petits commencements; veillons sur ces petits péchés qui passent inaperçus, et qui s'insinuent dans nos âmes sans que nous en ayons conscience. La Bible nous

recommande expressément de nous abstenir « de toute apparence de mal » et de « garder notre cœur plus qu'aucune chose que l'on garde. » Souvenez-vous du conte arabe en tout temps, et surtout quand les pécheurs voudront vous entraîner dans leurs voies.

Le second motif pour lequel nous devons résister aux amorces du péché, c'est que rien n'est plus fatal que le péché lui-même.

Voici, sur une voie ferrée, une longue traînée de wagons remplis de passagers et fuyant à toute vitesse. Arrivée à un endroit où les rails courent sur les bords d'un affreux précipice, la machine vient se heurter contre un obstacle malencontreusement jeté sur la voie et déraille ; les wagons qu'elle traîne à sa suite

déraillent à leur tour, et sont lancés dans les profondeurs de l'abîme ; quelques-uns sont brisés en mille morceaux. Il en résulte une scène de confusion et de douleur impossible à décrire. On ne voit que passagers tués, blessés, mutilés ou écrasés. Eh bien ! cet horrible malheur, c'est un simple morceau de bois qui l'a occasionné.

Ainsi du péché. Les commandements de Dieu sont la voie du devoir où chacun de nous doit marcher résolûment. Mais, pareil à l'obstacle fatal qui a détourné la machine de sa direction normale, le péché nous lance hors du droit sentier, et engendre d'épouvantables catastrophes. Voyez Adam et Eve dans le jardin d'Eden. Quand Satan voulut les solliciter au mal, il mit sur le chemin qu'ils avaient à parcourir un obsta-

cle contre lequel ils allèrent se heurter étourdiment; si bien que le choc les renversa, et que le contre-coup s'en fit sentir à tous ceux qui venaient derrière eux. Toutes les guerres, toutes les souffrances, tous les maux, y compris la mort, ce mal suprême, qui ont bouleversé le monde et désolé l'humanité, ont été la conséquence déplorable de cette première imprudence. Il y a près de six mille ans que le Seigneur travaille à relever l'humanité tombée, ou, si vous permettez la comparaison, à remettre les wagons sur la voie. Le succès est assuré, mais il n'est pas encore complet. Apprenez, par cet exemple, ce qu'il en coûte de faire un pas sur la pente glissante du mal.

Quelques ouvriers maçons étaient un jour occupés à construire une

tour en briques, qu'ils devaient porter à une très-grande élévation. L'architecte leur recommanda de poser les briques avec un soin minutieux, surtout celles d'en bas ou de la première rangée, qui étaient destinées à supporter le reste de l'édifice. Mais il y eut un maçon qui ne tint aucun compte de cette observation; et dans le cours de l'opération, il laissa négligemment une brique dépasser sa limite d'alignement. C'est peu de chose, direz-vous. Soit; mais attendez la fin. Le travail se poursuivit. Nul ne remarqua cette brique irrégulièrement posée et sur laquelle la construction s'élevait rapidement, offrant l'apparence d'une solidité à toute épreuve. Mais dès que la tour eut atteint une cinquantaine de pieds de haut, un affreux craquement se fit entendre.

L'édifice s'écroula, entraînant les ouvriers dans sa chute. Tout fut perdu : hommes, peine, matériaux ; et tout cela parce qu'à la base une brique avait été posée de travers.

Mes chers enfants, vous jetez en ce moment les fondements de votre caractère. Prenez-y garde : une mauvaise habitude contractée, c'est comme une pierre mal posée et qui peut amener votre ruine.

Cette face de notre sujet est si importante, que je veux vous dire une autre histoire, pour chercher à vous prémunir contre le danger de céder à un premier entraînement au mal. J'ai connu un pasteur, père d'un aimable et gracieux enfant nommé Joseph. Un dimanche, par une belle matinée de juin, à cette époque de l'année où les cerises commencent à se colorer du plus vif incarnat, le

pasteur, avant de partir pour se rendre au temple, appela son fils et lui demanda s'il ne savait pas que ce fût dimanche.

— « Pardon, papa, » répondit l'enfant; « c'est le jour du Seigneur. »

— « Mon ami, » ajouta le père, « je vois que les cerises de notre jardin sont mûres, et je crains qu'en mon absence tu ne sois pris du désir d'aller en cueillir. Tu commettrais un grave péché. Me promets-tu de résister à la tentation, si elle se présente, et, pour cela, de te tenir aussi loin que possible du cerisier? »

— « Oui, papa, je vous le promets, » répliqua Joseph, « et je vous jure que vous serez content de moi. »

Le pasteur se met en route. D'abord, l'enfant s'efforce de ne point

songer aux belles cerises qu'il avait entrevues la veille, et il se tient consciencieusement éloigné de la fenêtre qui donne sur le jardin. Mais au bout d'un moment, profitant de l'absence de sa bonne, occupée sur le derrière de la maison, il s'approche de la fenêtre entr'ouverte, et voit se balancer dans les airs un rameau tout chargé du fruit vermeil dont il est si friand. « Oh ! » se dit-il, « qu'elles sont mûres, et qu'elles seront bonnes demain ! » Vous pensez peut-être qu'il n'y avait personne auprès de Joseph pour le tenter. Détrompez-vous : le plus terrible des tentateurs, l'ancien serpent, le père du mensonge, Satan, pour tout dire, se tenait près de lui, bien qu'invisible, et lui murmurait doucement à l'oreille : « Demain ne seront-elles pas trop mûres ?

Pourquoi ne pas en cueillir quelques-unes aujourd'hui? Qui t'en empêche? Nul ne te verra; la bonne n'y est pas, et ton père n'en saura rien. »

Ce fut ainsi que le Malin jeta au jeune Joseph l'amorce fatale que ce pauvre enfant ne sut pas éviter. Ses yeux et son cœur étaient déjà pleins du fruit convoité; il voulut en remplir également et ses mains et sa bouche. Il sort sans faire de bruit, se glisse furtivement dans le jardin et grimpe sur l'arbre. Il avait déjà mangé des cerises à satiété, et il se disposait à en loger quelques-unes dans sa poche, quand soudain il entend ouvrir la porte de la maison. Il s'effraie, se trouble, se remue, perd l'équilibre, et tombe sur le sol d'une hauteur de douze pieds. La bonne pousse un cri, se précipite sur lui, le prend dans ses bras et le

porte tout sanglant dans une chambre, où il ne tarde pas à rendre le dernier soupir. Le derrière de la tête était fracassé et la nuque fracturée. Telle fut la triste fin de cet enfant désobéissant, de ce jeune violateur du jour du repos.

Dans l'après-midi, le père rentra. Quelle ne fut pas sa douleur! Il perdait en Joseph son fils unique. Ne vous semble-t-il pas le voir, ce père infortuné, en proie à la plus vive angoisse et répétant le cri de désolation de David : « Mon fils! mon fils! plût à Dieu que je fusse mort à ta place! » — Si les pécheurs te veulent attirer, n'y consens point.

Nous devons nous abstenir, en troisième lieu, de céder à l'attrait du péché à cause de la honte et du déshonneur qu'il nous inflige.

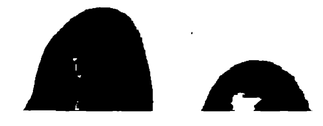
Le péché nous déshonore tout d'abord, en ce sens qu'il s'incarne, sous une forme hideuse, sur les traits de notre visage. Ceci vous étonne. Vous allez bientôt juger de la vérité de mes paroles.

Vous avez tous vu un morceau de caoutchouc. Il se peut même que vous vous soyez amusés à pincer et à tirer sa surface dans tous les sens pour voir quelles formes différentes elle pourrait revêtir. Mais dès que vous interrompez votre jeu, le caoutchouc revient promptement à son état normal.

Eh bien, les traits de votre visage sont encore plus flexibles que le caoutchouc. Ils sont sillonnés par de petits cordons appelés muscles, qui se contractent dans un sens ou dans l'autre, suivant les affections qui règnent dans votre âme. Votre cœur

est-il dominé par la tristesse, aussitôt votre visage revêt une mine piteuse. Que quelqu'un vous regarde, et il s'apercevra bien vite qu'une vive inquiétude vous oppresse. Mais si l'on vous montre une caricature ou si quelqu'un vous raconte une histoire plaisante et bouffonne, les petits muscles se contracteront de manière à vous faire partir d'un grand éclat de rire.

Quand nous faisons le mal, les mauvais sentiments qui sont en nous mettent en jeu tout notre organisme physique. Nous livrons-nous à un accès de colère, voici tout un cordon de muscles qui se soulève, et vous savez quelle affreuse grimace nous faisons. Est-ce l'orgueil, la vanité, l'envie, le mécontentement qui nous travaillent et qui nous sollicitent ? chacune de ces passions



viendra se réfléchir par le moyen de nos muscles, sur notre physionomie. Et le malheur est que si nous mettons trop fréquemment ces muscles en mouvement, ils cesseront de reprendre leur position première et finiront par devenir aussi raides que des fils de fer; de telle sorte que notre visage gardera constamment l'expression désagréable qui, à l'origine, disparaissait avec la passion même qui l'avait provoquée. En s'adonnant complétement au mal, on s'expose à subir une telle altération de visage, que le premier venu pourra vous dire, en vous regardant, à quel péché particulier vous obéissez habituellement.

Voici, par exemple, une physionomie d'enfant agréable et douce. Que l'enfant grandisse et cède fréquemment à la colère, il aura, à la

longue, une mine mécontente, sombre et morose. Qu'un homme ait un faible pour l'argent, qu'il l'entasse dans ses coffres-forts et redoute de le dépenser même pour son propre usage, son regard trahira à un si haut degré sa lésinerie et sa cupidité, que l'on ne pourra s'empêcher de penser en le voyant : « Voilà un avare ! »

N'avez-vous jamais entendu raconter l'histoire des deux portraits ? Elle se présente si à propos à mon souvenir que je vais vous la dire. Un peintre italien songeait à représenter sur la toile un être qui eût la tête et les traits d'un ange. En passant un jour dans les rues de Florence, il aperçut un petit enfant si éveillé, si gracieux, et à la physionomie si agréable et si douce, qu'il le prit pour type du chef-d'œuvre

qu'il avait conçu. Son travail terminé, il suspendit le tableau dans son étude. Tout le monde admirait cette tête si belle, ces traits si purs, ce regard si candide, qui faisaient immédiatement songer à la figure d'un ange. L'artiste lui-même, toutes les fois qu'il était inquiet ou de mauvaise humeur, regardait le portrait, et cette vue dissipait sa tristesse. Il aimait à répéter qu'il voudrait bien peindre une tête aussi laide que la première était belle, de manière à faire ressortir celle-ci encore davantage par l'effet du contraste. « J'aurais, » disait-il, « un ange d'un côté et un démon de l'autre. »

Mais plusieurs années s'écoulèrent avant qu'il pût découvrir le type affreux qu'il cherchait. Un jour, il parcourait une prison, et ses regards

s'arrêtaient sur chacun des détenus. Bientôt il en aperçut un à la mine farouche, aux yeux hagards, et dont les traits portaient l'empreinte du crime et du vice. « Voilà bien ce qu'il me faut, » se dit-il, et dès qu'il eut dessiné le portrait de ce monstre, il alla le suspendre dans son étude à côté du premier. Le contraste ne pouvait être plus saisissant. La vue de l'un donnait l'idée du ciel, celle de l'autre faisait songer à l'enfer. Mais quel ne fut pas l'étonnement de notre peintre quand il sut que ces deux portraits, si dissemblables en apparence, représentaient la même personne ! Qu'est-ce qui avait pu défigurer à ce point le visage de ce bel enfant et le bouleverser aussi profondément ? Un tout petit mot de cinq lettres, et ce mot est celui de PÉCHÉ.

J'avais donc raison de vous dire, mes amis, que le péché nous déshonore en ce sens qu'il nous enlaidit. J'ajoute qu'il nous déshonore également en ce sens qu'il nous conduit à fréquenter les plus mauvaises compagnies. Jésus nous a dit que celui qui fait le péché est l'esclave du péché. Or, s'il est vrai que Satan soit le premier pécheur, l'auteur et le père même du péché, en étant les esclaves de l'un, nous devons nécessairement être aussi les esclaves de l'autre. Or, y a-t-il rien qui nous avilisse davantage qu'une telle condition ? Vous savez que l'on réunit dans certaines villes les plus grands criminels, et qu'on les oblige à porter un costume particulier qui les désigne à l'attention du public. Enchaînés par petites bandes de trois ou quatre chacune, ils doivent ba-

layer les rues, et se soumettre aux plus rudes travaux pour le bénéfice de la cité où ils résident. Je suppose que vous ayez un jeune ami de dix-huit à dix-neuf ans, et que nous appellerons, si vous voulez, Charles Morin. Ce jeune homme appartient à l'une des familles les plus respectables du pays. Son père est un médecin distingué ; lui-même a reçu une bonne éducation. Mais sa mauvaise nature a pris le dessus, et après avoir été pour ses parents une source de tourments, un matin, il prend la fuite, et de longtemps vous n'entendez plus parler de lui. Mais un jour, en vous promenant dans l'une de ces grandes cités où l'on accumule les forçats, vous apercevez dans les rues votre ancien ami, Charles Morin, attaché à une chaîne qui le relie à quelques-uns de ses

compagnons d'infortune. Oh ! quelle pénible impression vous ressentez à cette vue ! Vous vous dites en vous-mêmes : « Quelle honte pour lui de se trouver dans une telle compagnie ! Et cette honte, c'est le péché qui l'a amenée. »

Eh bien ! mes amis, vous n'ignorez pas que Satan et les esprits malins dont il est le chef, Dieu les a enchaînés comme des forçats. La Bible nous dit qu'« il les a réservés dans des liens éternels et dans les ténèbres » (Jude, 6). Ils sont donc les prisonniers de Dieu ; et tous ceux qui s'engagent dans la voie de péché où ils marchent doivent infailliblement partager leur sort. Si nous demeurons dans la société de Satan pendant notre vie terrestre, à plus forte raison nous y retrouverons-nous dans la vie à venir, et cela

pendant toute l'éternité. Il y a dans la Bible un passage qui nous le déclare formellement ; et ce passage, nul ne peut le lire sans éprouver une impression de saisissement et d'effroi. C'est au chapitre XXVe de saint Matthieu. Jésus nous y décrit les scènes solennelles du jugement dernier. Le voici, siégeant lui-même sur son trône de gloire et entouré de tous ses saints anges. Toutes les nations sont réunies devant lui. A sa droite se tiennent les justes, c'est-à-dire ceux qui l'ont aimé et servi ici-bas. Il leur sourit et leur dit : « Venez, les bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. » A sa gauche s'échelonnent les méchants, c'est-à-dire ceux qui se sont engagés dans les liens du péché et ont été les humbles servi-

teurs de Satan. Il se tourne de leur côté et promenant sur eux un regard sévère : « Retirez-vous, maudits, » leur dit-il, « et allez au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges ! » Terribles paroles, en vérité ! Ce feu, préparé pour le diable et pour ses anges, l'a été également pour les méchants. Oh ! quelle honte ! quelle humiliation d'être enfermé pour toujours dans la société des démons et des réprouvés !

Ainsi, mes amis, les trois considérations que je viens de faire valoir vous auront paru suffisantes, je l'espère, pour que vous résistiez au péché. Laissez-moi vous donner deux conseils en terminant.

Et d'abord débarrassez-vous des péchés que vous avez déjà commis.

Le péché nous a tous souillés et

marqués de son empreinte fatale. Mais il n'y a qu'un être au monde qui puisse nettoyer cette souillure et effacer cette empreinte. L'Evangile nous déclare que le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. Et si nous nous humilions devant Dieu dans le sentiment de nos fautes, il nous les pardonnera, et il n'en sera plus question désormais.

Gardez-vous, en second lieu, de pécher à l'avenir.

Ayez l'œil ouvert et le regard attentif pour discerner le mal dès qu'il se montre. Défiez-vous de ses insinuations et de ses perfidies. « Ne jouez pas avec le feu, » dit le proverbe. Ne jouez pas avec le péché, vous répéterai-je à mon tour. Si vous vous laissez atteindre par lui, il se glissera dans votre cœur comme le poison s'infiltre dans les veines,

et y déposera son venin mortel.

Sur le seuil de ma maison croît un arbre jeune encore, qui donne tous les ans un magnifique ombrage. Le printemps dernier, en particulier, il s'enrichit d'une très-belle couronne de verdure et répandit autour de lui une délicieuse fraîcheur. Mais bientôt apparurent ces vilains insectes, ces vers rongeurs qui ravagent tous les ans les tendres arbrisseaux de nos vergers. Un matin, en quittant mon logis, je m'arrêtai un moment devant mon arbre préféré, et m'aperçus que les vers s'y étaient établis à poste fixe et étaient en train de tout dévorer. « Eh bien, messieurs, » leur dis-je, en secouant la tête, « je saurai bien vous châtier de votre témérité. » Et aussitôt, aidé de ma canne, je secouai les feuilles, j'agitai les branches et fis périr tous

les vers jusqu'au dernier. Grâce à cette opération, l'arbre fut préservé d'une ruine certaine, et depuis il a poussé les jets les plus vigoureux.

Mon voisin, au contraire, qui avait un arbre pareil au mien, ne fit pas attention à l'invasion de la vermine; et dans moins d'une semaine, l'arbrisseau fut si bien rongé qu'il n'en resta pas une seule feuille. Quelques jours après il mourut; et toutes les fois que je jette les yeux sur ses branches sèches et dépouillées, j'y lis l'importance d'une résistance énergique et immédiate au péché. Ce que les vers furent pour cet arbre, le péché l'est pour votre âme.

Que Dieu vous accorde la grâce de discerner vos péchés dès qu'ils commencent à se manifester, et de les extirper promptement jusqu'à la racine !



III

La fourmi et les leçons qu'elle nous donne.

Va, paresseux, vers la fourmi, regarde ses voies et deviens sage.
(PROV., VI, 6.)

Quoi de plus petit qu'une fourmi, mes jeunes amis? Il en est de si exiguës qu'elles sont à peine visibles à l'œil nu. Les plus grosses, — et celles-là sont énormes, — ne sont pas plus longues que le bout de votre petit doigt. En posant votre pied sur le sol vous pourriez en

écraser plusieurs milliers en une fois. Bien des gens n'en font aucun cas. Il en est peu qui les apprécient à leur juste valeur. Mais voici Salomon, ce sage des sages, qui nous les propose en exemple : « Va, paresseux, vers la fourmi, regarde ses voies et deviens sage. »

Combien je voudrais que l'un de ces petits insectes pût venir vous instruire aujourd'hui ! Que de choses intéressantes et singulières il aurait à vous apprendre ! Il vous parlerait de ces *immenses* maisons où habitent ceux de son espèce, et dont quelques-unes ont une quarantaine d'étages géométriquement superposés les uns sur les autres, savoir : vingt élevés au-dessus du sol, et vingt creusés dans l'intérieur du sol lui-même. Il vous dirait quelle infinie variété de métiers exercent les

fourmis : les unes, vrais mineurs de profession, pratiquent des fouilles dans la terre. D'autres bâtissent de très-curieux édifices, bordés de longues murailles que supportent des piliers et que recouvrent des plafonds en forme de voûte. Vous avez reconnu les maçons. Celles-ci, comme autant de charpentiers, construisent des maisons en bois, munies d'une quantité innombrable de pièces qui communiquent entre elles à l'aide de corridors et de vestibules. Celles-là sont infirmières et nourrices, et consacrent tout leur temps à soigner les malades ou à élever les petites fourmis qui viennent de naître. Que vous dirai-je encore? Voici les travailleuses qui apportent régulièrement à leurs maîtres le produit des bénéfices de la journée; voilà le bataillon sacré des soldats

dont la tâche est de monter la garde et de se tenir prêts, en cas d'attaque, pour la défense de la patrie commune.

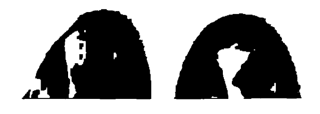
Telles sont, mes amis, les choses étonnantes que vous apprendraient les fourmis, si elles pouvaient s'exprimer dans un langage intelligible pour nous. Mais si elles ne peuvent pas venir vers nous et se faire entendre, nous pouvons aller vers elles et les observer. Or, c'est précisément ce que nous recommande Salomon. Nous suivrons le conseil qu'il nous donne; nous irons vers la fourmi, et nous regarderons ses voies pour apprendre quel est son mode d'existence et son genre de travail, et recueillir les leçons qui ressortent de cet enseignement.

Bien mieux encore que la dili-

gente et industrieuse abeille, la fourmi nous donne en premier lieu une leçon d'*intelligente activité.*

Essayez, en effet, de descendre par la pensée dans l'une de ces fourmilières creusées sous le sol, auxquelles je faisais allusion tout à l'heure. Dans quelle ville trouverez-vous plus de gens aussi affairés et aussi laborieux ? Nous voici, par exemple, dans ce que nous appellerons la nourricerie. Voyez le sol entièrement recouvert de petits points blancs, de la grosseur d'un grain de riz ou de froment. C'est ce qu'on nomme des *larves.* Ces larves ressemblent à des vermisseaux; mais c'est de là que sortiront les jeunes fourmis qui y sont cachées à l'état embryonaire. C'est par milliers qu'on les compte, et vous n'avez pas d'idée de la somme de soins et de travail

que réclame leur état. Il est toute une catégorie de fourmis appelées les nourrices qui ont à s'occuper de ces pauvres êtres imperceptibles. Comme elles courent au milieu d'eux et les nettoyent proprement avec leurs antennes, qui leur tiennent lieu de serviette, leur donnant à manger plusieurs fois le jour, et les changeant fréquemment de place! Que ce travail minutieux et délicat exige de patience et de vigilance! Mais à quel procédé ingénieux pensez-vous que recourent ces nourrices pour assurer à leurs nourrissons la quantité de chaleur nécessaire à leur subsistance? Elles n'ont point de thermomètre pour mesurer le chaud et le froid. Elles ne peuvent pas davantage élever ou abaisser le degré de température dans leurs *appartements*, tout autant d'opérations



qui sont relativement faciles pour nous. Aussi, voyez-les, quand il fait trop froid dans la nourricerie, transporter toutes ces petites larves, les unes après les autres, dans des pièces un peu mieux exposées aux rayons du soleil, et par conséquent plus chauffées. Puis, le soir, au moment où le soleil se couche, elles redescendent leur précieux fardeau dans les étages inférieurs de la fourmilière, où l'air froid de la nuit ne saurait pénétrer. Cette tâche si pénible et si ennuyeuse, elles la recommencent tous les matins sans jamais paraître fatiguées. Quel exemple pour nous, mes amis !

Mais ne perdons pas de temps, et faisons maintenant une visite aux fourmis ouvrières. Ce sont elles qui ont à trouver régulièrement la nourriture pour toute la fourmilière.

Avec quelle ardeur elles travaillent tout le long du jour ! Avec quelle patience elles serrent dans leurs greniers les provisions qu'elles ont recueillies ! Il n'y a pas d'école au monde où l'on puisse recevoir une plus belle leçon d'activité. Point de paresseuses dans cette république. Chacune a sa tâche et l'exécute ponctuellement. L'une rentre chargée d'un grain de froment ; l'autre tire après elle une mouche morte ; cette troisième a recueilli une miette de sucre, cette autre un petit morceau de bois. Quand l'une d'elles rencontre la dépouille de quelque insecte beaucoup trop gros pour qu'elle puisse s'en rendre seule maîtresse, elle retourne en toute hâte au quartier général, et reparaît bientôt escortée de quatre ou cinq de ses amies qui viennent lui prêter main-forte.

Il est curieux de les voir entourer toutes ensemble leur proie, la saisir et la traîner péniblement vers la demeure commune, la déchirer en morceaux et introduire chaque fragment séparément quand le tout ne peut passer par l'ouverture qui sert de porte.

Un monsieur surprit un jour l'un de ces intéressants petits animaux qui traînait un morceau de bois tellement pesant pour lui qu'il lui était bien difficile de marcher, même sur un sol plat et uni. Notre fourmi fut bientôt arrêtée par un monticule qui lui barrait le passage. Sans s'inquiéter de l'obstacle, elle cherche à le gravir ; mais le poids de son fardeau la renverse. Elle revient plusieurs fois à la charge sans plus de succès. De guerre lasse, elle va conter sa mésaventure à trois autres fourmis

qu'elle aperçoit à quelques pas. Celles-ci s'empressent de lui porter secours, et dès que la petite montagne a été franchie, les étrangères retournent à leurs occupations, laissant à leur amie le soin de se tirer toute seule d'affaire.

Jamais elles ne quittent le logis sans avoir un motif d'un intérêt général; jamais elles n'y rentrent sans apporter quelque chose ou sans avoir une bonne nouvelle à communiquer. L'une d'elles vient-elle annoncer qu'elle a découvert un morceau de sucre, ou un tas de grains, ou un fruit, serait-ce au cinquième étage d'une vaste maison, elles se forment et s'échelonnent en ligne, et suivent leur guide jusqu'au lieu qui recèle la précieuse trouvaille; aussitôt elles l'enlèvent avec leurs antennes et leurs mandibules, et la trans-

portent dans leur magasin. La nuit elle-même ne peut interrompre leur activité ; et on les voit fréquemment circuler au clair de la lune, et poursuivre leur travail jusqu'au lever de l'aurore.

Quel exemple pour tous ces gens mous, indolents, paresseux, qui encombrent les rues de nos villes ! Ah ! ne méprisons pas ces pauvres petites créatures ! Et quand, dans le cours de nos études ou de nos travaux de la journée, nous serons tentés de nous laisser aller à la paresse, allons vers la fourmi, regardons ses voies, et soyons sages.

La fourmi nous donne, en second lieu, une leçon *de persévérance*. Jamais elle ne se décourage en présence des difficultés de sa tâche. Le pied malencontreux d'un bœuf ou

d'un cheval vient-il à renverser une partie de la fourmilière, aussitôt toutes les fourmis rapprochées accourent et se mettent à l'œuvre pour réparer le dommage. L'accident se renouvelle-t-il le lendemain, même zèle et même entrain de leur part. On peut être sûr qu'elles tireront de la situation le meilleur parti possible.

Un monsieur vit un jour, au milieu des ruines d'une fourmilière, une fourmi nourrice qui avait perdu ses pattes de derrière, aider à transporter les jeunes nourrissons dans un lieu sûr; et, pour sa part, en dépit de ses blessures et probablement de ses souffrances, elle en déplaça une vingtaine sans que rien pût ralentir son ardeur. Combien est étonnante une telle persévérance!

Un célèbre conquérant tartare,

nommé *Timour-Leng*, fut obligé, à la suite d'une terrible défaite, de se réfugier au milieu des ruines d'un vieux château. Il dut se résigner à passer plusieurs heures dans ce triste séjour, d'où il ne pouvait sortir sans risquer de tomber entre les mains de ses ennemis qui lui auraient infailliblement ôté la vie. Là, seul et sans secours, il tomba dans un profond découragement. Accablé de fatigue, il s'étendit tout de son long sur le sol couvert de décombres, cherchant à prendre un peu de repos. Ses yeux errants s'arrêtèrent sur une petite fourmi qui traînait quelque chose d'aussi gros qu'elle. Il la suivit attentivement du regard, et la vit arriver au pied d'une muraille qu'elle s'efforça d'escalader sans lâcher sa proie. Mais l'objet était trop lourd et elle roula

dans l'abîme avec son fardeau. Nullement découragée par cet insuccès, elle revint à la charge avec tout aussi peu de bonheur. Nouvelle tentative, nouvel échec. Elle avait sans doute fait serment de ne pas abandonner la partie, car Timour la vit recommencer soixante-neuf fois son opération ascensionnelle. La soixante-dixième fois, le succès fut complet; elle arriva saine et sauve au haut du mur et continua fièrement son voyage.

Le chef tartare se plaisait à répéter, dans la suite, qu'à cette vue il reprit courage, et que le souvenir de cette petite fourmi s'était souvent présenté à son esprit. Il avait suivi le conseil de Salomon : il avait considéré les voies de la fourmi, et était devenu sage.

Et si nous voulons nous aussi

être sages et heureux dans ce monde, nous devons nous attacher à notre tour à persévérer dans le sentier du devoir et du travail. Ne dites jamais : « Je ne puis pas. » Avec l'aide de Dieu on peut toujours; dans tous les cas, il y a bien peu de choses qui soient impraticables.

Il y a un proverbe latin de trois mots que vous m'excuserez de reproduire ici : *Perseverentia vincit omnia*, c'est-à-dire : « Avec de la persévérance, on vient à bout de tout. » C'est une phrase à retenir. Les fourmis ne savent pas le latin, assurément ; mais cela ne les empêche pas de comprendre ce proverbe à merveille , et surtout de le mettre admirablement en pratique.

Une dame traversait une corderie. A l'une des extrémités du bâtiment, elle aperçut un enfant de sept à huit

ans qui tournait une grande roue et qui semblait prendre à ce travail une peine extrême.

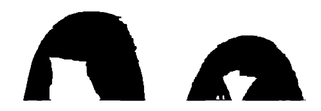
— « Mon petit ami, » lui dit-elle en s'approchant de lui, « ne vous fatiguez-vous jamais à tourner cette énorme roue? »

— « Quelquefois, madame, » répondit timidement le petit garçon.

— « Et dans ce cas, que faites-vous? »

— « Je tourne avec la main gauche, pendant que la main droite se repose. »

Belle et noble réponse. Cet enfant comprenait à fond ce qu'il fallait entendre par *persévérer*. C'est une grande chose que de savoir se servir de l'autre main quand la première est fatiguée, c'est-à-dire de tenir bon, de rester ferme jusqu'au bout, sans jamais se laisser aller au



découragement et au désespoir. Oui, la persévérance, telle est la seconde leçon que nous emportons d'une visite à l'école des fourmis.

Il en est une troisième qui a bien également son prix : je veux parler *de la puissance de l'union.* — Les fourmis nous prêchent les avantages de cette union qui fait notre force et nous assure le fruit de notre travail. Prenez un seul de ces petits insectes : quel type de faiblesse et de fragilité ! Vous pouvez le renverser d'un souffle de votre bouche, l'écraser du bout de votre petit doigt. Si les fourmis rompaient leur accord et vivaient dans l'isolement ou par petites bandes séparées, l'espèce ne tarderait pas à disparaître. C'est grâce à leur union qu'elles accomplissent des prodiges, élèvent leurs

maisons, serrent d'abondantes provisions dans leurs greniers, soignent si bien leurs petits nourrissons, et se prémunissent contre les plus redoutables dangers. Que dis-je? C'est grâce à leur union qu'en certaines occasions elles échappent à une ruine totale.

Sur certains points de l'Amérique du Sud, les fleuves débordent périodiquement et inondent les terrains d'alentour, où les fourmis construisent leurs habitations et les portent de trois à six pieds de haut au-dessus du niveau du sol, afin d'opposer une digue puissante aux envahissements des eaux. Mais il arrive fréquemment que ces remparts sont insuffisants pour conjurer le péril et que les sommets des plus hauts édifices sont submergés par les flots. Alors, que font les citoyens de no-



tre république modèle ? Les fourmis les plus grosses et les plus fortes se forment en colonne serrée et vont se fixer, avec leurs pattes de devant, sur l'écorce de quelque branche d'arbre ou de quelque arbrisseau, pendant que d'autres y adhèrent avec leurs pattes de derrière ; sur cette première couche s'établissent tous les habitants de la fourmilière réunis en faisceau, en sorte qu'ils présentent le spectacle d'une immense chaîne d'insectes vivants collés les uns aux autres. Dans cet état, ils flottent sur la surface des ondes, fortement attachés à leur planche de salut, jusqu'à ce que les eaux se soient retirées et leur aient rendu la terre ferme et la liberté.

Mais il y a plus : cette entente parfaite que l'on remarque chez les fourmis leur permettent de rendre

des services considérables et de faire des choses vraiment surprenantes. En certains endroits de l'Amérique du Sud, elles font l'office de boueurs et de balayeurs de rue. Elles se montrent tous les trois ans en masses compactes et dans des proportions immenses, et elles semblent avoir pour objet de nettoyer et de purifier le pays. C'est avec plaisir que les habitants les voient arriver; ils s'empressent de leur ouvrir portes et fenêtres pour qu'elles puissent entrer sans encombre dans leurs demeures. Elles marchent par bandes comme autant d'armées formidables. Elles pénètrent dans toutes les chambres, vont droit aux coins, aux trous, aux fentes de chaque pièce, et font un énorme massacre de rats, souris, scorpions, insectes de toute nature et de toute grosseur; puis elles se

retirent paisiblement dans les bois d'où elles sont sorties.

Un Anglais récemment établi dans ce pays et qui n'avait jamais reçu de semblable visite, se promenait un matin dans son jardin, quand il entendit son domestique l'appeler à haute voix et crier :

— « Voici les fourmis ! »

— « Eh bien, » répondit-il, « laisse-les passer. »

Et il continua sa promenade.

Mais un moment après, en retournant chez lui, notre Anglais aperçoit, sur le seuil de sa porte, une forte colonne de fourmis, d'une épaisseur de dix pouces, qui se ruait dans sa maison comme un tourbillon d'eau noirâtre. Il s'empare aussitôt d'un balai et cherche à rompre le faisceau, mais en vain. Il répand des matières visqueuses et gluantes sur

la masse, afin de l'arrêter : peine perdue. Les fourmis qui ne sont pas atteintes se fraient promptement un passage sur les cadavres de leurs compagnes et poursuivent leur route. L'Anglais, de plus en plus surpris, saisit un vase plein d'eau bouillante et le verse sur ces adversaires d'un nouveau genre. Ceux-ci sont un moment désorganisés : ils périssent par milliers; mais ils semblent renaître de leurs cendres, et bientôt ils reforment leurs rangs épais et s'avancent avec une impétuosité nouvelle. Notre homme fut obligé de céder le terrain et d'abandonner sa maison à la merci des envahisseurs. Dans sa retraite, il rencontre un habitant du pays et lui fait part de son infortune.

— « Oh ! » répond celui-ci, « les fourmis sont une véritable bénédiction pour nous. »

— « Si c'est là une bénédiction, » reprit son interlocuteur en branlant la tête, « que faudra-t-il donc entendre par malédiction ? »

Mais lorsque, le soir, il se retrouva dans son logis, il changea de sentiment. Pas une fourmi nulle part. En revanche gisaient en tous sens des ossements de rats et de souris, des ailes et des pattes de hannetons et d'escarbots, des œufs d'insectes dont la partie substantielle avait été dévorée ; la maison était entièrement débarrassée de vermine. Ces fourmis n'avaient-elles pas été de véritables agents de propreté et de salubrité ? Mais aussi n'est-ce pas uniquement grâce à leur action collective quelles avaient pu remplir leur mission ?

Il en est de même pour nous. Que ce soit dans l'Etat, dans l'Eglise,

à l'école du dimanche ou au foyer domestique, unissons nos efforts et nos cœurs. De combien de périls nous nous garantirions, que de bien nous ferions aux autres par une entente cordiale et en nous prêtant mutuellement un fraternel concours! Oui, l'union est une bénédiction, l'union est une force, l'union fait notre sécurité.

Approchons-nous une quatrième fois de la fourmi, et, si je ne me trompe, elle nous donnera une leçon *de bienveillance.*

Bien qu'elles aient tant à faire et que leur travail soit si pénible, les fourmis semblent former une société prospère et heureuse. Il leur arrive d'avoir de temps à autre un jour de congé, ou plutôt un moment de répit, et elles en profitent pour pren-

dre les plus joyeux ébats. Leur amusement favori consiste dans des luttes corps à corps ou dans des joutes qui durent des heures entières. Rien de plus curieux, pour un observateur intelligent et attentif de leurs mœurs, que les niches qu'elles se font et les espiègleries qu'elles se permettent. Un savant qui a particulièrement étudié leurs habitudes raconte qu'à l'heure de la récréation elles aiment beaucoup à se livrer à un jeu bien connu des enfants de nos écoles, et qui consiste à se faire porter sur le dos de son voisin. L'une d'elles passe gentiment ses pattes de devant autour du cou de sa sœur, et appuie ses pattes de derrière sur son dos ; puis, quand la course est finie, la porteuse dépose doucement son fardeau à terre, et c'est alors son tour de se faire porter elle-même. Vous

voyez, mes amis, que les fourmis peuvent nous instruire jusque dans leurs jeux.

Il ne paraît pas y avoir dans leurs mœurs la moindre trace d'égoïsme. Si l'une d'elles a un fardeau trop pesant à soutenir, sa voisine vient promptement à son aide. Elles se conforment au précepte de cette bonne parole qui nous invite à « porter les fardeaux les uns des autres. » Y en a-t-il une qui soit plongée dans la détresse ou en proie à la souffrance, aussitôt éclate en sa faveur une sympathie universelle; chacune de ses compagnes fait son possible pour l'encourager ou la soulager. Un monsieur, qui observait un jour une bande de ces petits insectes, coupa, avec des ciseaux, une antenne à l'un d'eux. Le blessé semblait ressentir une vive douleur;

mais il fut vite entouré d'un groupe d'amis qui prenaient part à sa peine et s'efforçaient de cicatriser la plaie, en l'enduisant d'une sorte de liquide transparent qui s'échappait de l'extrémité de leurs mandibules.

Il arrive fréquemment que lorsqu'une travailleuse est accidentellement blessée en accomplissant sa tâche, les autres la transportent dans une chambre à part qui tient lieu d'hôpital ; et là elles lui prodiguent les soins les plus assidus jusqu'à ce qu'elle soit complétement rétablie.

Quand il faut donner de la nourriture aux petites fourmis, c'est toujours par les nouvelles nées que commencent les nourrices ; et les autres, plus âgées de quelques heures, ne touchent point aux provisions qui leur sont destinées tant

que leurs plus jeunes sœurs ne sont pas rassasiées. C'est là un exemple que l'on ferait bien de suivre dans la famille.

L'une d'elles est-elle menacée d'être attaquée, toutes les sœurs se réunissent pour la défendre. Elles sont constamment occupées à développer leur bien-être. Celles qui sortent apportent des provisions pour celles qui restent ; et s'il en est qui aient la bonne fortune de découvrir quelques mets exquis, au lieu de se les approprier pour elles seules, elles viennent prévenir leurs sœurs et les convier au festin.

Une dame s'aperçut, un matin, qu'un pot de mélasse avait été visité par les fourmis. Elle essaya à plusieurs reprises, mais toujours inutilement, de leur en fermer l'entrée. A la fin, elle entoura le vase d'une

forte ficelle et le suspendit au plafond à l'aide d'un crochet. Avant de procéder à cette opération, elle croyait s'être assurée qu'il ne restait pas une seule fourmi ni dans l'intérieur ni aux abords du vase. Mais il y en avait une qui avait échappé à son attention, et qui, se voyant seule au milieu de cet océan de délices, se mit en devoir de profiter de cette bonne aubàine. Elle grimpa donc jusqu'à la corde, et de là elle parvint au plafond, qu'elle parcourut dans toute sa longueur, pour redescendre ensuite le long de la muraille et aller conter à ses amies la bienheureuse nouvelle.

Celles-ci l'ont à peine entendue, qu'elles se forment en ligne et se mettent en marche sous la direction de leur chef, qui les conduit le long de la corde jusqu'au cœur de cette

magnifique terre promise. Là, elles s'abattent sur les provisions ; chacune, emportant sa part, reprend le chemin du logis ; et l'on vit bientôt le long de la corde deux rangées de fourmis, les unes qui remontent avec leur fardeau de mélasse, les autres qui descendent pour aller chercher le leur. Elles continuèrent ce travail sans relâche jusqu'à ce que le pot se trouvât vide. Quel ne fut pas l'étonnement de la maîtresse du logis, quand le lendemain elle ouvrit son pot de mélasse !

Il va sans dire que les fourmis ignorent le huitième commandement et qu'elles prennent, sans scrupule et sans remords, tout ce qui peut leur convenir. Mais cela ne les empêche pas d'être de bonnes et nobles créatures, aimables et polies, pleines de bienveillance et de sympathie,

toujours prêtes à se secourir et à se soulager mutuellement, et constamment disposées à partager leurs trésors avec leurs sœurs. Ce sont là des qualités de premier ordre que nous devons imiter. Soyons remplis de condescendance pour nos inférieurs, doux envers le pauvre et le malheureux; et dès que nous avons le sentiment d'aimer Jésus et que nous sommes heureux à son service, nous devons éprouver le besoin de faire connaître l'Evangile à ceux qui ne le connaissent pas encore. Ce que nous avons reçu gratuitement, donnons-le gratuitement.

Enfin, c'est une leçon de *prévoyance* que nous allons recueillir en cinquième et dernier lieu à l'école de la fourmi.

Le terme *prévoyance* est composé

de deux mots latins qui signifient *regarder en avant*. Vous cennaissez tous le télescope. Vous savez que c'est un instrument qui sert à distinguer des objets très-éloignés de nous *sous le rapport de la distance*. Si nous possédions un instrument analogue pour apercevoir des objets très-éloignés de nous sous le rapport du temps, nous pourrions le nommer *chronoscope*. Alors, au début de chaque année, il suffirait de jeter un coup d'œil sur l'avenir à travers le chronoscope, et l'on verrait se dérouler devant soi toute la série des événements de l'année entière. Nous serions renseignés sur le beau et sur le mauvais temps, sur la santé des individus, sur la durée de leur vie et sur l'époque de leur mort. Mais ces prévisions si précises de l'avenir nous seraient plus nuisi-

bles qu'utiles, et c'est pour ce motif que Dieu ne nous les a pas dévoilées ; mais il les a remplacées par la *prévoyance*, ce don de songer à l'avenir et de se préparer à sa venue. Cette prévoyance, les fourmis le possèdent au plus haut degré. Je ne veux pas dire qu'elles soient capables de réfléchir et de raisonner comme nous; mais pourtant elles agissent comme si elles jouissaient de ce privilége. Ainsi font également les oiseaux, les abeilles et les castors. Ce don que possèdent les animaux de savoir travailler et de se procurer leur subsistance, nous l'appelons *instinct*. L'instinct est, dans la mesure où on peut le définir, ce qui permet à l'animal de faire, sans réflexion et sans connaissance, ce que l'homme fait sur la base de la connaissance et de la réflexion.

Salomon dit dans les deux versets qui suivent notre texte, que « la fourmi n'ayant point de capitaine, ni de prévôt, ni de directeur, prépare en été sa nourriture, et amasse durant la moisson de quoi manger. » L'écrivain sacré semble admettre qu'elle vit en hiver des provisions qu'elle a serrées pendant l'été. Dans nos pays, quand vient la saison des frimas, la fourmi tombe dans un état d'engourdissement prolongé et n'a pas besoin de prendre de la nourriture. Mais, sous le climat brûlant de l'Orient, l'hiver n'est jamais assez rigoureux pour paralyser son énergie. D'autre part, comme les pluies qui règnent dans ces contrées l'empêchent de sortir, elle trouve des moyens de subsistance dans les grains qu'elle a recueillis dans son grenier pendant les beaux jours de l'été.

Vous savez par cœur la fable de la cigale et de la fourmi. Suivons l'exemple de celle-ci tant que nous sommes jeunes, et préparons-nous pour l'avenir. La jeunesse, c'est le printemps, c'est l'été de la vie, c'est l'époque où l'on amasse ses provisions. C'est alors que l'on se forme pour la condition d'homme ou de femme, que l'on voit poindre dans un avenir rapproché. Appliquons-nous à l'instruction, enrichissons notre esprit de toutes les connaissances utiles, et au fur et à mesure que nous avancerons dans la vie, nous nous en féliciterons. Mais si, pareils à la cigale, nous sommes désœuvrés et insouciants pendant l'été de notre existence; si nous ne pensons qu'à folâtrer et à mener joyeuse vie, plus tard nous serons des gens ignorants et inutiles ici-

bas. Oh! mes chers amis, songez à l'avenir; soyez industrieux et persévérants; apprenez, retenez; et lorsque vous vous lancerez sur l'océan du monde, vous serez aptes à bien diriger votre nacelle. Vous serez aimés et honorés de tous ceux qui vous connaîtront.

Mais c'est surtout en vue de nous préparer à la vie à venir que nous devons suivre l'exemple des fourmis. La vie d'ici-bas est un temps que Dieu nous laisse pour que nous semions en vue de cette vie future qui n'aura point de terme. Je vous parlais, il y a un moment, du chronoscope, cet instrument qui nous permettrait de lire dans l'avenir et de nous y préparer. Cet instrument, nous le possédons dans le domaine religieux : la Bible est notre chronoscope pour l'éternité. Regardez à

travers la Bible, et vous saurez bientôt quelles provisions il vous faut recueillir si vous voulez pouvoir envisager l'avenir sans effroi. Vous y verrez que vos péchés doivent être pardonnés, vos cœurs changés ; et dans la mesure où ils le seront, tout ce que vous ferez pour l'amour du Sauveur sera un grain mis à part dans un grenier, un argent placé à l'intérêt dans le ciel. L'éternité est comme un long hiver. Ceux qui ne servent ni n'adorent le Seigneur Jésus sur la terre n'auront rien amassé pour leur avenir éternel.

Un prince avait appelé un fou à sa cour : c'était un petit homme contrefait qui avait pour mission de dire et de faire des choses bouffonnes afin de provoquer les rires des courtisans. Ce fou reçut de son roi, comme insignes de sa charge, un

bâton en argent avec ordre de le garder avec soin jusqu'à ce qu'il eût trouvé un être plus fou que lui.

Quelques années s'écoulent ; le prince tombe malade et voit la mort se dresser devant lui. Le fou arrive pour faire sa visite.

— « Je suis sûr le point de partir, » dit le roi.

— « Et où vas-tu donc? » dit le fou.

— « Dans l'autre monde. »

— « Et quand reviendras-tu ? Dans un mois ? »

— « Non. »

— « Dans un an ? »

— « Pas davantage. »

— « Quand donc? »

— « Jamais. »

— « Jamais ! Et quels préparatifs as-tu faits pour une si longue absence ? »

— « Aucun. »

— « Alors prends le bâton que tu m'as donné, car, si stupide que je sois, jamais je ne me rendrai coupable d'une telle folie. »

Oui, être en route vers l'éternité, et n'avoir pas songé à s'y préparer, c'est le comble de la folie.

Telles sont, mes amis, les cinq leçons que la fourmi nous donne. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : *Vous êtes bien heureux si vous savez ces choses, pourvu que vous les pratiquiez.*

IV

Semer la justice.

> La récompense est assurée à celui qui sème la justice.
>
> (PROV., XI, 18.)

Supposez que nous soyons à la fin de l'hiver, au moment où soufflent les premières brises du printemps. Nous voici en rase campagne, traversant un champ fraîchement labouré, et nous rencontrons un homme qui marche à pas mesurés, ayant sous le bras une besace rete-



nue à ses épaules par une attache. Au fur et à mesure qu'il avance, il plonge sa main dans cette besace et la retire pleine de grains qu'il répand à profusion autour de lui sur le sol. Que fait-il? Il ensemence la terre. Est-ce du blé, de l'avoine, du seigle ou de l'orge qu'il sème de la sorte? Qu'importe? c'est toujours une graine quelconque. Mais avez-vous jamais entendu parler d'un laboureur qui semât *la justice* dans son champ? Ce genre d'opération est unique et nouveau, à coup sûr, et les termes mêmes qui l'énoncent résonnent étrangement à notre oreille: *semer la justice!*

Mais avant d'aller plus loin, rendons-nous bien compte de ce que la Bible entend par le mot *justice*. Un juste, d'après la parole de Dieu, est celui qui aime et sert le Seigneur;

pour tout dire, c'est le vrai chrétien. Toutes les bonnes actions que le chrétien accomplit pour la conversion de ses frères et pour les progrès du royaume de Dieu sur la terre sont des actes de justice. Dès lors, semer la justice signifie tout simplement faire le bien sous l'inspiration de l'amour de Jésus et avec un vif désir d'avancer son règne ici-bas.

Le ministre de Christ sème la justice toutes les fois qu'il prêche fidèlement l'Evangile de grâce. Le moniteur de l'école du dimanche sème la justice lorsqu'il vient s'asseoir près de ses élèves, leur explique la Parole de vie et leur montre le chemin du ciel. Jean Howard semait la justice quand il parcourait les plus grandes capitales de l'Europe, comme un ange de miséricorde, s'efforçant

d'améliorer la position des pauvres et des prisonniers, et leur prodiguant tous les trésors d'une âme ardente et d'un cœur sympathique. J'en dirai autant de Jean Williams, le missionnaire martyr d'Erromanga qui construisit de ses propres mains la goëlette *le Messager de paix*, pour aller à la découverte d'autres îles païennes et y proclamer la Bonne Nouvelle du salut. Et tous ceux qui, parmi nous, visitent les pauvres et les malades dans leurs afflictions, donnent à manger à ceux qui ont faim, habillent ceux qui sont nus, assistent les infortunés dans leurs besoins et les consolent dans leur détresse, ceux-là aussi sont des semeurs de justice.

Oui, la justice : voilà le meilleur grain à répandre dans le sillon ; et cela pour trois motifs.

Et d'abord parce que le champ destiné à recevoir cette semence est d'une immense étendue.

Si vous vouliez vous faire une idée de la grandeur moyenne des champs que cultivent nos paysans, vous vous transporteriez à la campagne. Supposez que le premier qui s'offrirait à votre vue fût de deux hectares ; ce serait déjà raisonnable. Mais en voici un de six hectares ; comme il vous paraîtrait grand ! Et que penseriez-vous de champs de maïs comme on en voit dans les plaines de l'ouest des Etats-Unis, qui mesurent cinq à six cents hectares ? Mais qu'est-ce que cela, en comparaison de ce champ où l'on nous invite à semer la justice ? « Le champ, c'est le monde, » a dit notre Seigneur. Mais qui dira le nombre d'hectares qu'il peut contenir ? Le chiffre le plus élevé que vous

pourriez proposer serait à l'ensemble, dans la proportion d'une goutte d'eau par rapport à un fleuve.

Quand vous voulez semer du blé, de l'orge ou du seigle, vous choisissez un terrain particulier déjà remué, labouré et préparé. Mais quand il s'agit de semer la justice, le terrain s'étend partout autour de nous. Je ne puis semer du froment du haut de cette chaire, mais je puis en laisser tomber des grains de justice. Quand vous étudiez vos leçons, et que vous remplissez vos devoirs envers vos parents, vous ne sauriez songer à semer du riz ou de l'avoine, mais vous pouvez semer la justice et faire du bien. — La justice, c'est une semence que l'on peut répandre dans les maisons, dans les rues, dans les prisons, dans les hôpitaux, sur la place publique, sous la hutte du sauvage, par-

tout où il y a une créature humaine.

Vous avez entendu parler plus d'une fois du Groënland. Vous savez que c'est une des plus froides contrées du globe, située dans la région la plus septentrionale du pôle nord. Là, se dressent d'énormes montagnes de glace qui ne diminuent jamais et d'immenses territoires de neige qui embrassent une étendue de plusieurs centaines de lieues. Certes, ce n'est pas sur un semblable terrain que l'on pourrait semer du grain avec espoir de l'y voir lever. Mais des missionnaires Moraves ont pénétré dans ce rude pays ; ils s'y sont établis ; ils y ont répandu la justice à pleines mains, et cette semence d'un nouveau genre s'est fortement enracinée dans le sol ; elle a poussé, et elle donne encore aujourd'hui de riches et précieuses récoltes.

L'Afrique est une contrée très-belle et très-fertile sur certains points, mais complétement stérile sur d'autres. Elle est traversée par de vastes déserts, recouverts d'un sable fin et mouvant que n'embellit pas la moindre petite oasis. Le soleil y darde perpendiculairement ses rayons ; aussi la chaleur y est-elle dévorante. Ce n'est pas dans ces plaines de feu que vous auriez l'idée de semer une graine quelconque. Eh bien ! même sous cette zone torride, on peut semer la justice et faire du bien au nom de Jésus. — On vous a dit que ceux qui veulent parcourir les déserts montent sur des chameaux et se réunissent en bandes appelées caravanes. Dernièrement l'une de ces caravanes sillonnait l'un des déserts du sud de l'Afrique. Quand, sur le soir, on s'arrêta pour dresser les ten-

tes, un homme fut soudainement saisi d'une fièvre brûlante qui le laissa bientôt sans espoir. Aussitôt un missionnaire qui faisait heureusement partie du groupe, se présenta au mourant et lui adressa ces simples paroles : — « Mon ami, avez-vous peur de la mort ? »

— « Nullement, » répondit le moribond.

— « Sur qui donc fondez-vous votre espérance ? »

— « Sur Jésus... mon Sauveur... » Et après avoir murmuré ces quelques mots, il inclina la tête et expira. Sa main droite s'ouvrit et il s'en échappa une feuille à moitié déchirée, que le missionnaire ramassa et sur laquelle était écrit ce beau passage : « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. » Quelque personne pieuse avait sans doute

semé la justice sur les sentiers de cet homme. Un seul grain avait pénétré dans son âme, mais ce grain avait porté son fruit et assuré le salut d'un pécheur.

Nous avons donc raison de le dire : le champ où l'on peut semer la justice est partout, dans tous les pays du monde, dans les îles, sur les continents et sur la mer. Et c'est précisément ce qui fait la supériorité de cette semence sur toutes les autres.

Ce qui établit, en second lieu, la supériorité de la justice à titre de semence, c'est le nombre et la qualité de ceux qui ont mission d'en répandre.

Il n'y a guère qu'une classe relativement peu nombreuse de personnes, celle des laboureurs, qui s'oc-

cupent à enfouir le grain dans la terre. Mais quant à ceux qui peuvent semer la justice, ils forment non-seulement la majorité, mais même la totalité des habitants du globe, dans la mesure où ils connaissent l'Evangile et sont attachés à Jésus-Christ.

Ainsi il est rare que les femmes suivent les sillons pour y jeter le grain ; mais elles peuvent, tout comme les hommes, semer la justice dans le monde ; et, je dois le dire, il y en a infiniment plus parmi elles qui vaquent à ce travail que parmi les hommes. Nos mères, nos épouses, nos sœurs prennent généralement plus d'intérêt aux œuvres chrétiennes et s'appliquent davantage à la pratique des devoirs de piété, que nos pères, nos oncles et nos frères. Il ne devrait pas en être ainsi, mais il faut bien constater ce qui est.

Il est rare aussi que les enfants procèdent à l'opération des semailles; ils ne sont ni assez grands ni assez forts pour un tel métier. Mais il n'y a pas d'enfant, si petit qu'il soit, qui ne puisse être un ouvrier de justice.

Un jeune garçon d'environ six ans, nommé Oscar, fréquentait assidûment depuis quelques semaines l'école du dimanche de sa ville natale, et il avait déjà appris et retenu cette triple leçon : 1° Que Dieu était son créateur ; 2° que ce Dieu était bon ; 3° qu'il devait l'aimer et le prier. Une après-midi de dimanche, au sortir de son école chérie, il revint promptement au logis et, grimpant sur les genoux de son père, il lui posa la question suivante :

— « Papa qui vous a créé ? »

— « Dieu, mon ami. »

— « Et maman? »

— « Dieu également, car c'est lui qui a fait tout ce qui existe. »

— « Papa, j'aime Dieu de tout mon cœur, puisqu'il m'a créé; et vous, l'aimez-vous aussi? »

— « Oui, » balbutia le père, sans trop savoir ce qu'il disait.

Mais, hélas! il n'était pas pieux : il n'avait aucun amour pour le Seigneur, et l'idée de dire un mensonge à son petit garçon répugnait à sa conscience. Il se mit à songer à ses péchés, et bientôt il trouva le pardon aux pieds de Jésus. Un peu plus tard, sa femme également se convertit. — Peu de mois après, leur petit Oscar tomba malade, et un ange du bon Dieu vint le recueillir dans ses bras, pour le porter dans le sein de Jésus.

« Papa, » disait-il, pendant sa maladie, « je vais mourir; mais

ne pleurez pas, car Jésus m'attend. »

Ce cher petit avait semé la justice dans l'âme de son père et de sa mère, et il trouva dans le ciel le fruit de ses travaux.

Alors même que vous seriez une pauvre créature malade, estropiée, paralysée, absolument incapable de quitter votre lit, vous pourriez encore, même dans cet état, semer la justice autour de vous.

A l'extrémité de l'une des rues de notre grande ville (Philadelphie) demeure une négresse, nommée Anna Carson, qui n'a pas un denier comptant, et vit exclusivement des dons de la charité publique. Il y a quinze ans qu'elle ne remue ni bras, ni jambes. Si vous alliez la voir, elle ne pourrait ni vous serrer la main, ni vous saluer d'un signe de tête. Et pourtant, à toute heure

du jour elle sème la justice dans son champ. Pas une plainte, pas un murmure ne s'échappe de sa bouche. Elle aime Jésus, qui lui donne la force de souffrir avec résignation et avec joie, et son exemple est une prédication puissante et continuelle, pour tous ceux qui s'approchent d'elle.

Je lisais, ces jours-ci, un récit touchant, au sujet d'une pauvre femme qui n'avait d'autre ressource, pour gagner sa subsistance, que de vendre des pommes sur le marché. Son unique petite fille ne pouvait guère lui venir en aide, et cependant vous allez voir comment cette enfant sema du bon grain dans le champ du Seigneur. On l'avait attirée à une école du dimanche, où elle devint pieuse, et bientôt cette petite missionnaire persuada à deux

autres jeunes filles de l'accompagner à son école. Celles-ci ouvrirent à leur tour leur cœur à l'Evangile et se donnèrent à Dieu. Quelques années plus tard, toutes les trois changèrent de résidence et vinrent habiter un village où il n'y avait pas encore d'école du dimanche, et où personne n'enseignait aux enfants la vérité qui sauve. Elles se mirent à l'œuvre elles-mêmes, et bientôt elles eurent la joie de voir une trentaine d'enfants se grouper autour d'elles. Ce fut la première école du dimanche fondée dans cette partie du pays. Une seconde ne tarda pas à s'ouvrir; puis une troisième. Il y en eut bientôt onze en tout, qui durent toutes leur naissance aux premiers efforts et aux prières de la petite fille d'une marchande de pommes. Avouez-le,

mes amis, il n'y a pas de semence telle que la justice, pour porter des fruits aussi abondants et aussi savoureux.

Laissez-moi vous raconter une dernière histoire avant d'en finir avec cette partie de mon sujet. Une jeune enfant d'une huitaine d'années était un jour assise sur l'herbe en face de la chaumière de son père, en Prusse. Celui-ci était un pauvre journalier dénué de ressources, et sa fille était assez piètrement vêtue. Mais elle aimait Jésus de tout son cœur, elle chantait ses louanges avec délice, et toutes les fois qu'elle prononçait son nom, ses yeux se remplissaient de douces larmes. Le comte de P..., qui habitait un beau château dans le voisinage, vint à passer. C'était un homme riche et dissipé, qui se faisait un malin

plaisir de se moquer de l'Evangile et de tourner en ridicule les personnes pieuses. Il entendit la voix harmonieuse de l'enfant; il vit ses yeux humides de pleurs; il contempla ses traits qu'illuminait un rayon de joie céleste, et s'arrêta un moment pour causer avec elle.

— « Pourquoi pleures-tu, ma petite fille? » lui demanda-t-il; « serais-tu malade? »

— « Nullement, monsieur; mais je suis si heureuse! »

— « Alors, pourquoi pleurer de la sorte? » reprit le comte étonné.

— « Parce que j'aime tant le Seigneur Jésus! »

— « Vraiment! mais il y a si longtemps qu'il est mort! quel bien peut-il te faire? »

— « Vous vous trompez, monsieur, il n'est pas mort: il vit au ciel! »

— « Soit, mais quel profit en retires-tu? S'il pouvait venir à ton aide, il mettrait ta mère en état de t'acheter des habits un peu meilleurs que ceux que tu portes. »

— « Je ne me soucie pas d'avoir de beaux habits, mais je sais que le Seigneur Jésus viendra un jour, et me prendra avec lui dans le ciel. »

— « Niaiserie que tout cela! » s'écria le comte, en frappant la terre du pied. « C'est ta grand'mère ou le vieux maître d'école qui t'a mis en tête de telles idées. »

— « Pardon, monsieur, ce ne sont pas des niaiseries : ce sont des vérités. Oui, tout cela est vrai, bien vrai ; et c'est pourquoi je suis si joyeuse. »

Le comte s'éloigna, mais il ne put oublier de sitôt ce qu'il avait vu et entendu. Le radieux visage de cette

charmante enfant, ses yeux si brillants et si beaux, qu'inondaient des larmes de joie, étaient sans cesse présents à sa pensée ; et ces paroles, prononcées d'une voix si ferme : « Tout cela est vrai, bien vrai, » retentissaient à tout moment à ses oreilles. « C'est étrange, » se disait-il en lui-même ; « il n'y a rien, dans l'incrédulité, qui puisse donner une joie pareille à celle de cette enfant. Il doit y avoir dans la religion un fond secret qui m'a échappé jusqu'ici. » Cette idée assiégeait son esprit sans qu'il pût jamais l'en chasser. Après une longue lutte intérieure, il renonça à son incrédulité et devint un chrétien sincère et zélé.

Je pourrais multiplier les exemples, et vous montrer que tous les hommes sans exception : les rois sur les trônes, les mendiants dans

les carrefours ; les princes dans leurs palais, les paysans sous leurs toits de chaume ; les soldats dans les armées, les matelots au sein des flots ; les savants et les ignorants ; les riches et les pauvres ; les jeunes et les vieux ; les mères et les filles ; tous, en un mot, lorsqu'ils ont la foi chrétienne dans le cœur, peuvent être d'utiles coopérateurs de Dieu pour répandre la justice dans le vaste champ de ce monde.

Ce qui établit, en troisième lieu, la supériorité de la justice sur toutes les autres semences, c'est l'excellence des produits qu'elle nous donne à coup sûr.

Le laboureur qui a jeté le grain en terre compte sur une bonne récolte, et en général ses espérances se réalisent. Mais il n'en est pas toujours ainsi. La gelée, la pluie, la

grêle ou la sécheresse peuvent lui ravir en un clin d'œil le fruit de ses travaux. Ou bien ce sera la foudre qui incendiera ses greniers déjà remplis de provisions, et le désappointera cruellement dans son attente. Il ne lui appartient pas de dire, en changeant un mot à notre texte : « Celui qui sème du blé aura une récompense assurée. »

C'est seulement lorsque nous semons la justice que la récompense est certaine. Cette récompense se compose de deux éléments : le *plaisir* et le *profit*.

Et d'abord le plaisir. L'histoire suivante va vous en convaincre.

Joseph Benton vivait à la campagne. Non loin de la maison de son père, un gracieux petit lac étalait la nappe bleuâtre de ses eaux paisibles. Son cousin Herbert lui avait donné

un joli bateau élégamment équipé, muni de voiles et de mâts tout prêts pour voguer sur l'onde pure. Joseph avait choisi parmi ses camarades quelques jeunes garçons avec lesquels il avait formé une société de marins qui l'avaient naturellement élu capitaine. Le bateau avait été soigneusement amarré dans une grotte située près du lac. C'était le samedi à trois heures de l'après-midi que nos matelots improvisés devaient se réunir pour lancer le petit esquif. Ce jour-là, notre capitaine se leva de grand matin. Il était de fort bonne humeur et il sautait de joie à la pensée du plaisir qu'il allait goûter dans quelques heures. « Quel beau jour ! » se disait-il à lui-même, en achevant sa toilette. « Il faut que je coure au lac avant déjeuner, et que je voie si tout est en règle ; puis, je rentrerai

et étudierai mes leçons pour lundi, de manière à être pleinement libre cette après-midi, et à me trouver là premier à mon poste. »

Il sortit et se dirigea vers la grotte où l'on avait, la veille, abrité le navire. Mais, en avançant, il aperçut, à sa grande surprise, des traces de désordre, et l'empreinte de pas. La grosse pierre qui fermait l'entrée de la grotte avait été enlevée. Il jeta un coup d'œil dans l'intérieur et recula en poussant un cri. Son bateau, ce bateau dont il était si fier, le cadeau de son cousin, était brisé en morceaux, et au fond de la cale avait été pratiquée une large ouverture.

Joseph demeura un moment immobile et stupéfait; puis il s'écria soudain, rouge de colère : « Je connais le coupable. C'est Fritz Brun..

Le misérable ! Il a voulu se venger de ce que je ne l'ai pas invité à être de la partie. Il me le paiera, j'en réponds ! » Alors, repoussant du pied les débris du bateau, il descendit sur la route, tendit une corde à quelques pouces au-dessus du sol et s'embusqua dans les broussailles.

Un bruit de pas se fit bientôt entendre. Joseph leva les yeux. Il s'attendait à voir paraître Fritz... Mais non : c'était son cousin Herbert qui avançait, c'est-à-dire la dernière personne qu'il eût voulu voir en ce moment. Aussitôt, il détendit la corde, et se cacha de son mieux ; mais le regard perçant d'Herbert l'avait déjà découvert. Force fut donc à Joseph de raconter ce qui était arrivé ; puis il ajouta, l'œil en feu : « Mais sois tranquille ! j'espère bien l'en faire repentir avant peu. »

— « Et que comptes-tu lui faire ? » demanda son cousin.

— « Tu sais, » répondit Joseph, « que Fritz porte tous les matins un panier plein d'œufs au marché; je compte le faire trébucher au moyen de cette corde : de la sorte, il tombera et cassera ses œufs. »

Joseph savait bien qu'il cédait à une mauvaise inspiration. Aussi, grande fut sa surprise quand Herbert, au lieu de lui adresser une verte réprimande, répondit froidement : — « Bien! je crois, en effet, que Fritz mérite un châtiment exemplaire. Mais le tour de la corde est connu. Je veux t'enseigner quelque chose de mieux. »

— « Quoi donc? » s'écria Benton, tout yeux et tout oreilles.

— « Tu devrais lui mettre quelques charbons embrasés sur la tête. »

— « Quoi ! le brûler ? » s'écria Joseph.

— « Oui, » reprit le cousin en souriant d'une manière étrange.

— « Bravo ! c'est cela, » dit Joseph en battant des mains. « Sa chevelure est si épaisse, qu'il ne sentira pas trop l'ardeur du feu, et il aura bien vite secoué les charbons. Quelle frayeur il aura ! Comme je voudrais le voir bondir et jeter de hauts cris ! Mais, dis-moi, Herbert, comment dois-je m'y prendre ? »

— « *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car, en faisant cela, tu lui amasseras des charbons de feu sur la tête. Ne te laisse point surmonter par le mal ; mais surmonte le mal par le bien*. C'est ainsi que Dieu s'y prend pour exercer sa vengeance, et, à mon sens, il n'est pas de meilleur moyen

de punir Fritz comme il le mérite. »

Pendant qu'Herbert parlait, les traits de Joseph s'allongeaient démesurément. « Je crois vraiment que tu te moques de moi, » répliqua-t-il. « Cette punition n'en est pas une. »

— « Essaie, » répondit son cousin; « traite Fritz avec bienveillance, et je suis sûr qu'il se sentira honteux et mortifié de sa conduite. Tu crois que cette espèce de charbon ne brûle pas? Oh! détrompe-toi. J'affirme, au contraire, qu'elle consume la malice, l'envie, la méchanceté, et qu'elle change en cœurs chauds et généreux, les cœurs les plus insensibles et les plus froids. »

Joseph soupira. — « Et où trouver un de ces charbons? » dit-il en essayant de sourire.

— « Tu sais que Fritz est si pauvre, qu'il ne peut se procurer aucun livre,

bien qu'il ait une sorte de passion pour la lecture, » reprit Herbert. « Toi, tu as une bibliothèque des mieux garnies. Eh bien, voici le conseil... Mais non, je ne veux rien te conseiller. Réfléchis à ce que tu as à faire; choisis toi-même ton charbon, et sache qu'il n'y a pas de flamme qui dévore plus promptement que celle qui s'allume au foyer de l'amour. »

Cela dit, Herbert franchit la haie et s'éloigne.

Tandis que Joseph cherchait à recueillir ses pensées, voici venir Fritz, un panier d'œufs à une main, et un vase de lait à l'autre. Un mauvais sentiment traversa comme l'éclair le cœur de Joseph. « Quelle omelette nous aurions eue! » se dit-il, « si Fritz s'était pris à la corde! » Mais il réprima bien vite ce mouvement,

et courut au devant de son camarade, qui ne paraissait guère enchanté de le rencontrer sur son chemin.

— « Fritz, » lui demanda-t-il de sa voix la plus douce, « as-tu maintenant assez de loisir pour lire? »

— « Quelquefois, » répondit celui-ci, « quand j'ai fini mes travaux de la journée, on me laisse un moment de répit. Le malheur, c'est que j'ai lu et relu tous mes livres. »

— « Veux-tu que je te prête le dernier volume de voyages dont on m'a fait cadeau? »

— « Oh! volontiers! merci. Je te promets de bien le soigner. »

— « Et si tu désires d'autres livres, demande-les sans te gêner : toute ma bibliothèque est à ta disposition. Et maintenant, mon cher, » ajouta-t-il timidement, « j'ai un service à te demander : ne pourrais-tu

pas venir m'aider cette après-midi à réparer mon bateau que quelqu'un a complétement abîmé ? Sais-tu qui m'a joué ce mauvais tour ? »

Fritz était atterré; après un moment de silence, il éclata en sanglots :

— « Oh ! Joseph ! » s'écria-t-il, « c'est moi qui suis le coupable! Combien j'en suis affligé ! Sans doute, tu ne savais pas que j'eusse été si méchant, quand tu as proposé de me prêter des livres. »

— « Pardon, je l'avais deviné. »

— « Et cependant tu ne m'en as pas voulu ?... » Il ne put poursuivre. Il était bouleversé. Ses traits étaient aussi rouges qu'un charbon enflammé. Il partit sans proférer une parole.

« Ah ! » se dit Joseph, « ce charbon-là brûle donc ! Je suis sûr que

Fritz aurait mieux aimé voir ses œufs cassés et son lait répandu que d'entendre ma proposition. Mais je suis heureux de ce que j'ai fait. »
Puis il prit la direction de la maison paternelle, le cœur léger et l'estomac en possession d'un formidable appétit.

Quand le capitaine et la petite bande de marins se rencontrèrent, l'après-midi, à l'heure fixée, Fritz les avait déjà devancés; et on le trouva occupé à réparer le mal dont il était l'auteur.

Dès qu'il aperçut Joseph, il s'élança au-devant de lui et lui présenta un très-joli drapeau qu'il avait acheté avec le produit de la vente de ses œufs. Le bateau fut radoubé et mis à flot, et l'on fit une longue et agréable promenade sur le lac. Le cœur de Joseph était tellement

au large, tellement rempli de nobles sentiments et de bonnes pensées que jamais il ne s'était trouvé aussi heureux. A dater de ce jour, il fit souvent usage de ces charbons ardents dont il venait de reconnaître la valeur, et plus il s'en servait, plus son âme s'enrichissait de sentiments généreux, et sa vie de nobles actions. Il sema la justice et recueillit le plaisir à titre de récompense.

En semant la justice, on recueille également *le profit*, et souvent même de ce côté-ci de la tombe.

Il y a quelques années, un monsieur de qualité mourut en Angleterre, laissant une veuve et deux fils. Ceux-ci se trouvaient dans une assez belle position de fortune ; mais ils étaient tellement désordonnés et mondains qu'ils eurent bientôt dissipé les deux tiers de leur héritage.



La mère ne possédait guère pour elle qu'un chétif revenu de quelques centaines de francs ; et pour que ses enfants ne pussent pas dépenser cette somme, elle en fit don à une société de missions qui avait pour but de répandre l'Evangile dans l'Inde. Nos jeunes gens furent fort courroucés quand ils surent de quelle manière avait été employé un argent qu'ils regardaient comme leur propriété. Ils prononcèrent d'affreux jurons , disant qu'il eût tout autant valu le jeter dans la mer.

— « C'est ce que j'ai pensé, » repartit la mère, « car Dieu a dit dans sa Parole : « Jette ton pain à la surface des eaux, et quand il sera temps, tu le retrouveras. » Cet argent prêté à Dieu nous rapportera bien plus de profit que si nous l'employions pour notre propre usage. »

Quand ces malheureux jeunes gens se furent ruinés, ils s'enrôlèrent dans deux régiments qui reçurent l'ordre de partir pour l'Inde. Celui dans lequel se trouvait l'aîné campa sur les bords du Gange, non loin d'une station occupée par un missionnaire qui fut l'instrument de la conversion de ce jeune homme. La pauvre mère, triste et désolée, croyait avoir dit adieu à ses fils pour toujours; néanmoins elle continua à prier pour eux. Un matin, au moment même où elle venait de faire monter vers Dieu une chaleureuse prière, on lui remit une lettre arrivée la veille; elle était de son fils aîné, qui lui racontait la bonne nouvelle de sa conversion et lui demandait avec instance son pardon pour tous les chagrins qu'il lui avait occasionnés. Cette bienheureuse mère ne put ache-

ver la lecture de sa lettre ; ses mains tremblaient d'émotion; ses yeux s'inondèrent de larmes, et elle ne cessait de crier : « Oh ! mes cinq cents francs, mes cinq cents francs ! quel intérêt ils m'ont rapporté ! »

Le fils aîné fut envoyé dans une forteresse près de Calcutta, où il retrouva son jeune frère, qui fut amené par ses soins à l'Evangile.

Ce jeune homme était resté longtemps sans écrire à sa mère; celle-ci le supposait mort, lorsqu'un paquet qu'elle reçut un jour vint lui annoncer la fin chrétienne de l'aîné et la conversion du cadet. « Oh ! » répéta-t-elle, plus réjouie qu'attristée, « qu'il est fidèle, ce Dieu en qui j'ai mis ma confiance! Mes cinq cents francs, mes cinq cents francs! quel riche intérêt vous m'avez rapporté ! »

Ce ne fut pas tout: le fils survi-

vant quitta l'armée et devint pasteur. A l'ouïe de cette nouvelle la pauvre mère faillit mourir de joie. Mais elle avait déjà un pied dans la tombe, et elle n'espérait pas revoir son fils ici-bas. Par un soir d'été, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, la bonne vieille, assise dans son grossier fauteuil de chêne, venait d'ouvrir sa Bible, et elle se disposait à en lire un chapitre, quand un léger bruit se fit entendre à la porte. Elle leva les yeux et vit apparaître soudain un beau monsieur en habit noir, qui se jeta dans ses bras en criant : « Ma mère, ma mère ! » Elle laissa tomber sa tête sur la poitrine de cet enfant prodigue et donna un libre cours à ses larmes. Puis ils s'assirent à côté l'un de l'autre et se firent part de la manière merveilleuse dont Dieu s'était com-

porté à leur égard depuis leur séparation. « Mes cinq cents francs, mes cinq cents francs! » s'écria une dernière fois cette bonne mère, « quel intérêt vous avez rapporté ! » Elle recueillait déjà sur cette terre le fruit de la semence qu'elle avait répandue.

Mais c'est surtout dans les cieux que nous sera donnée la meilleure partie de notre récompense. Nul n'est revenu d'au delà de la tombe pour nous révéler en quoi elle consiste ; mais je veux vous dire sous quelle forme elle se présentait à un bon petit garçon nommé Edouard, au moment où il touchait à sa dernière heure. Ce cher petit ami était couché sur son lit d'agonie en proie aux plus vives souffrancse. On n'entendait d'autre bruit dans sa chambre que celui de sa respiration bruyante

et les sanglots étouffés de ses parents et de ses amis qui entouraient son lit. Il paraissait plongé dans un profond assoupissement, et sa mère s'attendait à ce qu'il ne se réveillât plus que dans le ciel. Mais tout à coup ses beaux yeux bleus s'ouvrirent, son visage s'épanouit, un gracieux sourire erra sur ses traits. Son regard était tourné en haut ; et, de la main, il faisait signe à sa mère de s'approcher : « Ma mère, » disait-il, « quel est ce ravissant pays que j'aperçois là-bas, plus loin que ces hautes montagnes ? »

— « Je ne le vois pas, mon ami, et il n'y a pas de montagnes en face de notre maison. »

— « Mais regarde, bonne mère, » reprit l'enfant, « elles sont là tout près de moi, et le pays qui se déroule derrière elles est si délicieux !

Les habitants de ce pays y semblent si heureux, et je n'y vois aucun enfant malade. Papa, cher papa, dis-moi le nom de cette magnifique contrée. »

Les parents s'entre-regardèrent et dirent : — « La terre que tu vois, mon ami, c'est la terre de Canaan ; c'est le ciel où Jésus habite. »

— « Oui, » répondit-il, « c'est le ciel, c'est le ciel ! Oh ! je veux y aller ! mais comment franchir ces montagnes si escarpées et si noires? Père, soulève-moi, je te prie, pardessus ces montagnes. De là-bas on me fait signe de venir, et il faut que je parte ! »

Tous les yeux étaient mouillés de larmes. Chacun se sentait sur les limites du royaume céleste. Le voile du saint lieu avait été comme déchiré, et les gloires du monde invisible brillèrent de leur éclat le plus pur.

— « Mère, mère, s'écriait Edouard, ne pleure point ; viens plutôt avec moi ! »

Le plus profond silence régnait dans la chambre funèbre. A la fin, l'enfant passa ses bras amaigris autour du cou de sa mère et ajouta d'un air radieux : « Adieu, je m'en vais, mais je ne crains rien. Un ange m'attend pour me prendre et me déposer dans le sein de Jésus. Adieu, adieu ! »

Ce furent ses dernières paroles. Il y avait une récompense assurée pour lui dans ce beau pays qu'il apercevait de l'autre côté de la montagne.

Mes chers amis, demandez à Jésus de vous adopter pour ses enfants, de vous apprendre à l'aimer, de vous aider à être des ouvriers de justice, et la récompense ne vous fera pas défaut.

V

Le chemin raboteux.

La voie des transgresseurs est rude.
(Prov., XIII, 15.)

C'est par milliers que l'on compte les différents sentiers dans lesquels s'engagent les hommes. Quelques-uns sont raboteux, d'autres présentent une surface unie. Il en est de tortueux, mais il en est aussi qui suivent une ligne parfaitement droite. On en trouve de larges, d'étroits, d'escarpés, de pléniers, d'aisés, de pénibles, etc... Notre texte nous

parle d'une voie rude que les transgresseurs ont à parcourir. Voyons en quoi consistent les aspérités de cette voie.

Et d'abord demandons-nous ce qu'il faut entendre par *transgresseurs*. Ce mot signifie proprement un homme qui *passe au delà*.

Je suppose que par une belle journée d'été votre maître d'école vous ait conduits en promenade à la campagne. Arrivés dans l'intérieur d'un bois, vous vous arrêtez sur une magnifique pelouse ombragée par les entrelacements que forment les branches des arbres. C'est là que le maître vous permet de vous livrer à vos plus joyeux ébats. « Mais, » ajoute-t-il, « voyez-vous, à une centaine de pas d'ici ces pieux fichés en terre et reliés les uns aux autres par une corde? De l'autre côté de la barrière,

le terrain est mou et marécageux ; je vous défends absolument de vous y engager. Vous me promettez tous, n'est-ce pas ? de ne pas franchir la limite. Maintenant vous voilà libres, et amusez-vous à votre aise. »

Pendant la première demi-heure, tout va pour le mieux ; mais bientôt quelques enfants s'approchent, tout en jouant, de la barrière. L'un d'eux lève la tête et aperçoit, par delà la limite, un arbre fruitier tout chargé de belles pommes mûres.

— « Regarde ces pommes, » dit-il à son voisin ; « viens et cueillons-en quelques-unes. »

— « Non, » répond celui-ci, « car pour cela il faudrait franchir la limite que le maître nous a expressément défendu de passer. »

— « Bah ! quel mal y a-t-il à faire deux ou trois pas de plus pour se ra-

fraîchir par une journée aussi chaude, en mangeant une pomme? »

Que ferait dans ce cas ce jeune étourdi? Il serait transgresseur, il irait *par delà* la ligne qu'il aurait reçu l'ordre de ne pas dépasser. De même les commandements de Dieu sont des barrières que nous rencontrons sur notre route, et que nous ne saurions franchir sans être des violateurs de la loi de Dieu, en un mot des transgresseurs.

Il y a trois considérations qui rendent rude ou raboteux le sentier où les transgresseurs s'engagent.

Ce sentier est rude, en premier lieu, *à cause du caractère du guide que l'on est obligé de suivre.*

Quand nous marchons dans la voie du péché, nous avons Satan pour conducteur, Satan, « ce prince

de la puissance de l'air, qui agit dans les enfants de rébellion » (Ephés., II, 2); « et qui les prend dans ses piéges pour qu'ils fassent sa volonté, » (2 Tim., II, 26). Tant que le pécheur persiste dans ses voies de transgression, il ne peut se soustraire à l'empire du diable; et cette nécessité où il est de marcher jusqu'au bout sous sa direction ne contribue-t-elle pas à rendre le chemin difficile? Soyez-en juge.

Nous voici en Suisse, désireux de faire une ascension sur le mont Blanc. Vous savez que c'est une opération dangereuse que la présence d'un guide rend seule praticable. Il n'est pas aisé de gravir ce pic gigantesque. En certains endroits, il faut s'avancer sur des montagnes de glace. Parfois l'on ne trouve d'autre sentier qu'une espèce de pont en-

tièrement formé de glaçons, qui n'a pas plus d'un pied de large, et le long duquel s'ouvrent, des deux côtés, des abîmes effrayants de quelques centaines de pieds de profondeur. Supposez que vous eussiez à marcher sur le sommet d'un mur aussi élevé que la cime d'un clocher, ayant à peine un pied de large et dont les bords ne seraient protégés par aucune balustrade. Si vous venez à broncher ou à glisser, vous voilà infailliblement perdu. Cela fait venir le vertige d'y penser. Vous comprenez maintenant pourquoi ceux qui veulent gravir le mont Blanc ont besoin d'un guide.

Et ce n'est pas le premier venu que vous prendriez pour guide, n'est-ce pas? Vous voudriez un homme intelligent et connaissant parfaitement la route; un homme honnête,

expérimenté et sûr ; un homme vigoureux et fort, capable de vous venir en aide et de vous charger sur ses épaules dans le cas où vous viendriez à défaillir en chemin. Il arrive fréquemment qu'au milieu d'un défilé dangereux le guide attache le voyageur à l'aide d'une corde qu'il fixe autour de ses propres reins de manière à l'empêcher de tomber, s'il lui arrivait de perdre l'équilibre ; et des milliers de personnes ont été sauvées par ce moyen.

Et maintenant, je vous suppose dans la rue de Chamouni, au pied du mont Blanc. Au moment de commencer votre ascension, vous apprenez que le guide entre les mains duquel vous avez confié votre destinée, est un homme méchant et cruel, qui n'a d'autre but en exerçant son métier, que de faire périr les

voyageurs qui ont recours à lui. Pas un de ceux qu'il a accompagnés n'est revenu. Ou bien il leur fait suivre des sentiers glissants où il leur est impossible de se tenir debout; ou bien, dès qu'ils ont atteint un de ces sommets élevés et étroits sous lesquels s'étendent d'effrayants précipices, il leur donne un croc-en-jambe, et les voilà ensevelis au milieu des neiges éternelles. Eh bien, dans une circonstance analogue, et avec un tel conducteur pour vous diriger, ne trouveriez-vous pas la voie passablement rude à parcourir?

Ce guide supposé est l'image et la personnification de Satan. Etrangers et voyageurs ici-bas, nous avons à suivre un pénible sentier à travers des rochers et des cimes dangereuses. Un guide nous est absolument nécessaire. Il en est deux

qui se présentent à nous. Le premier est Jésus, le second est Satan. Si c'est sur celui-là que nous arrêtons notre choix, il nous conduira dans les voies de la sagesse, ces voies qui sont agréables et dont les sentiers sont si paisibles. Si c'est au contraire pour Satan que nous nous décidons, nous serons bientôt dans la voie des transgresseurs, cette voie qui est si âpre et si rude.

En voulez-vous une preuve? — Voyez Judas. Il fut l'un de ces douze hommes privilégiés, choisis directement par le Sauveur pour vivre ici-bas dans sa société. Mais bien qu'il fût avec Jésus, ce n'est pas lui qu'il choisit pour son guide : il aima mieux écouter les inspirations de Satan, et voici comment. Judas était trésorier de la petite association dont Jésus était le chef. Il tenait la bourse

et recevait ce que l'on y mettait. Satan lui insinua la pensée de détourner à son profit une portion de l'argent dont on lui confiait la garde; c'était l'engager dans un sentier glissant. — Mais bientôt ces faibles ressources ne suffirent plus à l'avidité de Judas. Alors Satan lui suggéra l'idée infernale de trahir son maître et de le vendre à ses ennemis, pour trente pièces d'argent, c'est-à-dire pour quatre-vingts francs, le prix moyen d'un esclave à cette époque. C'était le conduire dans un de ces défilés périlleux qui longent les bords d'un affreux abîme. — Mais dès que Judas eut trahi son maître, son guide lui conseilla de se retirer et de se pendre ; ce fut alors qu'il le poussa vigoureusement et le précipita dans le gouffre. C'est d'ailleurs de cette manière qu'il se comporte

à l'égard de tous ceux qui ont le malheur de se placer sous son escorte.

La voie des transgresseurs est rude, en second lieu, *à cause des pénibles souvenirs qui rongent l'âme de ceux qui s'y sont engagés.*

Un excellent pasteur allemand raconte dans ses mémoires qu'une nuit il rêva qu'il tombait malade et qu'il rendait le dernier soupir. Son esprit avait à peine brisé son enveloppe mortelle qu'il prit son essor vers les cieux sous la conduite d'un ange. Après avoir longtemps volé à travers les espaces éthérés, il arriva sur le seuil de la cité éternelle. Aussitôt son guide l'introduisit dans un splendide palais où il le laissa seul, non sans l'avoir invité à contempler les chefs-d'œuvre et les mer-

veilles des différentes pièces du monument, en attendant l'arrivée de celui qui en était le propriétaire et le seigneur. Le nouveau venu jeta les yeux tout autour de lui, et, à son grand étonnement, il vit que les murailles des diverses salles étaient ornées de peintures incrustées, qui n'étaient autres que la reproduction des scènes multiples de sa vie terrestre. Tout ce qu'il avait fait, dit, pensé ou senti était gravé en caractères ineffaçables sur les parois de ce palais, qui devait être sa résidence définitive; mais ses péchés, que Jésus-Christ avait pardonnés, n'étaient pas retracés sur ces murs; seuls ses actes de charité, de bienveillance et de dévouement, inspirés par le désir de plaire à Jésus, s'y trouvaient reproduits.

Mais il n'en sera pas de même

pour ceux qui marchent dans les voies des transgresseurs. C'est précisément le souvenir du passé qui sera pour eux comme un ver rongeur dans l'éternité, et souvent même ce souvenir contribue à rendre dès cette vie leur sentier de plus en plus rude. Ecoutez plutôt cette histoire, qui ne s'effacera jamais, j'espère, de votre mémoire.

Henry Stanley appartenait à des parents pieux, et était l'aîné d'une famille de quatre enfants. C'était un garçon au caractère hardi et à l'humeur entreprenante. Un matin du mois de juin, le jour même où il accomplissait sa douzième année, son père le prit à l'écart et lui dit : « C'est aujourd'hui, mon ami, ton jour de naissance ; je te donne congé, à toi et à tes trois frères, pour cette après-midi, et vous permets de fo-

lâtrer dans les champs avec deux ou trois de vos camarades. »

Vint l'après-midi ; tout le monde était sur pied ; la joie était peinte sur tous les traits. M. Stanley fit à Henry de nouvelles recommandations.

— « Tu es le plus âgé de la bande, » lui dit-il, « et tu dois donner un bon exemple. N'allez pas sur la propriété de M. Clarke, où se trouve un taureau fort méchant. Je te confie surtout ton plus jeune frère François ; prends-en bien soin, adieu. »

François était un charmant petit enfant de six ans ; ses beaux yeux noirs brillaient comme des escarboucles ; ses joues étaient vermeilles et ses lèvres roses ; il était l'orgueil et la joie de la famille.

Les enfants se mirent en route,

accompagnés de leur chien César, qui était l'ami particulier de François. Tous se promettaient de passer une agréable journée ; déjà même ils avaient imaginé toutes sortes d'amusements, lorsqu'ils arrivèrent à une allée qui bordait la propriété de M. Clarke.

— « Oh ! » dit Henry, en s'arrêtant et en prenant un ton de mauvaise humeur, « combien je voudrais courir dans le champ du voisin, qui est si rapproché du nôtre ! Je suis sûr que le taureau ne nous ferait aucun mal; et si papa nous avait vus amener César, il ne nous aurait pas fait une telle défense. »

— « Oh ! n'y va pas, Henry, » dit son frère Alfred ; « papa l'a expressément défendu; viens plutôt avec nous, et suivons l'allée. »

Henry ne l'écouta pas ; il regarda

pendant quelque temps à travers la barrière ; et n'apercevant pas le taureau, il poussa fortement la claire-voie qu'il laissa ouverte, et entra dans le champ de M. Clarke.

François était resté en arrière ; il ne tarda pas à paraître, escorté de son chien César, auquel il avait fait un collier de fleurs. L'enfant chantait, gambadait et jouait avec son favori. Il vit la barrière ouverte ; et ne sachant rien de la défense de son père, il pénétra dans le champ et disparut dans les hautes herbes. Cependant Henry avait fini par apercevoir le taureau, qui à sa vue poussa un horrible mugissement. Au lieu de s'enfuir, l'imprudent enfant l'excita en lui jetant des pierres. Aussitôt les mugissements redoublèrent, et l'animal se mit à la poursuite de notre étourdi, qui, voyant que les choses

prenaient une tournure sérieuse, se mit à courir de toutes ses forces dans la direction de ses camarades, oubliant, dans sa précipitation, de refermer la porte de la barrière. Mais le taureau l'eut bientôt atteint, jeté par terre, foulé aux pieds, et lancé en l'air; puis il revint sur ses pas, et rentra dans le champ où il avait remarqué la présence du petit François. A son aspect, le pauvre enfant poussa des cris déchirants, et se mit à fuir de toute la vigueur de ses petites jambes, appelant à son secours sa bonne mère, qui, hélas! ne se doutait guère du danger que courait son enfant chéri. L'animal furieux le saisit avec ses cornes, lui fit faire deux ou trois évolutions et le lança par-dessus la haie qui séparait le champ de M. Clarke d'une propriété voisine. L'enfant

tomba tout ensanglanté sur un tas de foin, où César vint bientôt le rejoindre, léchant ses plaies et poussant de douloureux aboiements. Des passants le trouvèrent dans ce triste état, et après s'être vainement efforcés de le ranimer, ils le transportèrent chez ses parents. Jugez de la désolation de sa mère. A plusieurs reprises, elle se pencha sur ce visage, naguère si frais et si beau et que maintenant enveloppaient les ombres de la mort. Soudain l'enfant ouvrit ses grands yeux noirs, et voyant sa mère, il lui dit de sa voix la plus douce :

— « Mère, chère mère, embrasse-moi vite, embrasse-moi ! » Mais avant que celle-ci eût eu le temps de se baisser, les yeux de son cher petit s'étaient refermés, ses lèvres s'étaient raidies, et un ange aux ailes bril-

lantes avait reçu son esprit et l'avait emporté dans les cieux.

Revenons à Henry. Nous l'avons laissé, gisant insensible, non loin de ses deux frères et de ses amis, qui s'empressèrent d'accourir et qui, en combinant leurs efforts, parvinrent à le traîner jusqu'à la maison de son père. Il resta plusieurs heures sans connaissance. Lorsqu'il reprit ses sens, il était dans une chambre obscure, et les rideaux étaient soigneusement fermés autour de son lit. Il se dressa sur son séant et prêta l'oreille. Quelqu'un poussait à côté de lui de profonds soupirs.

— « Mère, » murmura-t-il doucement, « mère, où suis-je? où est François? »

— « Tu as été souffrant, mon enfant, » répondit Mme Stanley en replaçant sa tête sur son oreiller et

en s'efforçant de contenir son émotion.

Henry poursuivit : — « N'est-ce pas un rêve que j'ai eu? Quelle frayeur mortelle!... Mais non, je n'ai pas rêvé ; je me souviens de tout maintenant. Oh! mère, je t'en supplie, dis-moi où est François? »

— « Il est au ciel, mon ami! Il est devenu un bel ange à la droite de Jésus. »

Cette révélation fut un coup de foudre pour le pauvre Henry. Des convulsions affreuses s'emparèrent de lui. — « C'est moi qui l'ai tué! c'est moi qui l'ai tué! » répétait-il d'une voix déchirante. « Oh! mon père, oh! ma mère, pourrez-vous jamais me pardonner? Impossible pour moi d'être heureux désormais. Mon frère! mon frère! »

Sa mère le laissa un instant se

soulager le cœur, puis elle lui dit : « Nous t'avons pardonné, mon fils ; mais il faut maintenant que tu obtiennes le pardon de ton Père céleste. »

— « Oh! maman! je ne puis pas prier ! » dit le pauvre enfant; « voulez-vous prier pour moi? »

Sa mère s'agenouilla au pied de son lit et supplia Dieu, avec ferveur, de pardonner à son enfant le grave péché qu'il avait commis, et de lui faire la grâce de ne plus rentrer à l'avenir dans la voie des transgresseurs. Henry se sentit un peu consolé, mais son cœur se déchira de nouveau quand il vint à songer que son cher petit François était, par l'effet de cette désobéissance, couché dans son cercueil, qu'il n'entendrait plus sa joyeuse voix et ne verrait plus son gracieux visage.

Henry ne tarda pas à se remettre, mais il n'oublia jamais les scènes de ce jour tristement mémorable. Sa vie tout entière fut empoisonnée par les remords attachés à ce douzième anniversaire de sa naissance. — Oui, le souvenir de nos fautes passées sème de cruelles épines sur le chemin déjà si rude de notre existence terrestre.

La voie des transgresseurs est rude, en troisième lieu, *à cause du salaire qui les attend.*

Il arrive souvent que lorsqu'un ouvrier passe plusieurs jours à faire un certain travail, on ne le rétribue que successivement, et c'est seulement lorsque la tâche est finie qu'il touche la meilleure part de son salaire. C'est ainsi que Dieu agit dans ce monde vis-à-vis de ses créa-

tures. Les transgresseurs de sa loi ne sont rémunérés ici-bas que partiellement; mais c'est quand ils auront atteint le bout de leur rude sentier, c'est-à-dire à l'heure de la mort, que le Maître leur comptera la totalité de ce qui leur est dû. Le salaire qu'ils recevront se composera de deux éléments : *la honte et la souffrance.*

Et d'abord la *honte*. La Bible nous dit que « les insensés élèvent leur ignominie » (Prov., III, 35); ce qui signifie que le péché tourne inévitablement à notre confusion. Voyez Satan, le premier transgresseur qui ait jamais existé. Il résidait au sein de la gloire, quand il se refusa, dans son orgueil insensé, à accomplir la volonté du Tout-Puissant. Chassé des hauteurs lumineuses du ciel, il fut aussitôt précipité dans les pro-

fondeurs ténébreuses de l'enfer. Et maintenant, au lieu d'aimer et de servir Dieu, ce qui est notre gloire suprême et notre suprême félicité, il consacre tout son temps à faire ce qui déplaît à Dieu, c'est-à-dire à entraîner les hommes dans les voies du mensonge et de la méchanceté. Aussi est-il appelé l'*ancien serpent*, le *séducteur*, le *menteur*, le *meurtrier*, le *malin*. Voilà quelle a été la récompense de sa révolte.

Après lui viennent Adam et Eve. Ils transgressèrent la loi divine dans le jardin d'Eden, en mangeant du fruit de l'arbre que Dieu leur avait défendu de manger. A l'instant même ils se sentirent pécheurs, ils connurent qu'ils étaient nus et en éprouvèrent de la honte. Quand Dieu se présenta pour leur adresser la parole, ils furent saisis d'effroi et prirent la

fuite, espérant se cacher parmi les arbres du jardin. Ce qui les rendait si craintifs en face du Saint des saints, c'était l'empreinte que le péché venait de déposer sur leurs âmes.

Caïn fut un autre transgresseur. Il s'éleva injustement contre son frère et le tua. Puis il sortit, errant et vagabond sur la surface de la terre, portant une marque que Dieu avait mise sur lui ; c'était probablement quelque signe extérieur qui devait le désigner comme meurtrier, et, en même temps, empêcher les autres de le tuer.

Supposez que Dieu gravât sur le front de chaque coupable une grosse tache rouge-sang que rien ne pourrait effacer : combien serait couvert de honte celui qui en recevrait l'empreinte ! S'il en a été ainsi pour Caïn, il a dû marcher tête baissée en pré-

sence de ses frères ; il avait déjà une partie de sa récompense dans le déshonneur qui lui était infligé.

Le même sort est réservé à tous ceux qui foulent les sentiers des pécheurs. Qu'importe qu'ils s'enrichissent, qu'ils satisfassent leurs passions, à leurs propres yeux ils ne seront que des misérables, et il n'y aura pas un seul homme honnête, une seule femme vertueuse qui ne se détourne d'eux avec mépris, de crainte que la honte qui les recouvre ne rejaillisse en partie sur eux.

Luther a dit que si quelqu'un s'exerce à la lutte avec un ramoneur, soit qu'il le jette par terre ou qu'il soit renversé par lui, il n'en sera pas moins tout taché de suie. Eh bien ! le péché ressemble à la suie : il noircit tout ce qu'il touche.

Ne connaissez-vous pas l'histoire

d'Amos et des clous ? Amos était un enfant extrêmement tracassier et méchant. Son père, homme excellent, effrayé de ses dispositions de plus en plus vicieuses, lui dit un jour :

— « Mon ami, voici un marteau et un panier plein de clous. Toutes les fois que tu commettras une mauvaise action, veuille enfoncer un clou dans cette planche dressée au fond du jardin. »

— « Bien, » dit Amos, « je le ferai. »

Deux jours après, l'enfant vint trouver son père et lui montra le panier vide et la planche toute garnie de clous.

— « Comment? est-il possible que chacun de ces clous représente une mauvaise action? » dit le père d'un air attristé.

— « Oui, mon père, » répondit Amos.

— « Oh ! Amos, tu me feras mourir de chagrin. Ne veux-tu donc point te repentir et changer de conduite? »

L'enfant réfléchit un moment, puis répliqua :

— « Oui, mon père, je veux essayer. Je sais que j'ai été très-méchant, mais je veux prier Dieu de m'aider à devenir meilleur. »

— « Bien, » dit le père, « reprends ton marteau, et toutes les fois que tu auras fait une bonne action ou résisté à une tentation, tu arracheras l'un de ces clous et le remettras dans le panier. »

Au bout de quelques jours, Amos reparut tout joyeux auprès de son père et lui dit, en lui montrant le panier de nouveau rempli de clous :

— « Chacun de ces clous, mon père, représente une bonne action. »

— « Je t'en félicite, » répondit le père, mais, hélas ! mon pauvre enfant, la marque des clous reste sur la planche... »

Après la honte vient *la souffrance*. Si vous approchez votre doigt du feu, il se brûlera, et cette brûlure occasionnera une douleur. Dieu a organisé notre corps de telle sorte que la souffrance est inséparable de la brûlure. Aussi voyez avec quel soin nous nous gardons de nous tenir trop près du feu. Il en est de même pour le péché. Dieu a voulu qu'il fût suivi d'une vive douleur pour nous engager à nous en éloigner. Visitez les hôpitaux, les maisons des aliénés, et tous ces asiles où s'étalent toutes les misères de l'humanité ; essayez de connaître l'histoire de chaque infortuné, et vous y découvrirez le plus effrayant commentaire de la

parole de notre texte : La voie des transgresseurs est rude.

Joseph était le plus mauvais petit sujet de son village. Son père, qui était d'une extrême faiblesse à son égard, laissait les funestes dispositions de son enfant se développer sans entrave, si bien que Joseph devint bientôt la terreur du voisinage. Son plus grand bonheur était de se moquer des personnes âgées et de contrefaire les boiteux et les estropiés. Il y avait surtout une pauvre femme courbée sous le poids des années et des infirmités, à laquelle il se plaisait à faire des niches. Cette infortunée venait tous les matins, appuyée sur sa béquille, tirer de l'eau au puits de la cour de la maison d'école que fréquentait Joseph. Celui-ci, dès qu'il l'apercevait, courait après elle, et imitait sa démarche.

— « Voyez, » disait-il, « on la prendrait pour la lettre S ; sur ma parole, c'est frappant de ressemblance ! »

Un jour, la bonne femme se retourna, et arrêtant sur notre polisson un regard d'affectueux reproche, elle lui dit : — « Retirez-vous, enfant, et souvenez-vous de l'histoire d'Elisée et des deux ours qui sortirent du fond des bois. »

— « Oh ! quelle honte, Joseph ! » s'écria Charles l'un des meilleurs élèves de l'école ; « quelle honte de se moquer ainsi de cette bonne vieille. J'ai entendu dire que c'est à force de porter l'un de ses fils infirme et en le veillant jour et nuit qu'elle a été réduite à ce triste état. »

— « Que m'importe ? » répondit Joseph d'un ton insolent ; « je sais

bien que si j'étais comme elle, je ne voudrais pas vivre une minute de plus. Oh ! voyez comme elle est drôle ! »

— « Honte à toi, honte à toi, Joseph, » répétèrent tous les enfants ; « qui sait si un jour tu ne seras pas estropié comme elle? »

Le bon Charles vola promptement au secours de la pauvre vieille. Il prit sa cruche, la remplit d'eau, la porta pour elle jusque dans sa maison, et tous les enfants s'engagèrent à lui rendre ce petit service à tour de rôle.

— « Que Dieu vous bénisse ! » leur dit à plusieurs reprises la bonne femme, touchée de tant d'attentions ; « maintenant, mon réduit me semblera moins sombre et moins solitaire. »

Le maître eut connaissance de la

conduite de Joseph, et il le condamna à rester pendant huit jours dans la salle d'étude aux heures de récréation et de promenade : punition forte en elle-même, mais légère en comparaison de celle que le coupable allait recevoir encore.

Le second jour de sa détention, Joseph, profitant de l'absence momentanée du maître, sauta, par la fenêtre de la classe, dans la cour où s'amusaient ses camarades, et, tout fier de cet exploit, il cria à tue-tête :

— « Qu'on vienne me prendre maintenant, si on peut! qu'on ose m'enfermer de nouveau ! » Tout en parlant ainsi, il marchait à reculons, chantant et ricanant, quand soudain, sa voix se tut, et il disparut dans le puits en poussant un gémissement étou é.

Le puits, dont nous avons parlé

plus haut, était en ce moment en réparation; les ouvriers étaient occupés à réunir des matériaux à quelques pas de l'ouverture, qu'ils avaient par négligence oublié de fermer, et ce fut précisément de ce côté que se dirigea le pauvre Joseph au milieu de son triomphe. En le voyant tomber, tous les enfants poussèrent un cri d'horreur et se précipitèrent sur le lieu du sinistre. Charles, le plus courageux de tous, saisit la corde, se place dans le seau et invite ses camarades à le descendre dans le puits. Le malheureux Joseph gisait insensible au fond de l'eau. Charles le souleva de son mieux, le déposa avec beaucoup de précaution à côté de lui dans le seau et bientôt il reparut à la surface du puits avec son fardeau. La consternation était peinte sur tous les visages. Joseph ne don-

nait pas signe de vie. On le transporta dans la maison de la pauvre femme qu'il avait si cruellement traitée, et on l'étendit sur un lit, où la bonne vieille lui prodigua les soins les plus empressés et les plus tendres, se vengeant ainsi à sa manière des injures qu'elle avait reçues de lui. Elle s'assit à son côté, lui fit respirer du vinaigre, lui baigna les mains et le front en attendant l'arrivée du médecin. Celui-ci pansa sa blessure et déclara qu'il s'était fracturé l'épine dorsale et qu'il serait estropié et bossu toute sa vie. Les enfants éclatèrent en sanglots. Joseph se trouvait puni par où il avait péché. Il fit cette dure expérience que le salaire des transgresseurs est aussi rude que leurs sentiers.

Mes chers enfants, ce sentier fu-

neste nous l'avons tous suivi à des degrés divers; mais Jésus est venu pour nous montrer la manière de nous en retirer. Si Jésus est votre ami, vous n'avez rien à redouter. Luther raconte dans ses écrits que le diable vint un jour le trouver et lui dit : « Martin Luther, tu es un grand pécheur et tu seras infailliblement perdu. » — « Doucement, » répondit le réformateur ; « ne confonds pas les choses, s'il te plaît. Tu dis que je suis un grand pécheur : d'accord, bien que tu dusses être le dernier à en faire la remarque. Mais Jésus est un grand Sauveur. Son sang purifie de tout péché. Aussi, bien que je sois un grand pécheur, j'irai infailliblement au ciel, et dès lors je ne serai pas perdu. » A cette réponse, Satan s'éloigna sans dire mot.

Luther a raison. Oui, Jésus peut pardonner tous nos péchés et nous préserver d'une ruine totale. Appuyez-vous donc sur Jésus et confiez-vous en lui. Il vous retirera de la voie si rude des transgresseurs et vous ménagera un accès dans cette autre voie si agréable et si douce de la sainteté et du salut.

VI

Le jardin de l'école du dimanche.

Je suis venu dans mon jardin.
(CANT., V, 1.)

C'est Jésus lui-même qui tient ce langage, mes jeunes amis. Par son jardin, il entend sans contredit son Eglise ; or, comme les écoles du dimanche forment une des parties les plus importantes de l'Eglise de Christ, que c'est la pépinière où naissent et croissent les jeunes plantes, nous appliquerons l'expression de *Jardin du*

Seigneur à notre Ecole du dimanche elle-même.

Il est deux questions que l'on se sent naturellement enclin à poser en entendant la lecture de notre texte. Ces deux questions les voici, et je vous préviens qu'elles formeront toute la division de notre discours :

En quoi l'Ecole du dimanche ressemble-t-elle à un jardin? Quel est le but de Jésus-Christ en la traversant?

I.

L'Ecole du dimanche ressemble à un jardin, *et par ce qui s'y fait, et par ce qui croît sur son sol.*

Que faisons-nous d'ordinaire pour rendre un jardin vraiment digne de ce nom? En premier lieu, nous *l'entourons d'une haie*, afin de le protéger contre l'invasion des animaux

et l'indiscrétion des passants. Jésus a également dressé une barrière tout autour de l'Ecole du dimanche et ce sont les préceptes de sa loi qui en forment les jalons principaux. Toutes les fois que nous trouvons dans la Bible un texte positif qui nous prescrit de faire ceci et d'éviter cela, les paroles de ce texte sont une sorte de barrière que Dieu a fixée autour de nous pour nous préserver de tomber dans l'abîme du mal.

Un petit garçon, nommé Emile, avait reçu quelques bonnes impressions dans une Ecole du dimanche, où sa mère, qui était pauvre, mais pieuse, avait eu soin de l'envoyer régulièrement. Aussi, lorsque elle dut laisser partir son enfant sur un voilier en qualité de mousse, ce fut avec une pleine certitude d'être obéie

qu'elle lui fit cette défense suprême : « Emile, n'approche jamais de tes lèvres une seule goutte de liqueur forte. »

Sur le navire où s'enrôla l'enfant, matelots, mousses et officiers, buvaient du rhum et de l'eau-de-vie plusieurs fois le jour, et ils voulurent persuader au nouveau venu de marcher sur leurs traces. Emile résista courageusement. Pendant un orage, qui dura plusieurs jours, ses camarades revinrent à la charge en lui disant que s'il n'avalait pas quelques petits verres d'eau-de-vie, il mourrait infailliblement de froid ; l'enfant persista dans son refus. Un matelot, irrité de cette opiniâtreté, jura publiquement de la vaincre, et s'approchant amicalement de son jeune compagnon, il invoqua les raisons les plus puissantes pour le faire cé-

der. Emile avait toujours une réponse prête. Il rappelait les dernières paroles de sa mère : « Emile, n'approche jamais de tes lèvres une seule goutte de liqueur forte ; » il répétait le cinquième commandement et tous les passages de l'Ecriture qui nous enjoignent l'obéissance envers nos parents. Le matelot fut obligé d'abandonner la partie et de confesser que c'était l'influence de la Bible qui rendait Émile aussi ferme. — Vous le voyez, mes amis, la Parole de Dieu avait été pour lui, dans ce cas, une forte barrière; elle le sera également pour vous en présence de la tentation et des attraits du péché.

Notre jardin une fois entouré d'une haie, nous songeons, en second lieu, *à le débarrasser des mauvaises herbes qui l'assiégent*. Vous le savez, les mauvaises herbes croissent toujours

plus promptement et en plus grande abondance que les bonnes; et il est impossible, tant que les premières ne sont pas arrachées, d'obtenir l'heureux et complet développement des secondes. Mais, dites-vous, quelles sont les mauvaises herbes qui poussent dans le jardin de Dieu? Ah! elles ne sont pas malheureusement difficiles à découvrir : ce sont les sentiments pervers qui rongent nos cœurs. L'orgueil, cette plante vigoureuse et si résistante qui croît en tous lieux, avec ses fleurs à l'odeur si âcre et si désagréable; la colère, l'impatience, l'égoïsme, la paresse, la désobéissance; toutes ces plantes et beaucoup d'autres, plongent de profondes racines dans le terrain de nos âmes. Mais, si nous livrons le sol à cet habile et bon jardinier qui s'appelle Jésus, toutes

fenêtres croissent l'églantier, le chèvrefeuille, la rose mousseuse, le lierre, tout ce qui pourra donner du parfum et entretenir la fraîcheur. — Mais, direz-vous, est-ce que Jésus sème quelque chose dans son jardin? — Oui, certes. Quand il vivait au milieu de nous, il aimait à exprimer ses idées sous la forme de parabole; et de toutes ces paraboles, la plus belle est, sans contredit, celle du Semeur. Les disciples n'en comprenaient pas le sens, et ils le prirent à part pour lui en demander l'interprétation. Il leur répondit qu'il était lui-même le semeur, et que la semence était la Parole de Dieu. Les vérités de la Bible sont tout autant de graines excellentes qui croîtront sur le terrain bien préparé de nos cœurs, si nous avons soin de les répandre et de les culti-

ver d'après les règles que nous a données le Seigneur lui-même.

Enfin, il est un cinquième et dernier travail que nous devons entreprendre dans notre jardin : c'est de l'*arroser* et de *le soigner avec intelligence*. Si les pluies ne descendent pas du ciel, et si l'humidité ne pénètre pas la jeune plante, elle séchera infailliblement sur place. D'un autre côté, si le soleil ne la réchauffe pas de ses rayons, elle n'acquerra aucune vigueur. Il arrive fréquemment que le jardinier établit de longs tuyaux dans l'intérieur de son jardin, et c'est par ces différents canaux qu'il fait arriver à chaque plante la quantité d'eau qui lui est nécessaire quand les pluies du ciel ne sont pas suffisantes. Et lorsque la semence a produit son jet, de quelle attention

vigilante il l'entoure ! Comme il les protége contre les insectes, contre les oiseaux, contre le vent lui-même, sarclant, enlevant les pierres, n'épargnant rien en un mot de ce qui peut favoriser son développement ! — Voilà une image de la conduite que tient Jésus envers nous. Sa grâce est la rosée bienfaisante qui ramollit et féconde le sol de nos cœurs. Son Esprit est le soleil qui brille pour réchauffer nos âmes. Les canaux à travers lesquels circulent les ondées de ses grâces, c'est la Bible que nous lisons et que nous expliquons, les sermons que nous vous prêchons, les prières que nous faisons monter vers Dieu en votre faveur, les sacrements qui vous sont administrés. Je ne dis rien des grâces particulières que Jésus accorde à chacun de nous, suivant ses besoins et sa po-

sition. Nous pouvons être assurés qu'en toute occasion il est un jardinier vigilant et un protecteur attentif.

L'École du dimanche ressemble encore à un jardin par ce *qui croît sur son sol.*

En général, on s'attend à trouver dans un jardin de belles fleurs et des fruits savoureux : d'une part des roses, des lis, des marguerites, des œillets ; de l'autre, des abricots, des pêches, des poires, des raisins, des fraises, des groseilles. Je n'insiste pas, car les enfants savent très-bien et les noms et le goût des principaux fruits, dont peuvent être chargés les arbres de nos jardins. — De même dans l'Ecole du dimanche, qui est le jardin du Christ, que de fleurs aux parfums embaumés ! que

de fruits délicieux au palais ! Tous les bons sentiments que les jeunes chrétiens, nourrissent dans leurs cœurs sont autant de fleurs d'une nature spirituelle, et toutes les actions louables qui embellissent leurs vies sont des fruits excellents, que Jésus aime à voir briller et mûrir dans son jardin. Essayons d'en décrire quelques-uns.

Voici une petite fille qui se sent pécheresse, et qui en est profondément affligée. Sa poitrine se soulève et ses yeux se remplissent de larmes à la pensée des péchés qu'elle a commis. Elle incline la tête, et prie en ces termes : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi qui suis une pauvre pécheresse. Crée en moi un cœur pur et renouvelle un esprit droit au dedans de moi. » Le sentiment qui inspire cette prière, est

celui de la repentance, cette fleur spirituelle que Jésus aime, et que nous pouvons comparer à la perce-neige. La perce-neige, est une jolie fleur blanche qui paraît au moment de la fonte des neiges, et qui penche gracieusement sa tête, absolument comme si elle était coupable de quelque forfait, dont elle gémirait secrètement. C'est l'image de l'enfant qui se repent et qu'afflige la conviction de son péché.

Voici un safran, cette fleur d'un jaune brillant si estimé. Elle se montre au moment où soufflent les premières brises printanières, alors que le sol est encore durci, que l'atmosphère est encore chargée de froidure et que les feuilles sèchés et mortes, gisent çà et là dans les allées de nos jardins, et leur donnent un aspect si triste. C'est alors que la

fleur de safran s'épanouit et étale sa parure avec tant de grâce et d'éclat, qu'on peut y voir l'emblème de l'enjouement et du contentement d'esprit.

« Ma pauvre Anna ! » dit un jour la monitrice d'une Ecole du dimanche à une petite fille de son groupe qui venait de perdre son père et dont la mère était pauvre et malade. — « Ne m'appelez pas pauvre Anna s'il vous plaît, » répondit l'enfant, « car j'ai une bonne petite mère qui m'aime beaucoup et une pièce d'un franc dans mon tiroir. » Elle aimait Jésus et se sentait heureuse. C'était un aimable safran dans le jardin du Seigneur.

Le chef d'une nombreuse famille venait de succomber. Le pasteur de la paroisse s'empressa de visiter les affligés pour les consoler dans

leur deuil. Sur le seuil de la maison il fut accueilli par un gracieux enfant d'environ quatre ans, auquel il dit avec émotion, en l'embrassant tendrement :

— « Mon pauvre petit ami, vous n'avez donc plus de père ? »

— « Non, » répondit l'enfant, en levant ses yeux humides ; « mais, Dieu merci, j'ai une mère, » ajouta-t-il ; « j'ai un Jacques, un William, une Lydie, une Henriette, » et il nomma tous les membres de sa famille qui lui restaient encore. Oh ! aimable et heureux enfant, tu étais un autre safran dans le jardin de ton Sauveur !

Mais voici un chèvrefeuille, cet arbrisseau flexible et léger, qui ne peut croître sans appui ; donnez-lui une corde, un épieu ou une branche d'arbre, et il s'y attachera fortement,

s'y entrelacera en innombrables replis et embaumera l'atmosphère de son parfum. La foi ou la confiance en Dieu n'a-t-elle pas son emblème dans le chèvrefeuille ? N'adhère-t-elle pas avec puissance aux promesses de sa Parole, et ne répand-elle pas autour d'elle un odorant parfum ?

— « Vous n'avez personne à qui confier vos chagrins ! » disait un jour une petite fille qui avait sa mère, à une autre qui venait de perdre la sienne.

— « Mais si, » répondit l'orpheline, « j'ai le Seigneur Jésus qui était l'ami de ma mère, et qui est également le mien. »

— « Mais Jésus est bien loin, » reprit sa jeune amie, « et il a tant à faire qu'il n'est guère probable qu'il s'intéresse à vous. »

—« Je sais bien, pourtant, qu'il l'a promis ; cela me suffit et je me fie à sa parole. » Cette chère enfant s'était comme enlacée autour des promesses de Dieu, et elle grandissait sur la base de sa confiance.

Mais, à côté des fleurs, il y a des fruits dans le jardin de Dieu. Ces fruits sont les actes louables que nous accomplissons, par exemple : le renoncement, la charité, la bienveillance, le pardon des injures, la patience, la persévérance, la prière de la foi.

Dans l'une des Antilles, un planteur s'aperçut un jour que l'un de ses nègres environnait des plus affectueuses prévenances un pauvre esclave malade qui venait d'arriver sur la plantation. Il lui donnait une place dans son lit, le faisait manger à ses côtés, le portait au soleil

quand il faisait froid, et à l'ombre quand la chaleur était trop forte. En un mot, il était si plein de sollicitude pour cet étranger, que son maître lui demanda si celui qu'il soignait de la sorte, n'était pas son père.

— « Nullement, massa, » répondit le nègre.

— « C'est donc ton frère aîné? »

— « Pas davantage, massa. »

— « Alors c'est ton oncle, ou un membre de ta famille? »

— « Non, massa, ce n'est ni un parent ni un ami. »

— « Mais alors qui est-il donc, pour que tu sois si bon pour lui? »

— « Eh bien, massa, c'est mon ennemi. C'est lui qui, le premier, m'a vendu à un marchand d'esclaves; mais ma Bible me dit de donner à manger à mon ennemi, quand il a faim : c'est ce que je fais. » — Oh!

quel fruit excellent produit par la charité !

Voici un exemple de soumission à Dieu. Une jeune fille fut un jour atteinte d'un mal de tête tellement violent, qu'elle finit par perdre la vue. Ses parents la conduisirent à un célèbre oculiste, qui, après l'avoir examinée, déclara que le mal était sans remède, « Hé quoi ! ma mère, » dit la malade, « est-il bien vrai que je ne doive plus revoir la lumière du soleil, ni les champs, ni les fleurs, ni aucun de vous ? »

— « Hélas ! oui, mon enfant, c'est bien vrai. »

L'enfant poussa un cri à cette réponse, et répandit son chagrin en un torrent de larmes. Rien ne pouvait la consoler. Sa mère eut l'idée de prendre une petite Bible et de la placer dans ses mains.

— « Qu'est-ce que cela? » demanda l'aveugle en sanglotant.

— « C'est la Bible, ma chère. »

A ce mot, la jeune fille se calma; tous les textes qui pouvaient se rapporter à son triste état lui revinrent à la mémoire, et elle en répéta quelques-uns avec un accent d'angélique résignation. Puis, levant vers le plafond ses yeux désormais plongés dans une nuit éternelle, elle prononça lentement cette sentence de l'Oraison dominicale: « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

On est surpris de voir quelle abondante récolte d'excellents fruits peut produire parfois une simple petite semence.

Il y a à Londres un très-grand édifice nommé *Exeter-Hall*, où les principales sociétés chrétiennes de la

Grande-Bretagne célèbrent annuellement leurs anniversaires. Un pasteur y parlant un jour, en présence de quelques milliers d'enfants, leur racontait l'histoire d'une petite fille qui, en revenant un dimanche de son école où elle avait appris à marcher sur les traces de Jésus, rencontra deux méchants garçons, qui se battaient et se disaient des injures. Elle courut vers eux, les sépara, leur adressa quelques remontrances, et les invita à fréquenter l'école du dimanche : ce qu'ils firent. Ces garçons s'appelaient, l'un Jacques et l'autre Tom. Quant à la jeune fille, son nom était Marie Wood.

« Et maintenant, mes amis, » poursuivit l'orateur, « n'aimeriez-vous pas voir Jacques? »

— « Oui vraiment, » s'écrièrent les enfants d'un commun accord.

— « Jacques, levez-vous, » dit le ministre, en faisant signe de la main à un grand monsieur en cravate blanche, assis aux pieds de l'estrade. Et le monsieur ainsi interpellé se leva et envoya au jeune auditoire son plus gracieux sourire.

— « Eh bien, mes amis, » continua le pasteur, « voilà Jacques ; il est resté vingt ans missionnaire dans l'archipel de la mer du Sud. Et Tom, ne seriez-vous pas heureux de faire sa connaissance ? »

— « Oui, oui, » répétèrent des milliers de petites voix.

— « Regardez bien, alors, car il est devant vous, » reprit l'orateur ; « c'est celui qui vous parle, qui a blanchi lui aussi au service des missions. »

— « Et la petite Marie Wood ? ne serait-elle point ici ? » demandèrent quelques enfants.

— « Je crois bien que oui ; » répondit le missionnaire ; et du doigt il désignait une dame qui portait un chapeau de velours noir, et dont les joues se colorèrent d'une légère rougeur. « Voilà Marie Wood, mes enfants. Seulement, je dois vous dire confidentiellement que c'est ma femme... Elle a semé une petite semence dans le jardin du Seigneur ; et de cette simple graine sont sortis deux missionnaires, et tout le bien qu'il leur a été donné de faire. »

Mais de toutes les plantes qui croissent dans ce merveilleux jardin, il n'en est pas qui produisent un fruit plus abondant que la prière. La petite Minnie vivait heureuse sous un toit qu'embellissaient l'aisance et la gaieté. Mais son père ne tarda pas à s'adonner à la boisson, et la misère et la désolation vinrent bientôt s'as-

seoir au foyer domestique. Un soir le père rentra au moment où Minnie disait sa prière. En entendant sa douce voix, il s'arrêta sur le seuil de la porte et se mit à écouter. L'enfant s'exprimait ainsi : « O Dieu, détourne mon père du mauvais chemin qu'il suit depuis quelque temps ; rends-le-moi tel qu'il était quand tu me l'as donné, et que ma bonne mère redevienne gaie et heureuse comme auparavant. »

A l'ouïe de ce langage, la mère éclata en sanglots, et passant ses bras autour du cou de son mari : — « Au nom de cette chère enfant, » lui dit-elle, « redevenons heureux, je vous en supplie. »

Le mari ne put résister à cet appel ; l'émotion le gagna : — « Avec le secours de Dieu, » s'écria-t-il, « j'espère que je ne vous ferai jamais plus

de la peine. » Il tint parole. Ce fut la prière de sa petite Minnie qui l'arrêta sur la pente de l'abîme.

J'en ai dit assez, mes amis, pour vous faire comprendre pourquoi l'école du dimanche peut être comparée à un jardin. Abordons maintenant notre seconde question.

II.

Quel est le but que Jésus se propose en parcourant ce jardin?

Il est triple.

Et d'abord il vient surveiller la croissance des plantes.

Si votre père vous donne un petit carré de terre dans son jardin, vous éprouvez le besoin d'aller le visiter tous les matins, n'est-ce pas? et c'est avec le plus grand intérêt que vous

suivez le développement progressif des plantes et des fleurs. Qu'un bouton s'ouvre, vous assistez à son premier épanouissement; qu'une nouvelle feuille pousse, vous remarquez sa première apparition. Le terrain est-il un peu plus dur que de coutume? vous le remuez; est-il sec? vous l'arrosez. Y a-t-il une plante trop faible? vous lui donnez un pieu pour soutien. Les vers ou les insectes sont-ils logés à la racine ou dans l'intérieur des feuilles et des fleurs? vous les enlevez soigneusement.

C'est exactement de cette manière que se comporte Jésus dans son jardin, avec cette différence qu'il fait plus et mieux que nous ne pouvons faire nous-mêmes. Il ne nous est pas possible d'être continuellement dans notre jardin ; nous sommes

obligés de nous en tenir éloignés pendant des heures et même pendant des journées entières. Mais Jésus ne quitte pas le sien un seul moment. Il dit quelque part dans la Bible : « Je l'arroserai en temps opportun ; je le garderai nuit et jour, de peur qu'on ne lui fasse du mal » (Esaïe, XXVII, 3). Aujourd'hui, en ce moment même, Jésus est dans son jardin. Il est ici cette après-midi. Il est tous les dimanches dans notre école; il observe si nous écoutons nos moniteurs, si nous sommes attentifs à l'enseignement de sa Parole.

De quelle émotion ne serions-nous point saisis, s'il nous était donné de voir le Sauveur glorifié, marcher au milieu de nous lorsque nous sommes réunis ? Nous ne pouvons pas l'y voir des yeux de la chair, sans doute, mais il y est pourtant. Il dit dans no-

tre texte : « Je suis venu dans mon jardin ; » ce qui signifie non qu'il y vient une fois l'an, mais qu'il y est en tout temps, soit pour exaucer nos prières, soit pour nous consoler à l'heure de l'épreuve, soit pour nous guider et nous soutenir dans les sentiers difficiles et ténébreux de la vie. Chaque fois que vous prenez votre place à l'Ecole du dimanche, souvenez-vous donc que Jésus a les yeux arrêtés sur vous, et qu'il attend que la fleur s'ouvre et que le fruit mûrisse.

Jésus parcourt son jardin, en second lieu, pour jouir des beautés qu'il offre à la vue. Si vous êtes amateurs de fleurs, vous éprouverez une vive jouissance à les contempler, à vous promener au milieu d'elles. Rien n'échappera à votre vigilante atten-

tion : premiers germes, bourgeons, feuilles, boutons, tout sera pour vous un objet d'admiration et une source de charme infini. Vous aimerez à voir le bouton de rose se gonfler graduellement pour s'épanouir ensuite, et dérouler à vos yeux une magnifique couronne de pétales. Vous en savourerez les suaves parfums ; vous remarquerez les différentes nuances que présentera chaque feuille d'un jour à l'autre.

Eh bien, mes amis, il n'y a pas assurément un seul jardinier qui éprouve autant de joie à contempler les fleurs qu'il cultive dans son jardin que ne le fait Jésus. Chaque enfant chrétien et quiconque s'efforce de devenir pieux est une fleur dans le jardin du Sauveur, et nul se saurait dire quel intérêt il inspire à Jésus. Si vive que soit la tendresse d'une

mère pour son enfant, elle n'égale pas celle que Jésus éprouve pour les siens. Entendez-le s'écrier dans le Cantique des Cantiques, II, 16 : « Je me promène au milieu des lis, » preuve évidente du plaisir qu'il prend à les regarder.

Il y a dans chaque fleur deux choses qui nous sont particulièrement agréables : son parfum et sa couleur. Eh bien ! quand nous travaillons à comprimer les mouvements d'orgueil, d'égoïsme ou d'irritation qui nous assiégent et que nous cherchons à être bienveillants, aimables et soumis, alors Jésus nous apprécie bien autrement que nous n'apprécions nous-mêmes les fleurs les plus brillantes et les plus parfumées. Nous aimons, n'est-il pas vrai, à faire plaisir à nos parents en leur ménageant quelque agréable

surprise. Pourquoi ne procurerions-nous point à notre glorieux Sauveur la satisfaction de nous voir croître, fleurir et fructifier sous le charme de son regard?

C'est en troisième lieu *pour cueillir les fleurs de son parterre que Jésus parcourt son jardin.*

Quand un jardinier aperçoit une fleur plus belle et plus gracieuse que les autres, il lui arrive souvent de la détacher de la tige qui la supporte pour admirer de plus près sa beauté et en mieux savourer le parfum; ou bien, s'il a une terrasse ou une serre qui s'ouvre sur son salon, il y transportera la plante qui produit cette fleur précieuse, et la mettra dans un vase à côté de ses autres plantes de prédilection, de manière à la soustraire aux influences d'un

froid trop rigoureux ou d'une chaleur trop ardente et à lui donner des soins plus attentifs et plus réguliers.

Nous avons encore ici une image de la conduite de Jésus à l'égard de ses enfants. Que de chers petits êtres tombent, dès l'âge le plus tendre, comme des épis sous le tranchant de la faucille ! Que deviennent-ils ? Ah ! ce sont des fleurs que Jésus a cueillies lui-même et qu'il est allé transplanter sous la zone céleste, dans le magnifique jardin du paradis. En voyant ces gracieux boutons s'épanouir sous nos yeux, nous ne pouvions nous lasser d'en admirer le charme et l'éclat ; mais Jésus a voulu les embellir encore, et s'il nous était permis de les apercevoir aujourd'hui, nous serions ravis de la transformation merveilleuse que

leur a fait subir la puissance et l'amour du divin Jardinier.

Je lisais dernièrement l'histoire d'un tout petit enfant de deux ans à qui l'on avait appris à joindre ses mains enfantines et à dire une prière au Sauveur. Se sentant près de mourir, il jeta sur son père un regard defaillant en lui disant : « Papa, papa, je vais m'endormir ; il faut que je fasse une prière à Jésus. » Quelques minutes après, ses yeux étaient fermés, et ils ne se rouvriront qu'au moment où la trompette de l'archange se fera entendre.

Un autre de ces petits êtres, qui venait d'atteindre sa quatrième année, et qui était aveugle depuis quelques mois, dit à son père, quelques minutes avant sa mort et en levant les yeux en haut : — « Papa, je vois une lumière qui éclaire ma

route, et j'aperçois dans le lointain la gloire du ciel. »

Un élève de mon école du dimanche étant tombé malade, il y a déjà nombre d'années, ne pouvait voir sans frémir approcher l'heure suprême.

— « Mère, » disait-il, en arrêtant sur sa mère un regard troublé, « comme elle est sombre, cette vallée de la mort! Ne voulez-vous point m'aider à la traverser? »

Sa mère ne pouvait que donner un libre cours à ses pleurs. Alors l'enfant se tourna du côté de la muraille et se mit à prier. Un moment après il reprit son attitude première, et dit à sa mère avec un ineffable sourire :

— « Mère, la vallée n'est plus sombre, car Jésus est avec moi; je pars joyeux maintenant; » et il mourut.

La petite Anne n'avait que trois ans et demi quand un ange vint la chercher. Son père se tenait près de son lit de mort. — « Père, » lui disait-elle, « priez et lisez. »

— « Et que lirai-je, ma chérie ? »

— « L'histoire de Jésus, » répondit-elle.

Après une demi-heure de lecture, il s'arrêta. « Continuez, » dit-elle, « et puis vous me chanterez les louanges de Jésus ; et puis vous me parlerez de son amour. » Mais déjà des ombres épaisses obscurcissaient sa vue, et on l'entendit exhaler cette dernière parole avec son dernier soupir : « Jésus, Jésus. »

Je pourrais, mes enfants, étendre indéfiniment la liste de tous les chers enfants que Jésus a emportés dans ses bras comme autant de fleurs odorantes. Et que dire de tous

ceux qui sont partis avant même d'avoir appris à prononcer le doux nom du Sauveur; tendres boutons qui commençaient à se gonfler ici-bas et qui sont allés s'épanouir là-haut! Les uns et les autres, Jésus les a adoptés; et si cette comparaison m'est permise, ils sont allés briller au premier rang parmi les fleurs de son parterre.

Nous avons répondu, mes jeunes amis, aux deux questions principales que nous nous étions posées à l'entrée de cette méditation. Laissez-moi maintenant vous faire, en terminant, une double recommandation.

Souvenez-vous, en premier lieu, que *Dieu veut que nous travaillions en vue des autres*, c'est-à-dire que nous ajoutions de nouvelles fleurs à celles qui embellissent déjà son jar-

din. Que d'enfants, dans notre pays et dans tous les pays du monde, qui sont dépourvus de Bibles, d'instructeurs et d'écoles du dimanche ! Ils errent dans les larges sentiers que Satan leur a ouverts. Dieu attend de vous que vous alliez à leur rencontre et les détourniez de leur mauvaise voie. Et quand vous prélevez une obole sur vos petites économies pour donner aux Sociétés qui travaillent à l'évangélisation de ces enfants, vous faites précisément ce que Dieu demande de vous. « Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement, » disait Jésus à ses disciples. Il vous le dit également à vous. N'oubliez jamais son invitation.

Souvenez-vous, en second lieu, que Dieu *veut que nous travaillions en vue de nous-mêmes*. Il faut que nous cultivions avec soin la portion de

terre qui nous est allouée dans son jardin. Chacun de vous a la sienne, mes chers enfants ; et ce carré de terre, c'est votre propre cœur. Oh ! ne négligez pas de cultiver votre cœur, d'y répandre la bonne semence à pleines mains, c'est-à-dire de lire et de comprendre la Parole de Dieu. Ne manquez jamais d'en arracher les mauvaises herbes, c'est-à-dire d'extirper, jusqu'à la racine, tous les sentiments de vanité, de présomption, d'aigreur, d'amertume, que Satan a dû déposer en vous. Oh ! je vous en supplie, étouffez ces mauvaises herbes tant qu'elles n'ont pas encore pris de la consistance et de la force ; si vous les laissiez croître, elles finiraient par tout envahir. Alors votre jardin présentera un spectacle ravissant : Jésus aimera à le visiter et à le parcourir.

VII

Les diverses manières de faire le bien.

> Jésus allait de lieu en lieu, en faisant du bien.
>
> (ACTES, X, 32.)

Quelle magnifique description de la vie de Jésus nous avons dans ces mots! Quand on prononce devant nous le nom d'un personnage célèbre, nous tenons à connaître immédiatement et son genre de vie et le mobile qui inspira ses actions. Le général Washington est un de

ces hommes illustres, dont on ne se lasse jamais de lire l'histoire. La jeunesse aime à entendre parler de ce Georges Washington, qui, encore enfant, éprouvait une répugnance invincible à dire un mensonge, et qui abandonna sa profession de marin, pour laquelle il ressentait pourtant une si vive inclination, afin de ne pas causer de déplaisir à sa mère. Avec quel intérêt nous le suivons dans sa carrière militaire, lorsqu'à titre de général en chef des armées américaines, il soutenait, avec tant de vaillance, la cause sacrée de la liberté, et qu'il se retirait à l'écart, dans les profondeurs de quelque forêt, pour demander à genoux, au Dieu des batailles, de l'aider lui-même à délivrer son pays! Nous pourrions en dire autant de Benjamin Franklin, de Christophe Colomb,

d'Elisabeth d'Angleterre et de Napoléon. Rien ne nous charme davantage que le récit de leurs exploits, et les divers traits de leur vie privée. Mais alors même que vous réuniriez en un faisceau tous ces génies, et que vous y ajouteriez tout ce que le monde a jamais produit de héros, mis en regard de Jésus, ils ressembleraient à la plus petite des étoiles qui brille de nuit au firmament, et dont les pâles lueurs disparaissent en présence de la lumière éclatante de l'astre du jour. De tous les hommes qui ont vécu, Jésus a été le plus sage, le meilleur et le plus grand. Il a séjourné ici-bas non pour lui-même mais pour nous. C'est à vous et à moi qu'il a voulu faire du bien, tout autant qu'aux Juifs de son époque. Dès lors il vaut la peine que nous nous arrêtions un

moment devant cette grande figure.

Jésus allait de lieu en lieu, en faisant du bien. Sans doute il agissait de la sorte, parce qu'il avait la bonne volonté comme le pouvoir de faire du bien. Ce n'est pas que sa fortune fût considérable : celui qui a créé le monde et toutes les choses qu'il contient était si pauvre, pendant son séjour au milieu de nous, que tandis que « les renards avaient des tanières et les oiseaux du ciel des nids, lui n'avait pas un lieu où reposer sa tête. » Mais bien qu'il fût sans ressources et sans argent, il avait pourtant des milliers de moyens d'exercer son ministère de charité. Il pouvait guérir les malades, de quelque infirmité qu'ils fussent atteints. Il pouvait rendre la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, faire marcher les boiteux et ressusciter

les morts. Mais si Jésus est allé ainsi de lieu en lieu en faisant le bien, c'est surtout pour nous enseigner à le pratiquer nous-mêmes, suivant cette mémorable parole de l'Apôtre : « Il nous a laissé un exemple afin que nous marchions sur ses traces. »

Il y a quatre manières principales de faire le bien, que je voudrais recommander spécialement à votre attention.

Nous devons nous efforcer de faire du bien, en premier lieu, *en nous convertissant nous-mêmes à l'Evangile.*

Il n'y a personne qui soit plus utile ici-bas que le vrai chrétien. Le bien coule à pleins bords, dirai-je, de tous les actes de sa vie. Vous savez que nombre d'édifices et de monuments importants sont surmon-

tés de tiges en fer, qui descendent le long du bâtiment et viennent se perdre dans les profondeurs du sol. C'est ce qu'on appelle un paratonnerre. Le but de cet appareil est de garantir nos maisons des effets désastreux de la foudre, en soutirant l'électricité des nuages orageux, et en paralysant son action. C'est une des plus belles inventions des temps modernes, une de celle qui rend les services les plus efficaces à l'humanité. Eh bien, les vrais chrétiens jouent le rôle de paratonnerres. Lorsque Dieu est courroucé contre son peuple à cause de ses péchés, il arrive fréquemment qu'il retarde ou supprime le châtiment, par égard pour les personnes pieuses, qui neutralisent ainsi les effets de sa colère. Vous n'avez pas oublié l'histoire de Sodome et de Gomorrhe.

Les habitants de ces deux cités étaient si méchants que Dieu résolut de les détruire. Abraham intercéda en leur faveur, à cause de Lot, son neveu, qui vivait à Sodome. Il supplia l'Eternel d'épargner les deux villes, si l'on parvenait à y découvrir dix justes. L'Eternel s'engagea à leur faire grâce pour peu que cette condition fût remplie. Mais on n'y trouva d'autre juste que le sage Lot, qui reçut l'ordre de sortir; et après son départ les deux cités coupables furent consumées par le feu du ciel. Mais si les dix justes s'y fussent rencontrés ils auraient, comme autant de paratonnerres, détourné de Sodome et de Gomorrhe l'épouvantable catastrophe qui amena leur ruine.

Personne ne peut nier les bienfaits de la lumière qui s'échappe du

soleil comme d'un foyer continuellement ardent. Eh bien, c'est à la lumière que Jésus compare les chrétiens. Il dit à ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde. » Si nous parcourions un sentier plein de fondrières et de précipices, c'est grâce à la lumière que nous parviendrions à les éviter. Ici-bas les dangers sont semés par milliers sur la route que nous suivons ; mais ces dangers, il n'y a que les vrais chrétiens qui puissent les apercevoir, et qui sachent les écarter : c'est pour ce motif qu'ils sont appelés *des lumières*. Si donc nous voulons briller dans le monde comme des flambeaux, signaler à nos frères les périls qui les environnent, en leur indiquant les moyens de s'en préserver et d'arriver sûrement à la cité céleste, il faut que nous devenions des chré-

tiens vraiment dignes de ce nom. Etre baptisé et avoir fait notre première communion n'est pas une garantie sérieuse de piété. L'on n'est chrétien que tout autant que le cœur soit changé et que l'on aime Jésus ; et tant que nous ne serons pas chrétiens de cette manière, impossible de faire réellement du bien.

Voici, par exemple, une montre, ce petit instrument si utile pour marquer les heures. Vous le savez, il y a un ressort qui fait marcher les aiguilles et leur imprime un mouvement régulier et uniforme. Mais que le ressort vienne à se casser, quel service me rendra ma montre? Si je veux qu'elle fonctionne de nouveau et me soit utile, il faut que je remplace le ressort cassé par un autre qui soit plus solide. Eh bien, mes amis, les uns et les autres nous

ressemblons à une montre munie d'un grand ressort qui n'est autre que notre propre cœur. Si votre cœur est mauvais, et n'a pas subi de transformation, vous ne pouvez vous flatter de pouvoir faire sérieusement du bien à vos frères. Il faut auparavant que vous apportiez ce cœur à Jésus, et que vous lui demandiez de le changer et de mettre un nouveau ressort dans le fond de votre âme, pour que chacun de vos mouvements soit réglé sur la volonté du Seigneur. Alors vos services seront appréciés, et vous serez un être vraiment utile sur la terre. N'attendez pas, pour vous mettre à l'œuvre, de devenir des hommes faits ; vous pouvez vous y employer aujourd'hui même.

Une dame chargée de la direction d'un groupe de petites filles, à l'école du dimanche, les entretenait un

jour du sujet dont nous nous occupons maintenant : « Mes chers enfants, » leur disait-elle, « à quel âge pensez-vous que l'on doive donner son cœur à Dieu et se consacrer à son service ? »

La première qui fut interrogée répondit : « A treize ans ; » la seconde : « A dix ans ; » une troisième : « A six ans. »

— « Et vous ? » dit la monitrice à la plus jeune du groupe, « à quelle époque de la vie croyez-vous qu'il faille se convertir ? »

— « C'est, » répondit l'enfant, « aussitôt que nous nous sentons pécheurs et que nous connaissons l'Evangile. »

N'était-ce point là une réponse aussi belle que vraie ? Oui, dès que le sentiment du péché s'empare de nous et que nous comprenons l'E-

vangile, offrons au Sauveur notre cœur en sacrifice vivant et saint.

Pour faire du bien, en second lieu, *nous devons nous efforcer d'amener nos frères à l'Evangile.*

Vous voici, je suppose, voyageant dans un désert sablonneux, en compagnie de quelques amis. La journée est brûlante ; la soif vous dévore, et vous n'avez pas une seule goutte d'eau pour l'étancher. Vous vous divisez en petites bandes, et chacun va à la recherche d'un puits. Au bout d'un moment, vous arrivez en présence d'une source pleine d'une eau fraîche, claire et limpide. Votre premier mouvement est de vous étendre de tout votre long et d'en avaler quelques bonnes gorgées. Puis, n'est-il pas vrai que vous crieriez à tue-tête à vos camarades :

« De l'eau , de l'eau ! venez vite vous rafraîchir ? » Vous voudriez, n'est-ce pas ? faire participer vos amis à votre découverte, et les voir apaiser la soif dont vous êtes débarrassé vous-même. Tels sont les sentiments que nous devons entretenir à l'égard des autres quand nous devenons chrétiens. Il faut que nous travaillions à les convertir à l'Evangile. Il faut que nous éprouvions ce que ressentait une petite fille, païenne de naissance, à l'égard de ses compatriotes de la Nouvelle-Zélande. Un missionnaire l'avait emmenée en Angleterre pour l'y élever avec ses enfants. Au bout de deux ans, elle se convertit. Avant cette époque bénie, elle ne songeait nullement à retourner dans son pays ; mais dès qu'elle eut appris à aimer Jésus, elle devint impatiente de repartir

pour sa terre natale ; elle répondait à ceux qui voulaient la détourner de son projet : « Pensez-vous qu'il me soit possible de garder pour moi seule la Bonne Nouvelle du salut? Non, je veux aller dire à mes amis qu'il y a un Sauveur et que ce Sauveur est Jésus-Christ. »

Il y a quelques années, un vieillard endurci dans le péché abandonna sa mauvaise voie et devint un chrétien vivant. Bientôt il se demanda s'il ne pourrait pas faire quelque chose dans l'intérêt de l'Evangile et gagner quelques âmes à Christ. Plusieurs de ses amis étaient plongés dans le vice. Notre nouveau converti était vivement désireux de les amener au Sauveur. Il eut l'idée de dresser une liste de ses anciens compagnons de dissipation et il inscrivit le nom de cent seize

d'entre eux. Les uns étaient impies, les autres ivrognes, la plupart composaient la plus triste engeance qu'il y ait au monde. Il se mit à prier pour eux , et saisit toutes les occasions de s'entretenir avec eux ; il leur donna des traités et d'autres bons ouvrages à lire. Il y en eut qui lui tournèrent le dos , d'autres se moquèrent de lui ; néanmoins , loin de se décourager, il n'en pria qu'avec plus de ferveur, et n'en travailla que plus ardemment à leur faire du bien. Qu'arriva-t-il ? c'est qu'au bout de deux ans, cent des personnes inscrites sur la liste s'étaient repenties de leurs péchés et avaient embrassé la foi chrétienne. N'est-ce pas un merveilleux succès?

Un monsieur fort pieux traversait l'Océan en bateau à vapeur. Pour utiliser chrétiennement son temps,

il prit quelques traités et les distribua aux passagers. Plusieurs les acceptèrent avec plaisir et les lurent avec attention. Mais dans le nombre se trouvait un impie qui avait une aversion profonde pour la religion et pour ceux qui faisaient profession de piété. Il prit un de ces traités, le plia en deux et se mit en devoir de le couper en des centaines de petits morceaux. Puis il étendit sa main et éparpilla tous ces morceaux sur le pont du navire afin de mieux afficher le peu de cas qu'il faisait de l'Evangile. Mais l'un de ces fragments, chassé par le vent, vint s'attacher à son habit. Il le prit et y jeta machinalement les yeux; d'un côté se trouvait écrit un seul mot : « DIEU; » il le retourna et lut cet autre mot : « ÉTERNITÉ. » Il se débarrassa promptement du petit mor-

ceau de papier; mais il ne lui fut pas aussi facile de se débarrasser de l'impression que la lecture de ces simples mots : *Dieu, éternité*, avait éveillée dans son âme. Il voulut les effacer de son souvenir en se livrant au jeu et à la boisson; mais ils se dressaient obstinément devant son esprit. Enfin, au bout de quelque temps, notre incrédule fit un retour sur lui-même et changea de sentiments et de vie.

Laissez-moi vous dire maintenant une autre histoire pour vous montrer combien un élève de l'école du dimanche peut faire de bien à sa manière. La petite Marie assistait régulièrement à l'école. Elle avait perdu sa mère, et elle s'efforçait de la remplacer de son mieux dans l'intérieur de la famille. Son père n'allait jamais au temple, loin de là;

mais en revanche il fréquentait de mauvaises compagnies et rentrait souvent, le soir, en état d'ivresse. Grâce aux instructions et aux prières de sa monitrice, la jeune Marie donna son cœur à Dieu. Elle avait toujours aimé son père; mais à partir de sa conversion, elle l'aima encore davantage, et elle désirait vivement l'amener aux pieds du Sauveur. Mais que faire ? Elle n'ignorait pas que si elle lui faisait part de son désir, il la repousserait avec colère. Après quelques jours de réflexion et de prière, elle écrivit sur un morceau de papier ces quelques mots :

« Papa, ne voulez-vous pas devenir chrétien ? »

Puis elle déposa ce papier sur une table, dans la chambre de son père. Celui-ci l'aperçut le lendemain matin, en se levant. Il le lut, mais

s'empressa de le déchirer et d'en jeter les fragments par la fenêtre. Marie en fut attristée, mais elle ne se découragea pas pour cela. Le soir, elle écrivit sur un nouveau morceau de papier qu'elle déposa à la même place :

« Papa, je vous en supplie, devenez chrétien. »

Le père lut ce billet avec impatience : mais au lieu de le déchirer il le mit dans sa poche et sortit. Tout le jour, ces mots : « Papa, je vous en supplie, devenez chrétien, » retentissaient à son oreille. Il se mit à penser à sa mère et aux prières qu'elle lui avait apprises, et son cœur commença à se ramollir. Le soir, Marie déposa un troisième papier avec ces mots :

« Papa, si tu ne veux pas devenir chrétien, dis à ta fille ce qui t'en empêche. »

Le lendemain, de très-bonne heure, elle était sur pied, attendant avec impatience que son père se levât. Bientôt un bruit de pas se fit entendre.

— « Marie, ma fille, où es-tu? » s'écria une voix.

Un instant après, la petite était dans les bras de son père, confondant ses larmes avec les siennes. Un grand changement ne tarda pas à s'opérer dans les habitudes et dans les dispositions de celui-ci ; et ce fut à une pauvre et faible enfant qu'il fut redevable de cette transformation.

Le troisième moyen de faire le bien est de *secourir les pauvres et les malades*.

Pendant son séjour au milieu de nous, Jésus si plein de condescendance pour tous les hommes, s'atta-

chait spécialement à soulager les pauvres dans leurs souffrances. Il vivait avec eux bien plus qu'avec les riches. Il dit à ses disciples que toutes les fois qu'ils exerceraient la charité envers l'un de ces plus petits, il regarderait ce service comme lui étant rendu à lui-même. Il ajouta qu'un simple verre d'eau froide donné à l'un d'eux serait de sa part l'objet d'une riche récompense ; et saint Jacques nous déclare que « la religion pure et sans tâche consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions. » N'est-il pas étrange, mes amis, qu'il y ait partout des pauvres ? Dieu aurait pu créer un monde d'où les pauvres auraient été exclus. Il ne l'a pas voulu. L'un des principaux motifs pour lesquels il a laissé les pauvres au milieu de nous, c'est afin que nous

eussions une occasion de faire le bien en les visitant et en les assistant. Ce devoir, tout le monde peut le remplir, et les enfants ont bien tort de croire qu'il regarde uniquement les personnes âgées. Ils peuvent s'en acquitter eux aussi et souvent mieux que les autres.

La petite Marguerite était une charmante et joyeuse enfant qui mettait tout son bonheur à faire du bien à autrui. Un jour sa mère reçut la visite d'une dame qui demeurait dans les environs et qui venait recommander une pauvre vieille femme âgée de quatre-vingt-six ans. Cette infortunée n'avait d'autre réduit qu'une sorte de cave sombre et humide où elle vivait seule, sans parents, sans amis, n'ayant d'autre ressource que les quelques provisions qui lui étaient envoyées de temps à autre par des

voisins compatissants. Marguerite avait écouté avec le plus grand intérêt tout ce que la dame racontait de la vieille infirme.

— « Oh! mère, » s'écria-t-elle, quand la visiteuse fut partie, « permettez-moi de porter tous les jours à cette pauvre femme les restes de notre déjeuner et de notre dîner. »

Il y avait tant de sérieux dans la demande de l'enfant que la mère accéda à son désir. Deux fois le jour, vous auriez rencontré cette bonne petite fille descendant la rue avec un panier qui contenait toujours quelque friandise pour sa protégée : tantôt c'était un beau fruit, tantôt une aile de volaille, etc. Quelque temps qu'il fît, été comme hiver, Marguerite n'oubliait jamais sa vieille amie. Parfois elle lui lisait quelque beau chapitre de la Parole de Dieu, ce

qui était une grande consolation pour la pauvre aveugle. D'autres fois, elle cherchait à l'amuser par un joyeux babil, ou bien elle la priait de lui raconter des histoires de sa jeunesse. Aussi cette bonne vieille ne cessait de répéter que la petite Marguerite avait fait briller un rayon de soleil dans sa chambre obscure et qu'elle était assurément l'une des brebis chéries du Seigneur Jésus. Et pourtant, cette enfant n'avait pas plus de huit ans quand elle se mit à l'œuvre. Voyez, mes amis, si autour de votre maison il n'y a pas quelque personne âgée, quelque malade, quelque affamé à qui vous puissiez porter les miettes qui tombent de votre table, et vous marcherez ainsi sur les traces de Jésus, qui visitait les affligés et assistait les pauvres dans leurs besoins.

Il est une quatrième et dernière manière de faire le bien : *c'est d'être rempli de bienveillance vis-à-vis de tous les hommes.*

Les paroles de Jésus étaient pleines de douceur et ses actes tout empreints de charité. Voyez-le à Naïn ; au moment où il arrivait à la porte de la ville, un convoi funèbre en sortait. Celui dont on portait en terre la dépouille était « le fils unique de sa mère qui était veuve. » Ah! qui pourra décrire l'angoisse poignante dont est rempli le cœur de la pauvre mère, tandis qu'elle suit péniblement le convoi de ce fils unique ! Comme sa maison lui paraîtra vide et désolée, quand elle en franchira de nouveau le seuil ! Son âme est brisée; Jésus le sait et il est touché de compassion. De sa voix la plus douce et la plus

tendre, il lui dit: « Ne pleure point. » Mais comment peut-elle empêcher ses larmes de couler, puisque le fils de son amour n'est plus auprès d'elle? Jésus le sait; aussi il arrête le cortége, il touche la bière, et dit en s'adressant au cadavre : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » Et aussitôt le mort ouvre les yeux, se dresse sur son séant et se met à parler. Et Jésus le prend et le rend à sa mère. Sans doute, nous ne pouvons pas faire le bien de cette manière; mais il faut manifester à l'égard d'autrui les mêmes sentiments de compassion, de bienveillance et de sympathie qui éclatent dans la conduite de Jésus, lorsqu'il accomplit ce glorieux miracle.

Un monsieur, parcourant les rues de l'une de nos grandes cités, aperçut deux enfants qui marchaient

pieds nus et qui étaient couverts des plus misérables haillons. Et pourtant l'un d'eux paraissait parfaitement heureux, et il disait à son compagnon, en aspirant fortement un bouquet de fleurs à moitié flétries qu'il venait de ramasser sur la voie :

— « Ne penses-tu pas, Billy, que la personne qui a laissé tomber ces fleurs, précisément à l'endroit où je devais passer, a été d'une rare amabilité? Regarde comme elles sont belles ! »

Au bout d'un instant, l'étranger entendit encore la douce et joyeuse voix de l'enfant, qui disait :

— « Tiens, Billy, ce matin j'ai trouvé une pêche, que j'ai mise à la poche pour mon déjeuner; comme tu n'as rien à manger, nous partagerons. » Et comme son voisin se

bornait à couper un très-petit morceau du fruit : — « Allons ! prends-en plus ! » continua-t-il ; « tiens, mange-la toute ; j'ai dans l'idée que nous ne tarderons pas à en trouver une autre. »

Quel noble cœur cet enfant déguenillé portait dans sa poitrine ! Il n'y avait personne auprès de lui à qui il pût faire du bien, si ce n'est son compagnon d'infortune auquel il montrait un visage souriant et qu'il entourait de tant de bienveillance. Il n'y avait chez lui aucun sentiment de vanité et d'égoïsme. Apprenez, par cet exemple, mes amis, que même un mendiant peut, par sa douceur et par sa sympathie, faire quelque bien à des êtres aussi malheureux que lui-même.

Je ne puis me lasser, mes amis,

de répéter les paroles de notre texte si belles et si expressives dans leur simplicité : « Jésus allait de lieu en lieu, en faisant du bien. » Que Dieu nous transforme à l'image et à la ressemblance de ce Sauveur qui nous a laissé un exemple afin que nous marchions sur ces traces !

VIII

Les bénédictions dont l'aumône est la source.

Jésus a dit : Il vaut mieux donner que recevoir.

(ACTES, XX, 35.)

Dans notre précédente instruction, nous nous sommes occupés de ce que Jésus *a fait* : « Il allait de lieu en lieu en faisant du bien. » Aujourd'hui nous nous proposons de voir ce que Jésus *a dit*. Il a dit : « Il vaut mieux donner que recevoir. » Il n'y a rien de plus agréable que d'entendre une

personne parler sur un sujet qu'elle connaît à fond; mais quand on se trouve en présence de ces demi-savants qui déblatèrent sur des questions qu'ils n'ont que vaguement étudiées, on souffre en les écoutant. Supposez qu'un original fît publier dans nos rues qu'il va donner une conférence sur la manière dont les maisons sont construites dans la lune : il n'y aurait pas un seul homme sérieux qui voulût faire deux pas pour aller l'écouter ; car chacun se dirait : « Cet homme ne sait pas le premier mot de ce dont il veut nous entretenir. » Mais si un savant tel que le docteur Kane, notre illustre compatriote, qui a passé deux hivers dans les mers pôlaires, se proposait de parler en public des contrées situées dans la région du pôle nord, on accourrait en foule

autour de lui, car l'on se dirait avec raison : Il est compétent assurément pour décrire un pays qu'il a eu le temps de voir et d'étudier à fond. » De même quand Jésus nous dit qu'il vaut mieux donner que recevoir, il parlait à coup sûr en connaissance de cause; il en avait fait lui-même l'expérience; et rien n'est plus vrai que cette déclaration, bien qu'en général on croie précisément le contraire.

Il y a, à mon sens, trois motifs principaux qui établissent la vérité de notre texte.

Le premier de ces motifs, c'est qu'*en donnant on ressemble à Dieu.*

Dieu est le plus grand de tous les bienfaiteurs. Il nous dit lui-même dans sa Parole que de lui « procèdent toute grâce excellente et tout

don parfait ; » il ajoute ailleurs qu'il nous a donné la vie, le mouvement et l'être. »

Qui nous a donné des bras pour travailler, des pieds pour marcher, des oreilles pour entendre et une langue pour parler ? C'est Dieu.

Qui nous a donné des poumons pour respirer, un air pur et vivifiant pour renouveler notre sang, un esprit pour penser et un cœur pour aimer ? C'est Dieu.

Le matin quand nous nous réveillons, nous trouvons notre chambre inondée de flots de lumière. Ces rayons lumineux, qui nous les envoie ? N'est-ce pas Dieu encore, lui qui depuis le jour où il a dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut, » la répand à torrents dans le monde sans que la source en soit jamais tarie ?

Nous nous asseyons trois ou quatre fois le jour autour d'une table, et nous la trouvons chargée de mets abondants et savoureux. Ces biens, qui nous les dispense? N'est-ce pas toujours Dieu?

Nous allons nous promener à la campagne, par une chaude journée d'été; le soleil est brûlant et la route poudreuse. Au bout d'un moment nous nous sentons consumés par la soif; notre gosier est desséché, et la langue s'attache au palais. Mais voici, au milieu d'une prairie jaillit une source limpide: on dirait une oasis dans un désert. Ses bords sont recouverts d'une mousse verdoyante; du sable fin et de petits cailloux blancs en garnissent le fond; penchons-nous et avançons nos lèvres. Oh! que l'eau est fraîche et agréable au palais! N'est-ce pas Dieu encore

qui la fait jaillir exprès pour nous ?

Oui, reconnaissons-le avec actions de grâces, c'est de Dieu que nous tenons santé, force, abri, vêtements, parents, amis, instituteurs, pasteurs, Bibles, en un mot tous les avantages dont nous jouissons. Impossible de citer une seule chose qui ne provienne de lui ; il fournit abondamment à tous nos besoins.

J'ai connu un petit garçon qui aimait beaucoup à donner, afin de pouvoir, par ce moyen, ressembler à Dieu. Il allait trouver son père cinq ou six fois le jour, et lui disait en lui donnant à baiser son gracieux visage : « Papa ! un sou, je vous prie, pour le pauvre mendiant qui est à la porte, ou encore pour le joueur d'orgue dans la rue, ou pour la petite fille qui conduit son père aveugle. » Le dimanche matin, il ré-

clamait aussi quelques centimes pour la Société des Ecoles du dimanche ou pour d'autres œuvres religieuses. Son père voulait qu'il contractât de bonne heure des habitudes de libéralité, et il ne lui refusait jamais rien de ce qui pouvait développer ses bons sentiments.

Mais un jour le père lui dit : — « Mon ami, ne sais-tu pas que tu dépenses beaucoup d'argent? »

— « Oui, papa, et rien ne m'est plus agréable que cela. »

— « Soit; mais c'est toujours à moi que tu t'adresses quand il te faut quelque chose ; c'est donc à mes dépens que tu es généreux. »

C'était là une idée qui n'était jamais venue à l'esprit de notre bonhomme aussi se retira-t-il tout pensif, en réfléchissant à ce qu'il avait en-

tendu. Mais bientôt il revint sur ses pas et dit à son père.

— « Papa, qui vous donne l'argent que vous dépensez ? »

— « Je le gagne, mon ami, au prix d'un travail fatigant. »

— « Bien ; mais d'où vous vient la force de travailler de la sorte ? »

— « C'est Dieu, mon enfant, qui me la donne. »

— « Et ne m'avez-vous pas souvent répété que Dieu nous donne toutes choses ? »

— « Oui, mon ami ; tout ce que nous possédons, c'est Dieu qui nous en a enrichis. »

— « Eh bien, papa, puisque j'aime à dépenser l'argent que vous me donnez, ne voudrez-vous pas à votre tour dépenser, pour faire du bien, l'argent que vous recevez de Dieu ? »

Le père prit son enfant dans ses

bras et l'embrassa; puis il le renvoya en le munissant d'une bonne somme d'argent. Une fois seul, les questions que lui avait posées son petit garçon, dans toute la simplicité de son âme, lui revinrent à la pensée. Il avait oublié, comme bien d'autres, que rien de ce que nous possédons ne nous appartient en propre, et que Dieu peut tout réclamer comme étant sa propriété. Il dit quelque part : « L'or est à moi et l'argent est à moi ! » (Aggée, II, 8.) S'il nous donne de l'argent, ce n'est pas pour que nous le gardions tout pour nous; il ne fait que nous le prêter, et il veut que nous nous en servions pour sa gloire et pour le bien de notre prochain. Et quand nous paraîtrons devant Lui, il nous appellera à rendre compte de la manière dont nous l'aurons employé. Dieu se plaît

à donner et il aime que nous marchions sur ses traces. Il est si libéral et si miséricordieux, qu'il a livré son Fils unique pour nous sauver. Ah! donnons largement, et nous sentirons qu'il n'y a rien qui nous rapproche davantage de Dieu.

Il vaut mieux donner que recevoir, en second lieu, *parce qu'en donnant on peut faire beaucoup plus de bien qu'en recevant.*

Supposez que Dieu arrêtât un seul jour le cours de ses bienfaits; qu'en résulterait-il? C'est que nous ne pourrions pas subsister une heure, et tout rentrerait dans le néant. Il est donc de la dernière importance que Dieu répande ses bienfaits sur le monde. En donnant, nous sommes plus utiles à nous-mêmes qu'en recevant, et nous le sommes égale-

ment bien plus à notre prochain. Cette seconde proposition, tout le monde l'admettra sans difficulté; mais il ne sera pas aussi aisé de faire accepter la première. Et pourtant celle-ci est aussi vraie que celle-là.

Par exemple, je sens que j'ai besoin de fortifier mon bras et je demande à un ami de m'indiquer un moyen de le rendre plus vigoureux. Mon ami me répond : « Mettez-le en écharpe, et gardez-vous bien de le remuer ; car plus vous vous en servez, plus vous le fatiguez et plus il devient faible. Mais une fois en bandoulière, votre bras se repose et se fortifie de jour en jour. » Je suis son conseil, et voilà mon bras en écharpe et condamné à une complète immobilité. Mais je m'aperçois bien vite que mon bras maigrit à vue d'œil et qu'il perd le peu

de vigueur qui lui restait encore. Je recours à l'expérience d'un second ami, qui me donne un conseil entièrement opposé à celui du premier. « Tirez votre bras de là, » me dit-il ; « allez au travail, sciez, fendez du bois : plus vous secouerez votre bras (pourvu qu'il n'y ait aucun excès), plus il deviendra ferme et puissant. Voyez le forgeron, qui remue tout le jour un marteau si pesant; n'est-il pas vrai que son bras est généralement deux fois plus gros que celui des autres? » Je goûte l'idée, je l'applique, et au bout de quelques jours, voilà mon bras qui a repris de l'embonpoint et du nerf; mon but est parfaitement atteint. Il en est de même du cœur. Votre cœur, si vous le soumettez à un exercice convenable, deviendra souple, large et fort. Et cet exer-

cice, qui lui est si avantageux, n'est autre chose que l'habitude de la bienfaisance. Lorsque nous nous dispensons de donner, nous ressemblons à celui qui met son bras en écharpe (et Dieu sait s'ils sont nombreux ceux qui passent leur vie sans pratiquer la bienfaisance!..). Aussi, voyez comme les cœurs se rétrécissent et se resserrent, se dessèchent et dépérissent. N'avez-point appris la fable du Ruisseau et de l'Etang? Elle met si vivement en relief la vérité que je cherche à établir, que je veux vous la raconter en entier.

Il y avait une source qui jaillissait sur une colline; de son centre se dégageait un petit filet d'eau qui, descendant le long de la colline, se dirigeait du côté d'une grande rivière qui coulait au loin dans la

plaine. Le ruisseau murmurait doucement et étincelait au soleil comme une nappe de diamants. Sur sa route se trouvait un étang qui, un jour, l'apostropha en ces termes :

— « Halte-là ! monsieur le ruisselet, où allez-vous donc si vite ? »

— « Je vais porter à la rivière voisine le tribut de mes eaux. »

— « Quelle sottise vous faites là ! » répond l'étang. « Ne voyez-vous pas que l'été va venir ? et si vous prodiguez maintenant l'onde que Dieu vous a donnée, vous vous trouverez complétement à sec sous l'influence d'un soleil brûlant. »

— « Qu'importe ! Si je ne dois vivre que quelques jours, je veux du moins employer de mon mieux le temps qui me reste à passer ici-bas. Si la chaleur doit tarir mes eaux, je veux me servir de celles

que j'ai en ce moment, pour faire le plus de bien possible. Ainsi, adieu, monsieur l'étang, » poursuivit le ruisseau en reprenant sa course ; « je n'ai déjà que trop causé. »

L'étang sourit en se moquant de la folie du voyageur. « Pour moi, » dit-il en lui-même, « je me garderai bien de laisser échapper une seule goutte de mon eau : j'aime mieux la réserver pour mon propre usage ; elle me sera fort utile quand les chaleurs de l'été se feront sentir. »

Le soleil d'été ne tarda pas, en effet, à consumer l'atmosphère. Mais les arbres qui avaient crû sur les bords du ruisseau et qui formaient, le long de son cours, comme un berceau prolongé d'ombre et de verdure le préservèrent des atteintes de la canicule. Le soleil miroitait à tra-

vers les branches entrelacées et projetait doucement ses rayons sur la surface paisible du ruisseau en ayant l'air de dire : « Va, ne crains rien ; je ne te ferai aucun mal. » Les petits oiseaux venaient se baigner sur ses bords et les égayer de leur ramage. Les fleurs y répandaient les plus délicieux parfums, et les bêtes des champs aimaient à se reposer sur ses rives. Ainsi notre ruisseau, source de bénédiction pour tous, continua à rouler en paix ses ondes pures. Et quel fut le sort de l'étang si prudent, si égoïste? Il ne voulut pas croire qu'«il vaut mieux donner que recevoir.» Il retint ses eaux, qui devinrent épaisses, bourbeuses, stagnantes et malsaines. Oiseaux et bêtes des champs se refusaient à en boire ; les grenouilles elles-mêmes prenaient la fuite, et le soleil finit

par tout dessécher. En fut-il de même du ruisseau? loin de là. Dieu prit soin de lui; ses eaux purent se déverser sans entrave dans le fleuve. Celui-ci les conduisit dans la mer. Le soleil chauffa la surface des flots, d'où se dégagèrent des vapeurs qui allèrent former des nuages. Ceux-ci flottèrent à travers l'espace et descendirent sur les montagnes sous forme de pluie. La source d'où s'était échappé le ruisseau fut ainsi constamment alimentée, et elle s'enrichit dans la proportion même où elle donna. En étant utile aux autres, elle fut également utile à elle-même.

Si nous gardons notre argent dans une cassette, quel bien en résultera-t-il, soit pour nous-mêmes, soit pour notre prochain?

Il y avait un noble Ecossais, ap-

pelé lord Braco, dont la fortune était aussi considérable que l'avarice était sordide. Il était lui-même l'intendant de ses biens et se soumettait aux travaux les plus rudes pour n'avoir pas à débourser le salaire d'un surveillant ou d'un commis. Tout l'argent qu'il gagnait, il le convertissait en or, qu'il enfermait soigneusement dans une grande armoire en fer, logée au fond d'une cave voûtée. Il était si serré et si ladre, que l'un de ses fermiers étant venu un jour lui payer le loyer d'une ferme, lord Braco le renvoya, refusant de lui donner un reçu parce qu'il manquait deux centimes à une somme de quinze cents francs. Le pauvre homme fut obligé de revenir sur ses pas et de faire une dizaine de lieues pour aller chercher les deux centimes exigés. Puis,

quand il eut réglé, il dit à son propriétaire : — « Je vous donnerai un franc, si vous voulez me montrer tout l'argent et tout l'or que vous avez accumulé. »

— « J'accepte, » répondit l'avare; et aussitôt il conduisit le fermier dans la cave et étala devant lui toutes ses richesses. Quand le paysan les eut bien contemplées : « Maintenant, M. Braco, » lui dit-il en lui donnant la somme promise, « je suis aussi riche que vous ? »

— « Comment cela ? » répondit le lord stupéfait.

— « Parce que je viens de regarder vos trésors, et que c'est là tout ce que vous en faites ! »

Le fermier avait raison. Tant que la fortune de lord Braco était sous clé, de qui pouvait-elle servir les intérêts?

Prenons un autre exemple d'une nature différente. Il y a quelques années, les moniteurs et les élèves d'une école du dimanche se concertèrent pour remplir une caisse de toutes sortes d'objets et pour l'envoyer à une station missionnaire dans l'Inde. Il y avait dans l'école une pauvre petite fille qui était vivement désireuse d'apporter son offrande; mais elle n'avait qu'une pièce de deux sous, et elle hésitait à donner une si faible somme. Elle s'y décida néanmoins, et avec ces deux sous elle acheta un traité qu'elle déposa dans la caisse. La caisse partit, franchit les mers, et arriva à la station missionnaire de Burdwan, où elle fut ouverte. Le traité tomba entre les mains du fils de l'un des chefs hindous du pays, qui le lut et sentit des dispositions

chrétiennes s'éveiller dans son âme sous l'influence de cette lecture. Une fois converti, il éprouva le besoin de répandre autour de lui l'Evangile. Il se mit aussitôt à l'œuvre; et comme il inspirait une grande confiance tant par son caractère que par sa position, il avait accès dans toutes les familles. Au bout d'une année, quinze cents indigènes avaient renoncé à leur idolâtrie et étaient devenus chrétiens, grâce aux prières et aux efforts de ce jeune prince. Et ce merveilleux résultat fut amené par un simple petit traité acheté avec les économies d'une enfant de huit ans! Maintenant, mettez en regard de la conduite de lord Braco celle de notre jeune fille, et vous reconnaîtrez qu'il vaut infiniment mieux donner que recevoir, ou que garder pour soi.

Il vaut mieux donner que recevoir, en troisième lieu, *parce qu'il y a un charme infini à le faire.*

L'un des secrets du bonheur, c'est de faire le bien et de travailler à rendre les autres heureux. Mais ce n'est qu'en donnant que l'on peut y réussir. Vous allez en juger.

Le jeune Robert Manley n'avait que cinq ans; et cependant il aimait à faire sa volonté, et il semblait se préoccuper exclusivement de sa petite personne. Sur le derrière de la maison de ses parents se trouvait une misérable ruelle où vivait une pauvre famille dont le chef, ivrogne consommé, traitait rudement sa femme et ses enfants, et les battait parfois cruellement.

Un soir, la pauvre femme vint trouver la mère de Robert et la pria de lui donner un peu de lait

pour son petit garçon qui était malade. Mme Manley n'avait d'autre lait que celui qu'elle avait mis de côté pour le souper de son fils; mais pensant que celui-ci pouvait s'en passer pour une fois, elle céda tout celui qui lui restait. Le soir, elle raconta la chose à Robert, pensant qu'il ne serait pas contrarié de ce qu'elle avait fait. Elle se trompait : Robert se fâcha, cria, pleura, tempêta; il refusa même de manger, grommelant entre ses dents que ce lait lui appartenait, et que personne, pas même sa mère, n'avait le droit d'en disposer.

Mme Manley vit avec le plus vif regret se manifester ces dispositions égoïstes, et elle supplia Dieu, dans le silence de son âme, de changer son fils et de le rendre meilleur. Le lendemain, elle conduisit Robert

dans la famille affligée, avec l'espoir que la vue de tant de misère disposerait favorablement son cœur. Comme tout paraissait froid et triste dans ce sombre réduit! Robert frissonnait en jetant les yeux autour de lui. La pauvre femme se confondait en remercîments au sujet du lait qui lui avait été donné et qui avait si bien calmé le petit enfant, de telle sorte que son père ne l'avait pas battu, comme il le faisait d'ordinaire, quand il rentrait ivre et qu'il l'entendait pleurer.

— « Je ne sais, » répondit la mère de Robert, « s'il me sera possible à l'avenir de vous garder quelque peu de lait. Je le voudrais bien; mais... » Elle n'en dit pas davantage.

— « Oh! je comprends; vous avez été déjà très-bonne pour moi, et je craindrais d'être indiscrète. »

— « Puis-je vous rendre quelque autre petit service? » reprit Mme Manley.

— « Oh! merci, madame, » répliqua la pauvre mère, en soupirant et en serrant dans ses bras son petit garçon malade. « Sauf le lait, je n'ai besoin de rien. »

Robert baissa la tête. Il rentra chez lui sans dire un mot, bien qu'il fût d'ordinaire fort communicatif. Sa mère se taisait également et priait au fond de son cœur. A souper, on déposa, comme à l'ordinaire, une tasse de lait près de son assiette. Mais lui, au lieu de se mettre à table, restait assis près du feu. « Viens, Robert, » lui dit son père. Il obéit, mais ne toucha pas à la tasse de lait.

Au bout d'un moment il se leva, et dit à l'oreille de sa mère : — « Mère,

puis-je porter le lait au pauvre petit enfant malade? »

— « Oui, mon fils, » lui fut-il répondu.

Aussitôt il sortit, et, accompagné de sa bonne, il reprit la route qu'il avait suivie le matin. Au bout d'une demi-heure, il rentra, tout couvert de flocons de neige, et dit en poussant des cris de joie: — « Mère, l'enfant a bu le lait; puis il s'est endormi; et sa mère disait en me regardant: « Que Dieu vous bénisse, mon ami! » Oh! je vous assure que j'ai trouvé mon lait excellent, ce soir; il m'a fait plus de bien que si je l'avais bu. »

Robert disait vrai. Il ne faisait que commenter à sa manière les paroles de notre texte. Le plaisir qu'il éprouvait d'avoir donné son lait à un enfant malade compensait, et

au delà, le petit sacrifice qu'il s'était imposé.

Il y a cinquante ans, vivait en Allemagne un vieillard, nommé Gérard Steiner, qui avait trois fils : Adolphe, Henri et Bernard. « Mes enfants, » leur dit-il un jour en déployant devant eux une lettre qu'il venait de recevoir, « cette lettre est de votre oncle qui est à toute extrémité, et qui m'appelle auprès de lui. Il me charge de laisser à chacun de vous une poignée de blé; et à mon retour, après une absence qui durera probablement six mois, je dois (toujours d'après les instructions de votre oncle), vous récompenser suivant l'usage que vous aurez fait de ce grain. »

Le père partit après avoir remis à chacun de ses trois fils le blé convenu. Au bout de huit mois, vers la

fin de l'été, ses enfants furent heureux de le revoir et de l'embrasser. Il revenait, tenant en main une boîte en fer-blanc qu'il déposa sur une table, et d'où il tira un grand parchemin où étaient écrites les dernières volontés de son frère.

— « Mes amis, » dit-il à ses enfants réunis autour de lui, « j'ai eu la triste satisfaction d'assister votre oncle à ses derniers moments. Sa mort a été douce et chrétienne. Voici son testament. Il y décide que tous ses biens reviendront à celui d'entre vous qui aura le mieux employé la poignée de froment que je vous ai confiée avant de m'éloigner. Voyons, rendez compte de votre administration. »

— « Moi, » dit Adolphe, « j'ai mis la mienne de côté; je l'ai déposée dans une petite boîte bien

fermée ; et je crois que le grain est aussi frais et aussi beau que le jour où je le reçus. »

— « Insensé ! » dit le père, « quel profit en avez-vous retiré, soit pour vous, soit pour les autres? Si vous deviez serrer ainsi votre argent, il serait inutile de vous en confier le dépôt. Ce n'est pas vous qui êtes le mieux entré dans les vues de votre oncle. — Et vous Henri, avez-vous mieux réussi ? »

— « Pour moi, » répondit Henri, « j'ai fait moudre le grain, et avec la farine on m'a pétri un excellent gâteau que j'ai mangé le soir même. »

— « Quelle folie ! » dit le père ; « maintenant, que vous en reste-t-il ; je vous prie? Vous avez été seul à en profiter. Ce n'est pas vous non plus qui sauriez faire le meilleur

usage de la fortune de votre oncle. Et vous, mon petit Bernard, avez-vous eu plus d'intelligence et de sagesse que vos aînés? »

Bernard sourit, et prenant M. Steiner par la main: — « Ayez la bonté de m'accompagner, » dit-il, « et je vous montrerai de quelle manière j'ai employé ma poignée de froment. »

Tous le suivirent ; Bernard les conduisit dans un champ appartenant à la famille, et désignant du doigt un carré de terrain: « C'est là, » dit-il « que j'ai semé tous les grains de blé que j'ai reçus. Vous voyez maintenant ce qu'ils sont devenus. »

Le regard du père s'arrêta avec joie sur ces beaux épis dorés, qui se balançaient sur leur tige; puis, posant sa main sur la tête de son troisième fils : « Voilà qui est bien, » s'écria-t-il ; « à vous à être l'héritier

de votre oncle. Prenez sa fortune, et qu'elle se développe entre vos mains comme cette poignée de grains de blé que vous avez su faire si bien valoir ; ne la laissez pas dans une cassette, ne l'employez pas non plus exclusivement pour vous, mais consacrez-en une partie à soulager les misères de vos frères, à assister les pauvres, les veuves, les orphelins, tous ces petits qui croient en Jésus-Christ. »

Ne comprenez-vous point maintenant par ces deux exemples, mes jeunes amis, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ? Le petit Robert le ressentit en donnant sa tasse de lait, et le jeune Bernard en fit également l'expérience en livrant à la terre la poignée de blé qui lui avait été confiée. Allez, et faites de même. Si vous

avez de l'argent, donnez-le joyeusement quand une occasion favorable se présentera. Si vous êtes sans ressources, donnez de bonnes paroles et de bonnes actions. Mais il est une chose que Dieu réclame par-dessus tout et que chacun de vous possède ; c'est votre propre cœur. « Mon fils, ma fille, » dit-il, à chacun de vous, « donne-moi ton cœur. »

IX

Ne laissons rien perdre.

> **Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde.**
> **(JEAN, VI, 12.)**

Au moment où Jésus prononça ces paroles, il venait d'opérer un miracle éclatant. Une grande foule, d'environ cinq mille âmes, s'était assemblée autour de lui. Il y avait des gens qui étaient venus de fort loin pour l'entendre, et qui ne voulaient point retourner chez eux, tant qu'ils pouvaient espérer de

l'entendre encore. Il avait guéri leurs malades sous leurs yeux, rendu la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ; et ils étaient vivement désireux de rester encore auprès de lui pour contempler de nouveaux actes de puissance et d'amour. Mais il y avait déjà longtemps qu'ils avaient quitté leur demeure, et la faim commençait à les aiguillonner. Jésus les prit en compassion et résolut de leur donner à manger. Mais lorsqu'il voulut savoir de quelles ressources pouvaient disposer ses disciples, il s'aperçut que cinq petits pains et deux poissons formaient tout l'ensemble des provisions qu'il y avait à offrir à la multitude. Ce n'était pas même une miette pour chacun. Il commanda néanmoins aux douze de faire asseoir le peuple, et de se préparer eux-

mêmes à prendre leur repas, absolument comme s'ils avaient eu des chariots chargés de vivres. Quand chacun fut à sa place, Jésus bénit les aliments, puis il prit l'un des pains et le rompit; mais les morceaux se multipliaient sous sa main, sans que le pain perdît rien de sa grosseur. Le même phénomène se reproduisit pour les poissons, et dans des proportions telles que ces cinq mille affamés purent manger autant qu'ils le voulurent. Bien plus : de grands tas de provisions restaient épars sur le sol. C'est alors que Jésus dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde ; » et douze paniers se trouvèrent bientôt remplis.

Quoi de plus étonnant, mes amis, que ce déploiement extraordinaire

de puissance ! Ce qui me frappe également, c'est qu'au milieu d'une telle abondance de biens, Jésus ait pris un soin particulier à recueillir ce qui restait. Nous aurions cru que, puisqu'il avait le don de multiplier indéfiniment ses ressources, il n'aurait pas même fait attention à ce qui pouvait être de reste. Eh bien, il se préoccupe de chaque morceau de pain et de poisson, comme si c'eût été de l'argent ou de l'or. Pourquoi en a-t-il agi ainsi? Il a voulu nous enseigner cette grave leçon : *qu'il ne faut rien laisser perdre*. Il nous est dit que lorsque Dieu fit le grand océan, il mesura les eaux dans le creux de sa main, pour qu'il n'y en eût ni trop ni trop peu, mais exactement la quantité voulue. Quand les montagnes et les collines sortirent du sein de

l'abîme, « il pesa les montagnes au crochet et les coteaux à la balance, » pour que chaque objet eût rigoureusement la dimension qu'il voulait lui assigner.

Dans l'ensemble des œuvres qui s'échappent de sa main, Dieu se garde bien de gaspiller quoi que ce soit. Exposez par exemple, un verre plein d'eau au grand air, en un endroit ou le soleil darde ses plus chauds rayons. Qu'arrivera-t-il? Sous l'influence de l'ardeur des rayons solaires, la température de l'eau s'élèvera, une espèce de vapeur se dégagera de sa surface; la quantité d'eau ira en diminuant par degrés dans le verre. Finalement il n'en restera que quelques gouttes. Vous pensez peut-être que cette eau a été perdue? Il n'en est rien: elle n'a fait que changer de forme. Elle est

devenue un ensemble de vapeurs qui se confondent avec les nuages, aident à la formation de la pluie, et qui bientôt arroseront la terre. Tout, jusqu'à la dernière goutte, a été utilisé. Dans tous les domaines de la création, Dieu recueille les éléments épars.

Quand Jésus recommandait à ses disciples de ramasser les morceaux qui étaient de reste, il voulait parler des morceaux de pain et de poisson. Mais il est d'autres fragments que nous ne devons pas davantage laisser perdre. Je veux vous en indiquer quatre qu'il est essentiel de ne pas gaspiller.

Il y a d'abord les fragments de *temps*. Le temps est le plus précieux des biens. Je le mets bien au-dessus de l'or et de l'argent. L'illustre

reine d'Angleterre, Elisabeth, s'écriait quelques minutes avant sa mort : « Oh ! que ne puis-je conserver mon royaume pendant une heure ! » Mais toute la grandeur de son règne et tout l'éclat de sa position ne pouvaient acheter pour elle cette heure tant désirée dont elle avait un si impérieux besoin. Pourtant Elisabeth n'avait pas perdu son temps : il est peu de personnes, au contraire, qui en aient mieux réglé l'emploi. Elle avait un goût prononcé pour l'étude, se levait tous les matins de très-bonne heure, et consacrait à la lecture et aux travaux de l'esprit tous les moments qu'elle pouvait prendre sur ses occupations. Elle comprenait très-bien le grec et le latin, s'exprimait aisément en plusieurs langues, et l'un des hommes les plus érudits de son siècle a dit à son sujet qu'elle

égalait les plus grands savants de l'époque par l'étendue de ses connaissances.

Dès lors, j'ai tout lieu de croire que si cette princesse demandait à prolonger son existence d'une heure, c'était afin de se préparer pour l'éternité. Tout en remplissant noblement ses devoirs de reine et en ornant son esprit des trésors que lui versait l'étude des livres, elle avait probablement trop négligé les intérêts de son âme ; et quand elle sentait la vie lui échapper, elle aurait voulu disposer de quelques moments de plus pour se repentir de ses péchés, et obtenir de Dieu un miséricordieux pardon. Le meilleur moyen de bien employer son temps et de le multiplier en quelque sorte, c'est de songer d'abord à son âme ; et de la mettre en sûreté auprès de

Jésus; puis il nous est permis de disposer du reste et de l'appliquer à d'autres préoccupations.

Un monsieur visitait un jour l'hôtel de la monnaie à Philadelphie, et on l'introduisit dans une salle appelée *la chambre de l'or*. C'est là que l'on recueille et que l'on prépare tous les lingots d'or qui doivent être fondus et convertis en pièces de monnaie. L'étranger s'aperçut que le parquet de cette chambre était entièrement recouvert d'une espèce de grille en bois, et en demanda la raison. On lui répondit que l'objet de cette grille était d'empêcher les visiteurs d'emporter, mêlées à la poussière de leurs chaussures, les minces particules d'or que la lime détachait des barres du métal en les polissant. De temps à autre, on enlevait la grille, et on en essuyait

soigneusement les bords ; on balayait également le parquet, et toutes ces limailles d'or recueillies dans des flots de poussière, formaient à la fin de l'année la matière de plusieurs milliers de francs.

Mais le temps est bien plus précieux que l'or, et si nous apportions autant de soin à réunir les fragments du premier que nous le faisons à réunir ceux du second, nous serions confondus de la richesse de nos épargnes.

La plupart des grands personnages qui ont laissé un nom dans l'histoire ont contracté, dès leur plus tendre enfance, la noble habitude de ne pas laisser s'écouler une minute sans l'employer de leur mieux.

Lisez les vies de Démosthène, de Jules César, d'Isaac Newton, de

Franklin, de Washington, de Napoléon, et vous verrez qu'ils savaient mettre parfaitement en pratique la leçon qui nous occupe. Ils se levaient de très-bonne heure, travaillaient tout le jour, étaient extrêmement ingénieux pour utiliser ce qu'on appelle les moments perdus; et croyez bien que nous ne ferons jamais grand'chose, ni pour nous, ni pour les autres, si nous négligeons de tirer parti de ces fragments de temps qui se multiplient dans une journée, et que gaspille misérablement l'immense majorité des hommes.

Il y a quelques années, un jeune garçon se présenta un matin chez le directeur de l'un de nos plus grands colléges et demanda à lui parler. Ses traits étaient si allongés, sa démarche si gauche, et ses habits

si grossiers et en si mauvais état, que la servante qui vint lui ouvrir le prit pour un mendiant affamé et le fit passer à la cuisine.

— « Je m'imagine que vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui, » lui dit-elle, « et je puis vous servir moi-même à déjeuner, sans que nous ayons à déranger monsieur le directeur. »

— « Mille remercîments, » répond le jeune garçon; « j'accepte volontiers le déjeuner; mais, surtout, je tiens à voir le directeur. »

— « Vous voulez peut-être lui demander un pantalon, » ajouta la bonne en jetant un regard de pitié sur sa méchante défroque; « mais je vous préviens que monsieur vient de donner tous ses vieux habillements. » Et, sans autre formalité, elle reprit son travail.

Notre garçon se mit d'abord à

manger son morceau de pain avec un appétit peu commun, et quand il eut terminé, il pria de nouveau qu'on le conduisît auprès du directeur.

— « Il est dans sa bibliothèque, » répliqua la bonne d'un ton où perçait la mauvaise humeur. « Vraiment, je ne sais pourquoi vous le dérangeriez. Mais, puisque vous y tenez tant, entrez. » — Et le jeune étranger se trouva bientôt en présence d'un monsieur qui lui dit d'un ton un peu sec, en embrassant sa petite personne d'un seul coup d'œil :

— « Eh bien! mon ami; que vous faut-il? »

— « Pardon, monsieur, si je vous dérange, » balbutia le pauvre garçon en essayant de faire un salut assez mal réussi; « je voudrais savoir si je puis entrer au collége? »

— « Je ne pense pas, » répondit

gravement le maître, qui prit son importun visiteur pour un étourdi et un ignorant qui parlait sans trop savoir ce qu'il disait. Pourtant il lui posa quelques questions d'arithmétique auxquelles le jeune homme répondit avec une netteté surprenante. Il se tira également fort bien du petit examen qu'on lui fit subir sur l'algèbre et sur la géométrie. Son interlocuteur paraissait tout à la fois étonné et enchanté.

— « Sauriez-vous, par hasard, un peu de latin? » poursuivit-il.

— « Oui, monsieur, » répliqua l'enfant; et, prenant un Virgile que lui tendait le professeur, il lut couramment et traduisit, sans hésiter, une vingtaine de lignes.

— « Vraiment! » reprit le directeur émerveillé; « auriez-vous aussi quelques notions de grec? »

— « Oui, monsieur ; » et une douzaine de vers d'Homère furent lus et expliqués avec la même facilité.

— « C'est très-bien, mon brave ; mais, pourriez-vous me dire, je vous prie, quand est-ce que vous avez pu apprendre tout cela? »

Alors le jeune garçon répondit, (et, mes amis, retenez bien cette réponse) :

— « Monsieur, *c'est dans mes moments perdus.* »

Oui, cet enfant avait su recueillir les fragments de temps. Il était pauvre ; son travail de la journée était rude ; mais en prenant un quart d'heure sur son dîner, autant sur son souper, et quelques minutes sur les longues veillées d'hiver, il était parvenu à s'instruire tout seul, pendant que d'autres consacraient leurs moments de loisir à dire des

futilités, à lambiner, à fumer, à jouer, à boire ou à faire pis encore. Et, si nous avions le temps de suivre cet enfant devenu homme, nous le trouverions aujourd'hui au premier rang des illustrations de notre pays..

Un célèbre légiste français a écrit un gros volume de lois, très-estimé et très-répandu, en consacrant à ce travail les quelques minutes qui précédaient journellement l'heure de son dîner.

Mme de Genlis, gouvernante d'une princesse de la famille royale d'Orléans, était souvent obligée d'attendre pendant une demi-heure l'arrivée de son élève à l'heure de la leçon. Aussi, elle avait soin de se munir à l'avance de crayons et de papier, de manière à pouvoir composer et écrire dans l'intervalle. De

là sont sortis trois ou quatre volumes qui comptent au nombre de ses meilleurs ouvrages.

Vous avez peut-être entendu parler d'Elie Burrit, le savant forgeron qui, tout en maniant le marteau et en faisant jouer le soufflet de la forge, a réussi à apprendre convenablement quarante langues ou idiomes, en réservant pour l'étude tous les petits moments de la journée qu'il pouvait arracher à son travail. Ce qu'il a fait, pourquoi d'autres ne le feraient-ils pas en recourant aux mêmes moyens ? Les hommes d'affaires répètent à satiété que le temps vaut de l'argent ; il serait plus exact de dire qu'il vaut infiniment plus que l'argent. Il peut nous procurer, en effet, ce que l'argent seul ne donnera jamais : la science, l'intelligence et la sagesse.

Un empereur romain se demandait tous les soirs en repassant sa journée si chaque instant avait été bien employé. Quand la réponse était négative sur quelque point, il s'écriait : « J'ai perdu ma journée ! » Allez et faites de même. Qu'il y ait dans votre vie un enchaînement d'études, de lectures, de réflexions, de travaux, de délassements utiles, et il n'y aura pas de trésor au monde qui puisse vous procurer les avantages et la satisfaction qui résulteront pour vous d'un bon emploi de votre temps.

Il faut recueillir, en second lieu, les fragments *de la connaissance ou du savoir*.

Nul ne conteste l'utilité du savoir. Tout ce que nous apprenons nous rapporte tôt ou tard quelque fruit.

Il y a dans la plupart des maisons une pièce ou un cabinet appelé pièce de décharge où l'on dépose les objets dont on ne se sert qu'à de rares intervalles. Voici, sur une planche fixée à la muraille, la boîte aux clous et aux outils; puis vient une autre boîte qui renferme un tas de vieilleries, telles que clés, serrures, verrous, charnières, vis, morceaux de cuivre ou de fer. Là, dans un coin, sont accumulées de vieilles petites caisses en bois. Plus haut, on voit une rangée de bouteilles vides, un panier plein de bouchons et de morceaux de cuir. Derrière la porte, des planches, des souliers à moitié usés, une table cassée, et les débris de quelque chaise boiteuse. Tout cela n'est pas très-beau à voir, mais n'en est pas moins fort utile. Si quelque chose

se casse ou se dérange dans la maison, vite votre chambre de décharge est mise à contribution. Quoi qu'il vous faille, vous êtes à peu près sûr de l'y trouver; aussi il est bon d'y serrer le plus d'objets possible, alors même que plusieurs années devraient s'écouler avant que vous eussiez à vous en servir.

Eh bien! votre esprit ressemble à une maison, et votre mémoire est un magasin où il vous faut recueillir tout ce que vous entendez, tout ce que vous lisez et tout ce que vous apprenez. Instruisez-vous dans toutes les branches de la connaissance; pénétrez dans tous les domaines du savoir. Partout où vous irez, vous emporterez avec vous les provisions que vous aurez lentement amassées dans votre esprit; et peut-être un jour, telle chose que vous aurez apprise

longtemps auparavant vous reviendra à la mémoire au moment où vous vous y attendrez le moins et vous tirera fort heureusement d'embarras. Vous allez voir, par l'exemple suivant, s'il n'en est pas fréquemment ainsi.

L'excellent missionnaire des îles de l'océan Pacifique, dont je vous parlais dans une précédente instruction, Jean Williams, entra fort jeune dans un magasin de quincaillerie. Il était chargé de la vente au détail, de recevoir les commandes et de les transmettre à son patron. Au fond du magasin, dans une pièce contiguë, se trouvait un atelier de forgeron, où nombre d'ouvriers fabriquaient différents articles en fer. William n'était nullement tenu de les aider dans leurs travaux; néanmoins, toutes les fois qu'il pouvait

disposer d'un quart d'heure, il courait à l'atelier et priait les ouvriers forgerons de lui montrer comment ils s'y prenaient pour confectionner les divers objets de leur profession. Il fit si bien qu'il finit par devenir lui-même un excellent ouvrier, et lorsqu'il fallait exécuter un travail de serrurerie qui réclamait de l'intelligence et de la dextérité, le secours de Williams était presque toujours recherché.

Quelques années plus tard, nous retrouvons notre commis sur un navire, en route pour les mers du Sud. Là il interroge les matelots sur la manière de construire un bâtiment, de l'équiper et de le radouber. Sa mémoire garde soigneusement les connaissances qu'il a acquises. Le voici dans l'île de Rarotonga. Les naturels ont brisé leurs idoles et se sont con-

est considéré comme le plus grand qu'il y ait au monde. Il a soixante-deux pieds de haut, douze pieds carrés à la base et huit pieds carrés au sommet. On croit que sa construction remonte à trois mille ans. On l'a découvert à Rome parmi les ruines d'un vieil édifice, nommé le Cirque de Néron. Il y avait des siècles qu'il y était enseveli. Mais l'un des derniers papes résolut de le déterrer, de le nettoyer et de le placer à côté des autres monuments qui embellissent les abords de la façade de Saint-Pierre. Des ordres furent donnés en conséquence. Ce n'était pas une mince affaire que de remuer cette masse que l'on estimait peser cinq mille quintaux. On réussit pourtant à la transporter au lieu qui lui était assigné et où l'attendait un très-beau

piédestal de pierre construit exprès pour la circonstance, et qui avait trente pieds de haut. Mais hisser l'obélisque à une telle hauteur était un vrai travail de Romain. Le pape choisit un très-habile architecte pour présider à l'opération. Celui-ci fit tous les préparatifs nécessaires. Il mit les machines en place avec les cabestans, les cordes et tout l'attirail jugé utile. Le jour fixé pour l'érection arriva. Toute la ville parcourait les rues en habits de fête. Les troupes pontificales étaient sur pied. Pour empêcher tout désordre, le pape fit afficher une proclamation où il déclarait que personne, à l'exception des ouvriers, ne pourrait élever la voix pendant le cours de la manœuvre, sous peine de trois jours de prison.

Enfin, les arrangements sont ter-

minés et toutes les dispositions sont prises. L'ordre de hisser retentit et est accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Les roues tournent, les cordes s'agitent, un énorme craquement se fait entendre, l'obélisque commence à dresser sa cime majestueuse. Le peuple suit du regard avec émotion et garde un silence mal contenu. Le monument monte, monte encore. Déjà il est sur le point d'atteindre la base du piédestal, quand soudain les roues s'arrêtent et les cordes refusent de fonctionner. Le bloc gigantesque est comme suspendu dans les airs. Le peuple frémit et murmure. L'architecte sent une sueur froide courir sur tout son corps. Il va commander d'abaisser, quand un matelot anglais, perdu dans la foule, sort des rangs, et crie à tue-tête, malgré la défense

papale : « Mouillez les cordes, mouillez les cordes! » Il avait appris sur mer que lorsqu'une corde est fraîchement faite, il suffit de la mouiller pour qu'elle se rétrécisse ; or, dans le cas actuel, les cordes s'étaient allongées outre mesure et elles empêchaient les poulies de jouer. L'architecte comprit. Ce fut pour lui un trait de lumière. Les cordes furent mouillées; et du premier coup elles se resserrèrent, plus même qu'il n'était nécessaire. Enfin l'obélisque alla se fixer exactement sur le piédestal. Le matelot fut saisi et mis en prison pour avoir rompu le silence. Le lendemain, il fut jugé en présence du pontife, qui le condamna à recevoir une forte somme d'argent en punition du conseil si opportun qu'il avait donné.

Maintenant, pour passer sur un

terrain plus religieux, vous verrez, par le récit suivant, quelle est l'importance d'une connaissance étendue de l'Ecriture.

Il y avait à New-York un homme qui faisait ouvertement profession d'athéisme. Il n'allait jamais au temple et il ne possédait pas même de Bible. Il ne croyait pas en Jésus-Christ; et pourtant sa mère lui avait donné une excellente éducation chrétienne et avait orné sa mémoire des plus beaux passages de l'Evangile. Cet homme se maria. Sa femme n'avait pas plus de religion que lui. Ils eurent un petit garçon, beau comme un ange, plein d'intelligence et de vivacité, qu'ils confièrent à une nourrice chrétienne. Celle-ci murmura bientôt à l'oreille de l'enfant quelques mots de piété, et lui apprit par cœur le doux cantique : « Allons en

Canaan, vers la terre promise... »
Ses parents, bien qu'irréligieux, lui faisaient répéter tous les soirs sa prière, et il arrivait souvent que le petit leur posait sur Dieu et sur la terre promise, des questions auxquelles ils étaient bien embarrassés de répondre.

Un soir, l'enfant était couché sur son lit, à moitié déshabillé; il n'avait guère été sage ce jour-là, et la mère racontait à son mari, au coin du feu, combien il avait été désobéissant, et quelle punition elle se proposait de lui infliger. Tout était silencieux depuis un moment, quand, soudain, l'enfant se mit à éclater en sanglots et à pousser des cris dont toute la maison retentit. Son père accourt aussitôt, et lui demande la cause de ces clameurs.

— « Je ne le veux pas, père; je

ne le veux pas, » disait le petit Tommy.

— « Mais qu'est-ce donc, mon ami, que tu ne veux pas? »

— « Oh! je ne veux pas que les anges écrivent dans leur livre tout le mal que j'ai fait aujourd'hui. Oh! que ne puis-je l'effacer moi-même! »

Et l'enfant de crier plus fort sans que le père pût le consoler. Celui-ci, on le sait, était incrédule. Mais il laissa, pour le moment, son incrédulité de côté. Il se souvint des vérités bibliques que sa mère lui avait enseignées dans son enfance.

— « Ne pleure pas, Tommy, » ajouta-t-il; « si tu le veux, tes fautes peuvent être toutes effacées en un instant. »

— « Comment cela, père? » demanda Tommy, l'œil en feu.

— « Mets-toi à genoux, mon fils,

et demande à Dieu de te pardonner pour l'amour de Jésus, et il le fera. »

Il ne fut pas nécessaire de le lui dire deux fois. L'enfant saute promptement à terre, se met à genoux et lève ses petites mains vers le ciel. Déjà il va commencer sa prière, quand, apercevant son père debout à ses côtés, il se tourne vers lui et lui dit : « Père, ne voulez-vous pas vous agenouiller avec moi et m'aider à prier ? »

C'était là une redoutable question pour un incrédule qui n'avait pas prié sérieusement une seule fois en sa vie. Mais il était témoin de l'angoisse de son enfant, et il ne pouvait se refuser à venir à son secours. Son orgueil fut brisé ; il ploya le genou et demanda à Dieu d'effacer les péchés de son cher Tommy. Puis ils se relevèrent et le petit se re-

coucha. Mais un instant après :
— « Papa, » lui dit-il, « est-il bien sûr que mes péchés soient tous entièrement effacés ? »

— « Oui, mon fils, » répondit le père, qui sentait son incrédulité se fondre sous l'action de la douce voix de l'enfant. « La Bible déclare que si tu demandes à Dieu, de tout ton cœur, de te pardonner pour l'amour de Christ, il le fera ; et si tu es réellement attristé des fautes que tu as commises, il n'en restera pas une seule. »

Un aimable sourire passa sur le visage de Tommy, qui inclina de nouveau sa tête sur son oreiller. Mais bientôt il se redressa, et dit : « Père, avec quoi lès anges effacent-ils le mal ? Est-ce avec une éponge ? »

Ce fut un nouveau coup pour le père, qui répondit après un moment d'hésitation : « Non, mon ami, ce

n'est pas avec une éponge, c'est avec le sang de Jésus-Christ. La Bible assure que le sang de Christ purifie de tout péché. »

Cette fois Tommy se montra satisfait et ne tarda pas à s'endormir. Depuis ce jour, le père renonça à ses principes incrédules et fit profession de christianisme. Vous voyez quel profit il retira de ces fragments de connaissance biblique qu'il avait enfouis dans un coin de sa mémoire.

Mes amis, ne négligez donc pas de ramasser ces deux espèces de fragments, ceux *du temps* et ceux *du savoir*. Mettez-vous de suite à l'œuvre, ne laissant échapper aucune occasion d'augmenter votre trésor; et quand vous serez grands, vous serez vous-mêmes surpris de l'excellence de ce trésor.

X

Ne laissons rien perdre.

(*Suite.*)

> Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde.
>
> (JEAN, VI, 12.)

Cette parole du Seigneur Jésus nous a déjà fourni la matière d'un premier entretien. Je vous ai invités à recueillir soigneusement tous les fragments de temps et de savoir que vous pourrez amasser. J'ai à vous parler aujourd'hui de deux choses

qui ne sont guère moins précieuses. La première, c'est l'argent.

Les écus sont composés de sous, et, ainsi que s'exprimait Franklin, « si vous veillez sur les sous, les écus veilleront sur eux-mêmes. »

Un enfant se soumit un jour à un rude travail pour pouvoir gagner une pièce d'un franc. Avec cet argent, il acheta un panier de pommes, qui, vendues au détail, lui rapportèrent cinq francs. Cette somme lui permit d'acquérir une brebis. La brebis lui donna un agneau dont la toison, au bout d'un an, lui procura une nouvelle pièce de cinq francs avec laquelle il acheta une autre brebis. Le printemps suivant, il avait deux brebis, deux agneaux, plus une brebis d'un an. Les trois toisons lui rapportèrent quinze francs, avec lesquels il devint possesseur de

trois nouvelles brebis. Il en avait six en tout, et devant lui s'ouvrait une assez belle perspective. Pendant ce temps, il travaillait sans cesse, et avec ses économies, prises un peu sur tout, il put se procurer du foin, du millet et de l'avoine pour son petit troupeau, qui s'accroissait tous les ans dans des proportions de plus en plus grandes. Grâce à la vente de la laine, il eut bientôt une prairie. A vingt et un ans il était déjà lancé dans les affaires ; à trente, il était un propriétaire riche et honoré. Il aimait à dire, en faisant visiter à ses amis ses vastes métairies, dont la valeur dépassait deux cent mille francs, qu'il les avait eues pour un simple franc. Ce fut, en effet, cette somme si minime qui devint la source de sa fortune.

Il y a en ce moment à Boston un

jeune homme extrêmement riche et considéré, dont les débuts furent aussi modestes; seulement, au lieu de consacrer ses premières épargnes à acheter une brebis, il s'en servit pour se procurer un livre. Son père et sa mère étaient très-pauvres et ne lui donnaient que fort rarement un petit sou. Mais l'enfant, au lieu de le dépenser en bagatelles, le serrait dans un tiroir, et grâce à quelques commissions qu'il faisait pour ses voisins, il ne tarda pas à réunir une somme de deux francs qu'il employa à l'achat d'une Bible. Il résolut de lire tous les jours ce livre des livres, et de demander à Dieu de l'aider à le comprendre et à vivre d'une manière conforme à ses divins enseignements. Ce fut donc sur la Bible qu'il posa les premiers fondements de son avenir. Avec de nouvelles

économies réalisées insensiblement, il acheta quelques autres ouvrages instructifs et utiles qu'il lisait assidûment dans ses moments de loisir. Il eut bientôt la réputation d'être un jeune homme modèle. Maintenant il est à la tête d'une des premières maisons de commerce de sa ville natale et jouit de l'estime et de la confiance de tous ses concitoyens. S'il avait dépensé ses premières économies au jeu, au théâtre ou ailleurs, il serait aujourd'hui, peut-être, un ivrogne ou un débauché, sans ressources, sans position et sans crédit.

Je viens de lire une historiette intitulée *Une montre d'or dans une corbeille de chiffons*. Elle sera ici parfaitement à sa place; laissez-moi vous la raconter.

Une couturière réunissait régulièrement chez elle une vingtaine d'ou-

vrières pour la confection d'un nombre considérable de chemises qu'elle était chargée de livrer à une fabrique. Tous les soirs, elle trouvait dispersés çà et là sur le plancher une foule de petits morceaux de toile, coupés et taillés de diverses manières et qu'elle ne pouvait guère songer à utiliser. Elle eut d'abord l'idée de les ramasser et de les jeter au feu. Mais bientôt elle se ravisa et pensa qu'il valait mieux les mettre de côté. « Plus tard, » se dit-elle, « si le tas s'accroît dans des proportions suffisantes, je livrerai le tout au brocanteur, en échange de quelques ustensiles de cuisine. »

Un mois s'écoula. Le tas était déjà énorme. Un voisin apprenant ce que cette femme se proposait de faire de ces chiffons, lui conseilla de les envoyer à une manufacture de papier

située à quelques lieues de là. « On vous en donnera trois ou quatre sous de la livre, » ajouta-t-il ; « ce sera mieux que de trafiquer avec le brocanteur. » La couturière consulta son mari, qui se moqua d'elle, et lui dit en riant : « Fais ce que tu voudras ; seulement, je doute que ces chiffons te rapportent assez pour acheter notre provision de sel. »

Trois mois après, la maîtresse du logis expédia six barils de chiffons à la papeterie. A son grand étonnement, elle reçut vingt-cinq francs en retour. Elle songea d'abord à acheter avec cet argent un fauteuil de plus pour son salon. Mais, réflexion faite, elle le déposa dans une maison de banque. Cependant les choses suivaient leur cours. Les rognures de toile s'accumulaient et étaient régulièrement vendues. Le trésorier de la

banque touchait le produit de la vente et le capital croissait en proportion.

Un jour se présenta une magnifique occasion d'acheter une belle montre d'or. On en demandait deux cents francs. La couturière court à la banque, on lui remet la somme voulue. Et voilà une montre d'or achetée à l'aide d'une corbeille de chiffons.

Ce n'est pas tout. De nouvelles sommes provenant de la même origine furent versées dans la même caisse, et, aujourd'hui, c'est à dix mille francs que s'élève le total. Quelques bribes de toile, de petits morceaux de chiffons, un faible intérêt ajouté au capital, telle fut la source de cette petite fortune.

Mais ce n'est pas uniquement pour nous que nous devons travailler;

c'est aussi pour les autres qu'il nous faut songer à utiliser nos petites économies.

Un petit garçon assistait un soir à un service en faveur des missions dans un temple de Philadelphie. Tout ce qu'il entendit l'intéressa à un haut degré, et, en entrant chez lui, il se demanda de quelle manière il pourrait être utile à cette œuvre excellente. Mais, que faire? il est si petit, et, de plus, il est si pauvre! Il n'a rien au monde, si ce n'est un misérable sou qu'on lui a donné dans la rue. « N'importe, » se dit-il, « chacun doit donner suivant ses moyens. » Et prenant sa pièce de monnaie, il la plie dans une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le missionnaire,

» Je ne suis qu'un petit garçon et
» je n'ai aucune ressource. Mon père
» et ma mère ne peuvent rien me

» donner pour la Société des mis-
» sions. Je ne possède qu'une pièce
» de fort peu de valeur ; je vous
» l'envoie, tout en regrettant de ne
» pouvoir envoyer autre chose. »

La lettre arriva à son adresse. Le monsieur la lut avec une vive joie et fut ravi du don qu'elle renfermait. Il allait partir pour l'Ecosse, afin d'y plaider la cause qui lui était si chère. Partout où il présida des réunions, il lut la lettre et exhiba le sou. Et chacun d'admirer, surtout les enfants, qui, saisis d'une noble émulation, se mirent en tournée de collectes, et déposèrent entre les mains du missionnaire une somme qui dépassa bientôt mille francs. Tel fut l'intérêt que produisit un simple sou, appliqué à une œuvre excellente.

Le même résultat fut atteint, mais

sous une autre forme, par un autre petit enfant que vous aimerez à connaître.

— « Mère, » dit un jour le jeune Frédéric; « on m'a donné une pièce de deux sous toute neuve; me permets-tu de la dépenser à ma fantaisie? »

— « Mais, je ne sais; que veux-tu donc acheter? »

— « Je l'ignore encore, » répondit l'enfant en baissant les yeux; « un bâton de sucre d'orge, des pastilles ou quelque chose de ce genre. »

— « Tu sais, Frédéric, que je ne tiens nullement à ce que tu achètes des sucreries. D'ailleurs, quoi que ce soit que tu te procures, tu ne le regarderas plus dès que tu l'auras. Je désirerais, mon ami, que ton argent ne te fût pas à charge. »

— « A charge, maman! qu'entends-tu par là? »

— « Je veux dire, mon cher, que toutes les fois que tu as quelques sous, tu ne songes qu'à les dépenser; et il est très-rare que tu les emploies à quelque chose de bon ou d'utile. « J'ai donc raison de dire qu'ils te donnent plus de peine que de joie. »

— » Oh! maman, » reprit Frédéric en se roulant sur le plancher et en poussant de profonds soupirs, « en effet, je ne sais que faire de mes deux sous, et pourtant je voudrais bien les dépenser! »

— « Mais, mon enfant, n'as-tu jamais pensé au bien que tu pourrais faire en conservant ces petits sous au fur et à mesure qu'on te les donne, jusqu'à ce qu'il y en eût assez pour tirer un pauvre de la misère,

ou pour acheter un livre à quelque enfant de l'école qui n'en a pas? »

— « Je n'y avais point réfléchi, mère, » reprit Frédéric, dont les yeux s'illuminèrent. « Je vais suivre ton conseil, et nous verrons plus tard ce qui en résultera. »

Aussitôt l'enfant se lève et va déposer sa pièce dans une boite, dont la clé est suspendue à un clou. Dès qu'on lui donnait une bagatelle, le samedi ou tel autre jour, pour sa bonne conduite, il se hâtait de la faire passer dans la boîte. Il dit un jour à sa mère que son argent ne lui était plus à charge et qu'il cherchait à accroître son trésor pour pouvoir faire du bien aux autres.

Une après-midi, Frédéric revint de l'école en courant. D'un bond, il se précipite dans la maison sans dire mot à personne, ouvre sa chambre,

saisit sa tire-lire, la vide et sort comme un trait. Demi-heure après il rentra tranquillement, l'œil calme et le visage souriant.

— « Qu'est-il donc arrivé, mon ami? » lui demanda sa mère. « Tu as pénétré dans la maison comme un furieux, et tu t'es enfui comme un coupable; que signifie tout cela? »

— « Oh! mère, je te demande bien pardon. Si j'ai couru si vite, c'est que la petite Mathilde est tombée en sortant de l'école et a cassé son ardoise. Or, ses tuteurs, qui ne l'aiment pas, l'auraient infailliblement battue s'ils l'avaient vue revenir avec une ardoise en morceaux. Aussi, comme elle pleurait et se lamentait! c'était à fendre le cœur. Je lui ai dit de se calmer, que je m'efforcerais de réparer le mal; j'ai donc pressé le pas, et, au bout de dix minutes,

elle avait une autre ardoise aussi grande et plus belle que la première. Merci, mère, de la bonne idée que tu as eue. Je suis si heureux d'avoir pu obliger cette pauvre petite orpheline ! »

Frédéric continua à agir de la sorte. Il garda soigneusement son argent, et toutes les fois qu'il se présentait une occasion de faire du bien aux autres, sa bourse était à leur disposition. — Ne laissons donc perdre ni nos francs ni nos centimes, et cela dans notre intérêt comme aussi dans l'intérêt de notre prochain.

Enfin ne perdons aucune occasion *d'être utiles*, c'est-à-dire de rendre toutes sortes de petits services à nos frères, quelles que soient d'ailleurs notre position et notre condition de fortune.

Utiles, nous pouvons l'être, en premier lieu, par notre exemple : c'est là peut-être le meilleur moyen de faire du bien.

Un petit garçon de dix ans, fils d'un pasteur, avait été placé par son père à bord d'un navire où il devait faire son apprentissage à l'effet de devenir plus tard officier de marine. Ses parents, excellents chrétiens, lui avaient instamment recommandé de ne jamais oublier de prier Dieu soir et matin, en quelque lieu qu'il pût se trouver.

Dès que l'enfant fut installé dans le navire, il se vit entouré d'une foule de camarades, les uns plus jeunes, les autres plus âgés que lui, tous avides d'amusements et de jeux comme on l'est en général à cet âge. Georges, — c'était le nom de notre petit ami, — se prêta volon-

de la conduite indigne des enfants, crut qu'il était de son devoir de la signaler au capitaine.

Celui-ci était un homme pieux et bon, et il résolut de mettre un terme à ces mauvais procédés. Le lendemain, tous les enfants furent par son ordre réunis sur le pont du navire. Il fit sortir Georges des rangs et lui demanda s'il n'avait pas de plainte à porter contre ses camarades.

« Aucune, » répondit l'enfant.

« Je pensais bien, » reprit le capitaine en se tournant vers les autres, « que Georges ne voudrait jamais vous dénoncer ; mais j'ai appris que vous l'accablez de vexations et d'injures, parce qu'il a le courage de s'agenouiller et de se recommander au Dieu qui veille sur lui. Eh bien ! je vous déclare que s'il en est un seul parmi vous qui recommence, il

sera attaché au grand mât, et nous verrons s'il prendra plaisir à sentir une corde lui caresser les flancs. Revenez à votre ouvrage. »

Chacun se sentait repris par sa conscience, et nul n'osa parler à Georges de tout le jour. Quand le soir vint, l'enfant s'agenouilla à son ordinaire, mais il n'entendit ni rires ni plaisanteries. Au bout d'un moment il leva les yeux et il vit, à côté de lui, l'un de ses plus jeunes camarades, qui était dans l'attitude du recueillement et de la prière. Il en vint un troisième, puis un quatrième. Il y en eut bientôt une douzaine. Tous ces enfants avaient contracté chez eux des habitudes pieuses; mais une fois à bord, ils n'avaient pas eu le courage de braver les quolibets de leurs camarades en se proclamant franchement serviteurs

Parfois, il y a une singulière puissance dans un mot, dans un seul mot placé à propos, alors même qu'il sort de la bouche d'un petit enfant.

Il y avait, en Ecosse, un homme nommé Jean Stirling, qui, après avoir mené une vie honnête et heureuse au sein de sa famille, s'adonna aux liqueurs fortes et finit par tomber dans une profonde détresse. Sa femme était une digne et pieuse personne qui travaillait jour et nuit pour fournir le nécessaire à sa famille. Elle passa plusieurs années dans la souffrance et dans les larmes, ne cessant pourtant ni d'agir, ni d'espérer, ni de prier. A la longue, sa prière fut entendue : son époux renonça à la boisson. Il devint membre d'une société de tempérance et devint sobre et rangé comme au-

paravant. Mais comment s'opéra ce changement et dans quelles circonstances ? Le voici.

Mme Stirling avait l'habitude de faire régulièrement le culte de famille avec ses enfants, en l'absence de son mari. Un soir, elle s'asseyait le cœur gros et les yeux humides pour lire et pour prier, quand se produisit une scène que je vais laisser à Jean Stirling le soin de raconter lui-même.

« J'avais passé toute la journée à l'auberge, » dit-il, « et le soir, en rentrant au logis, je me glissai furtivement dans la chambre, au moment où ma femme lisait le chapitre XXVe de saint Matthieu. Elle en était aux paroles suivantes : « *Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur le trône*

de sa gloire. Et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. » A l'ouïe de ces paroles, le plus petit de nos enfants à peine âgé de cinq ans, qui appuyait sa jolie tête aux cheveux bouclés sur les genoux de sa mère, se leva tout à coup, et interrompant la lecture : « Maman, » s'écria-t-il, en ouvrant de grands yeux, « mais alors papa sera UN BOUC! » — Je fus bouleversé! Le regard si sérieux et si candide de ce petit enfant, l'étonnement de sa mère et, par-dessus tout, l'étrangeté de la question elle-même, m'allèrent droit au cœur. Je ne fermai pas l'œil de la nuit, et me promis de renoncer à ce vice affreux qui faisait

tant souffrir les miens, sans me rendre moi-même plus heureux pour cela. »

Jean Stirling tint parole; pendant trente ans, il n'approcha pas une seule fois une goutte de liqueur forte de ses lèvres. Une simple observation, faite par un enfant, fut l'instrument de sa conversion.

Lorsque nous nous engageons résolûment dans cette voie, il nous est impossible de prévoir tout le bien que nous pourrons faire. — Un ministre parlait devant un nombreux public. Il invitait ses auditeurs à s'efforcer de se rendre utiles; et, à un moment donné, désignant du doigt une petite fille qu'un ouvrier en blouse portait sur ses bras : « Tout le monde, » dit-il, « peut exercer sa part d'influence, même cette enfant que voilà. »

« Rien de plus vrai, » s'écria aussitôt le père.

Quand le service fut achevé, l'ouvrier accosta le pasteur et lui demanda pardon de l'avoir interrompu au milieu de son allocution.

— Je n'ai pu m'empêcher de parler, » dit-il, « et voici pourquoi. Il y a quelques mois, je me rendais presque tous les soirs au cabaret, mais n'osant y aller seul j'amenais cette enfant avec moi. Un jour, comme nous approchions de l'auberge, nous entendîmes un vacarme effroyable. « Oh père ! n'y va pas ! » me dit l'enfant d'un ton suppliant. » — « Tais-toi petite, » lui répondis-je. — « Je t'en supplie, père, n'y va pas, » répéta-t-elle. — Je la secouai rudement et lui enjoignis de ne plus ouvrir la bouche. Mais, au même instant, je sentis de grosses et

chaudes larmes couler sur mes mains. Que vous dirai-je ? Je ne pus faire un pas de plus, je rétrogradai et rentrai chez moi. Je n'ai plus mis les pieds dans une taverne, et j'espère, si Dieu me continue son secours, ne plus y retourner jamais ! C'est cette chère petite qui est la cause de ce changement, et vous comprenez maintenant que lorsque vous avez déclaré que chacun pouvait avoir sa part d'influence, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : « Rien de plus vrai. »

J'ai fini, mes amis ; je n'ai plus qu'à vous inviter encore une fois à recueillir les divers fragments que je vous ai énumérés. Le plus jeune, le plus faible peut faire quelque chose. Ne dites jamais : « A quoi voulez-vous que je sois bon ? je suis

si petit ! » Les fragments sont précisément de petites choses, et nul n'est mieux qualifié que l'enfant pour les recueillir. Si vous prenez un caillou gros comme le bout de votre doigt, et le jetez dans un bassin plein d'eau, vous savez quelle série de cercles se dessineront sur la surface de l'onde, cercles qui iront en s'élargissant jusqu'à ce que le bord ait été atteint. De même, quand nous cherchons à faire du bien, en nous servant de l'un des moyens que je vous ai signalés, ce bien, pareil aux cercles concentriques que produit le caillou, peut s'étendre indéfiniment. Si nous voulons devenir grands et bons dans tous les domaines, il faut que nous le soyons d'abord dans la sphère étroite où nous nous mouvons en ce moment. Un édifice ne se construit que par la superposition

de briques et de tuiles. La grande pyramide d'Egypte, que l'on prendrait volontiers pour un pic de montagne, ne s'est élevée que par l'addition successive d'éléments divers. Souvenez-vous de même que vous ne serez plus tard un citoyen utile et un chrétien dévoué, qu'à la condition d'accomplir actuellement votre devoir avec une exactitude scrupuleuse, dans le petit milieu où vous êtes appelé à agir.

. . . .

FIN.

TABLE.



